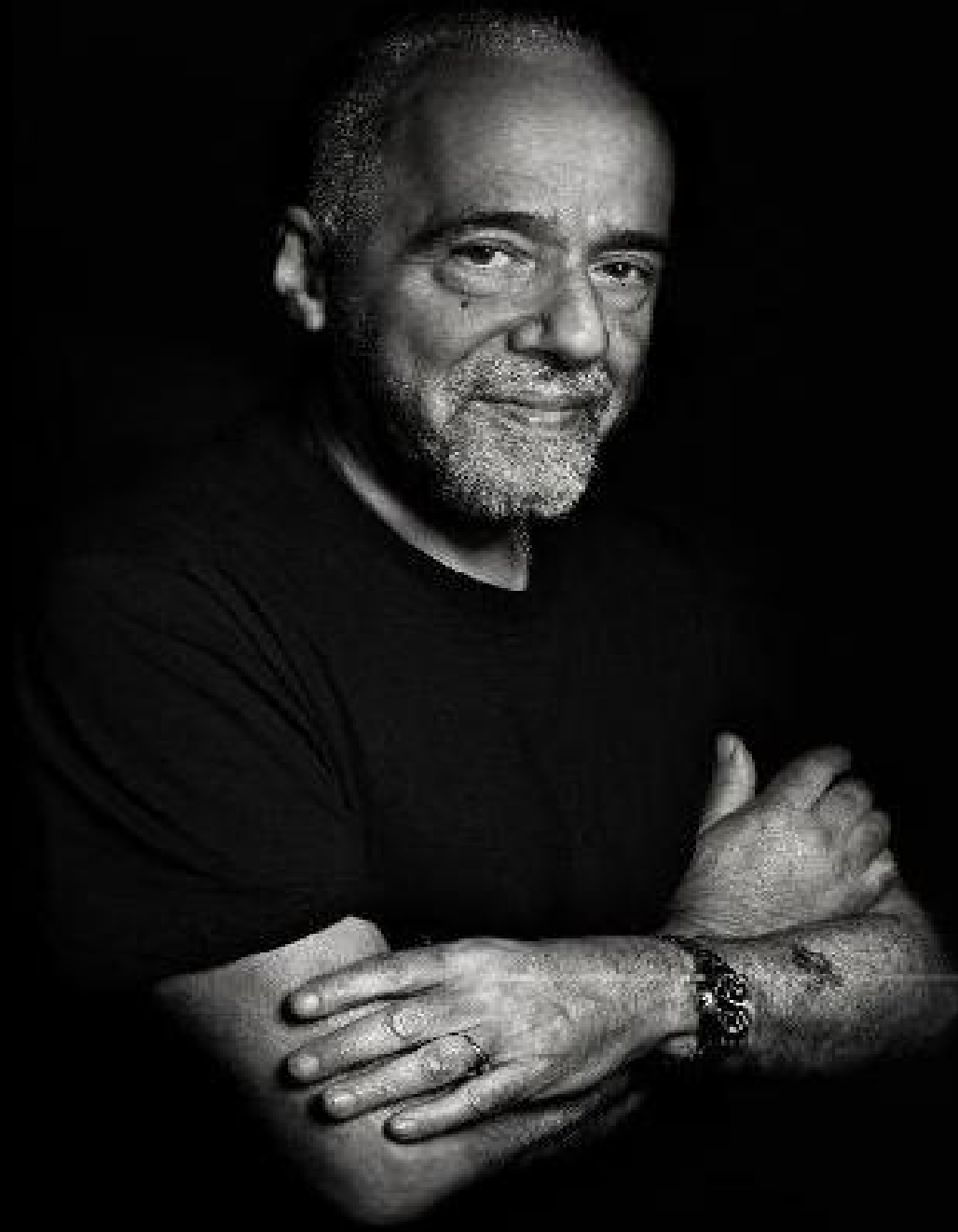


Paulo Coelho



Guerrier de Lumière



Guerrier De Lumière - Volume 1

Paulo Coelho

Publication: 2008

Catégorie(s): Fiction, Nouvelles

Source: Feedbooks

Chapitre 1

Une journée au moulin

Ma vie, en ce moment, est une symphonie composée de trois mouvements distincts : "beaucoup de monde», "quelques-uns», "personne ou presque». Chacun dure approximativement quatre mois par an, ils se mêlent fréquemment au cours d'un même mois, mais ne se confondent pas.

"Beaucoup de monde ", ce sont les moments où je suis en contact avec le public, les éditeurs, les journalistes. "Quelques-uns» c'est lorsque je vais au Brésil, retrouve mes vieux amis, me promène sur la plage de Copacabana, prend part à quelques mondanités, mais en général reste chez moi.

Mais aujourd'hui, j'ai l'intention de divaguer un peu sur le mouvement» personne ou presque». En ce moment dans les Pyrénées, la nuit est tombée sur ce village de 200 âmes dont je préfère garder le nom secret, et où j'ai acheté voilà quelque temps un ancien moulin transformé en maison. Je me réveille tous les matins au chant du coq, je prends mon café et je sors me promener au milieu des vaches, des agneaux, des plantations de maïs et de foin. Je contemple les montagnes et, contrairement à ce qui se passe dans le mouvement "beaucoup de monde ", je ne cherche pas à penser à ce que je suis. Je ne me pose pas de questions, je n'ai pas de réponses, je vis entièrement dans l'instant présent, comprenant que l'année a quatre saisons (cela peut paraître évident, mais nous l'oublions parfois), et je me transforme comme le paysage alentour.

A ce moment-là, je ne m'intéresse pas beaucoup à ce qui se passe en Irak ou en Afghanistan : comme pour toute autre personne qui vit à la campagne, les nouvelles les plus importantes sont celles qui concernent la météorologie. Tous les habitants de la petite ville savent s'il va pleuvoir, faire froid, venter fort, car cela influe directement sur leur vie, leurs projets, leurs récoltes. Je vois un fermier qui soigne son champ, nous nous souhaitons "bonjour», nous parlons du temps qu'il va faire, et nous reprenons nos activités, lui sur sa charrue, moi dans ma longue promenade.

Je rentre, je regarde la boîte aux lettres, j'y trouve le journal régional : il y a un bal au village voisin, une conférence dans un bar de Tarbes - la grande ville, avec ses 40 000 habitants ; les pompiers ont été appelés au cours de la nuit parce qu'une poubelle avait pris feu. Le sujet qui mobilise la région est une bande accusée de couper les platanes bordant une route de campagne, parce qu'ils ont causé la mort d'un motocycliste : cette information occupe une page entière et plusieurs jours de reportages au sujet du "commando secret "qui veut venger la mort du garçon en détruisant les arbres.

Je me couche près du ruisseau qui traverse mon moulin. Je regarde les cieux sans nuage dans cet été terrible, qui a fait 5 000 morts seulement en France. Je me lève et je vais pratiquer le kyudo, la méditation avec l'arc et la flèche, qui me prend plus d'une heure par jour. C'est déjà l'heure de déjeuner : je fais un repas léger et soudain je remarque dans une des dépendances de l'ancienne construction un objet étrange, muni d'un écran et d'un clavier, connecté - merveille des merveilles - à une ligne à très haut débit, également appelée ADSL. Au moment où j'appuierai sur un bouton de cette machine, je sais que le monde viendra à ma rencontre.

Je résiste autant que je le peux, mais le moment arrive, mon doigt touche la commande "allumer» et me voilà de nouveau connecté au monde : les colonnes des journaux brésiliens, les livres, les interviews qu'il faut donner, les nouvelles d'Irak et d'Afghanistan, les requêtes, l'avis annonçant que le billet d'avion arrive demain, les décisions à ajourner, les décisions à prendre.

Je travaille plusieurs heures parce que je l'ai choisi, parce que c'est ma légende personnelle, parce qu'un guerrier de la lumière sait qu'il a des devoirs et des responsabilités. Mais dans le mouvement "personne ou presque "tout ce qui se trouve sur l'écran de l'ordinateur est très lointain, de même que le moulin paraît un rêve quand je suis dans les mouvements "beaucoup de monde» ou "quelques-uns».

Le soleil commence à se cacher, le bouton est éteint, le monde redevient simplement la campagne, le parfum des herbes, le mugissement des vaches, la voix du berger qui reconduit ses brebis à l'étable à côté du moulin.

Je me demande comment je peux me promener en une seule journée dans deux mondes tellement différents : je n'ai pas de réponse, mais je sais que cela me donne beaucoup de plaisir, et je suis content tandis que j'écris ces lignes.

Chapitre 2

Histoires contenant le nombre trois

Les trois blocs de pierre

Une légende australienne raconte l'histoire d'un sorcier qui se promenait avec ses trois sœurs, quand le plus célèbre guerrier de la région les aborda.

"Je veux épouser l'une de ces belles jeunes filles», déclara ce dernier.

"Si l'une d'elles se marie, les autres vont penser qu'elles sont laides. Je cherche une tribu dans laquelle les guerriers peuvent avoir trois femmes ", répondit le sorcier en s'éloignant.

Et pendant des années, il parcourut le continent australien, mais il ne put trouver une telle tribu.

"Au moins l'une de nous aurait pu être heureuse», dit l'une des trois sœurs, alors qu'elles étaient déjà vieilles et fatiguées de tant marcher.

"Je me suis trompé», répondit le sorcier. "Mais maintenant il est trop tard.»

Et il transforma les trois sœurs en blocs de pierre.

Ceux qui visiteront le Parc national des Montagnes bleues, près de Sydney, pourront les voir - et comprendre que le bonheur de l'un ne signifie pas le malheur des autres.

Trois coups précis

"Comment puis-je savoir quelle est la meilleure manière d'agir dans la vie ?"
"demanda le disciple au maître.

Le maître lui demanda de fabriquer une table. Le disciple enfonçait les clous en frappant trois coups précis. Mais un clou toucha une partie plus dure et le disciple dut donner un coup supplémentaire qui l'enfonça trop profondément, et le bois fut atteint.

"Ta main était habituée à trois coups de marteau ", dit le maître.» Tu a eu tellement confiance dans ton geste que tu as manqué d'attention et d'habileté.»

"Quand l'action devient une simple habitude, elle perd son sens et peut finir par causer des dégâts ; ne laisse jamais la routine commander tes mouvements.»

Les trois bananes

Un de mes amis décida de passer quelques semaines dans un monastère au Népal. Un après-midi, il entra dans l'un des nombreux temples de la région, et il rencontra un moine, souriant, assis près de l'autel.

"Pourquoi souriez-vous ?» s'enquit-il.

"Parce que je comprends la signification des bananes.»

Cela dit, il ouvrit le sac qu'il portait et en retira une banane pourrie.

"Celle-ci est la vie qui n'est plus et dont on n'a pas profité au bon moment ; maintenant il est trop tard.»

Ensuite, il retira du sac une banane encore verte, la montra et la rangea de nouveau.

"Celle-là, c'est la vie qui n'est pas encore advenue, et je dois attendre le bon moment. "Enfin, il retira une banane mûre, l'éplucha et la partagea avec mon ami.

"Voilà la vie dans le moment présent. Nourrissez-vous-en, et vivez-le sans crainte et sans culpabilité. "

Chapitre 3

Le rabbin Feldman et la foi qui déplace les montagnes

Isaac Asimov, l'un des meilleurs écrivains de science-fiction du XXe siècle, est l'auteur de cette histoire délicieuse.

Le rabbin Feldman avait beaucoup de problèmes avec sa congrégation ; la plupart de ses membres le trouvaient arrogant, intolérant, trop rigoureux envers les défauts normaux de l'être humain. Désespérés, les fidèles firent appel au président de l'association israélite de l'état, qui vint jusqu'à la ville pour résoudre le problème.

Après qu'il eut écouté tous les participants de la congrégation, celui-ci s'adressa à Feldman :

“Rabbin, les choses ne peuvent pas continuer ainsi. Nous allons convoquer une assemblée et résoudre ces différends.”

Feldman accepta. Trois jours plus tard, un conseil fut convoqué en présence du président et de dix autres érudits en matière de judaïsme. Ils s'assirent autour d'une belle table en acajou et commencèrent à examiner un par un les points litigieux ; à mesure que la réunion avançait, il devenait de plus en plus clair que le rabbin Feldman était seul sur ses positions.

Au bout de quatre heures de discussion, le président déclara :

“Je pense que cela suffit ; nous allons voter, et la majorité décidera quelle est la meilleure voie à suivre.”

Chacun reçut un morceau de papier, vota, et une fois le compte fait, le président reprit la parole.

“Il y a onze voix contre vous, rabbin. Nous devons revoir définitivement les positions adoptées.”

Feldman se leva, manifesta son orgueil blessé, et levant les bras au ciel, dit d'une voix grave :

“Alors une simple majorité de voix vous permet de juger que je me trompe et que les autres ont raison ? Non, messieurs, je ne peux accepter

cela.

Je prie le Seigneur d'Israël de montrer sa force et d'envoyer immédiatement un signe, afin que vous tous ici sachiez que mon comportement est absolument correct !”

Au même instant un coup de tonnerre assourdissant retentit. Un éclair frappa la pièce, fendant en plein milieu la belle table en acajou ; tous ceux qui étaient présents furent jetés au sol par la puissance de l'explosion.

Des cris se firent entendre aux alentours, la fumée emplit la pièce ; quand la poussière commença à retomber, on constata que le rabbin Feldman était resté debout, intact, un sourire sarcastique aux lèvres.

Avec beaucoup de difficulté le président se releva, remit en place ses lunettes qui pendaient à son oreille, ajusta ses cheveux décoiffés, arrangea ses vêtements couverts de poussière, et dit lentement :

“C'est bien : onze voix contre une. Mais nous avons encore la majorité, et les règles seront modifiées.”

Chapitre 4

La générosité et la récompense

Sensible à la pauvreté du rabbin Jusya, Ephraïm glissait tous les jours quelques pièces de monnaie sous sa porte. Et il constata que plus il donnait à Jusya, plus il gagnait d'argent.

Ephraïm se souvint que le rabbin Baer était le maître de Jusya, et il pensa : "Si je suis bien récompensé en donnant au disciple, imaginez tout ce que je gagnerai si je décide de soutenir son maître.»

Il se rendit à Mezritch et couvrit de cadeaux le rabbin Baer. Et dès lors, sa situation se détériora tant qu'il faillit tout perdre.

Intrigué, il alla voir Jusya et lui conta ce qui était arrivé.

"C'est très simple », dit Jusya. "Tant que tu donnais sans penser à ce que tu recevais, Dieu en faisait autant. Mais quand tu as commencé à rendre visite à un personnage illustre pour lui faire tes dons, Dieu s'est mis également à en faire autant. »

Chapitre 5

Le verre vide et le verre plein

Au cours d'un dîner au monastère de Sceta, le plus âgé des prêtres se leva pour servir de l'eau aux autres. Il alla péniblement de table en table, mais aucun n'accepta.

"Nous sommes indignes du sacrifice de ce saint ", pensaient-ils.

Quand le vieillard gagna la table de l'abbé Petit Jean, celui-ci lui demanda de remplir son verre à ras bord.

Les autres moines regardèrent effrayés. A la fin du dîner, ils firent des reproches à Jean :

"Comment peux-tu te juger digne d'être servi par ce saint homme ? N'as-tu pas compris la peine qu'il avait à soulever la bouteille ? N'as-tu pas remarqué comme ses mains tremblaient ?

- Comment puis-je empêcher que le bien se manifeste ? "répondit Jean.
"Vous qui vous croyez parfaits, vous n'avez pas eu l'humilité de recevoir, et le pauvre homme n'a pas eu la joie de donner. "

Chapitre 6

La loi de Jante

"Que pensez-vous de la princesse Martha-Louise ?»

Le journaliste norvégien m'interviewait au bord du lac de Genève. Généralement je refuse de répondre à des questions qui sortent du contexte de mon travail, mais dans ce cas sa curiosité avait un motif : la princesse, sur la robe qu'elle portait pour ses 30 ans, avait fait broder le nom de plusieurs personnes qui avaient compté dans sa vie, et parmi ces noms se trouvait le mien (ma femme trouva l'idée si bonne qu'elle décida de faire la même chose pour son cinquantième anniversaire et plaça dans un coin de son vêtement le crédit suivant : "inspiré par la princesse de Norvège").

"Je trouve que c'est une personne sensible, délicate, intelligente ", ai-je répondu. "J'ai eu l'occasion de la rencontrer à Oslo, quand elle m'a présenté à son mari, écrivain comme moi.»

Je me suis arrêté un peu, mais il me fallait aller plus loin :

"Et il y a une chose que vraiment je ne comprends pas : pourquoi la presse norvégienne s'est-elle mise à attaquer le travail de son mari après son mariage avec la princesse? Auparavant les critiques lui étaient favorables.»

Ce n'était pas à proprement parler une question, mais une provocation, car j'imaginai déjà la réponse : la critique a changé parce que les gens éprouvent de l'envie, le plus amer des sentiments humains.

Mais le journaliste poussa plus loin encore:

"Parce qu'il a transgressé la loi de Jante.»

évidemment je n'en avais jamais entendu parler, et il m'expliqua ce dont il s'agissait. Poursuivant le voyage, j'ai compris que dans tous les pays scandinaves, il est difficile de rencontrer quelqu'un qui ne connaisse pas cette loi. Bien qu'elle existât depuis le commencement de la civilisation, elle ne fut énoncée officiellement qu'en 1933 par l'écrivain Aksel Sandemose dans le roman Un réfugié dépasse ses limites.

Triste constatation, la loi de Jante ne se limite pas à la Scandinavie : c'est une règle appliquée dans tous les pays du monde, même si les Brésiliens disent " cela n'arrive qu'ici ", ou que les Français affirment "dans notre pays, malheureusement c'est ainsi ". Comme le lecteur doit déjà être irrité parce qu'il a lu plus de la moitié de la colonne sans savoir exactement ce que signifie la loi de Jante, je vais tenter de la résumer ici, avec mes propres mots :

"Tu ne vauds rien, personne ne s'intéresse à ce que tu penses, la médiocrité et l'anonymat sont le meilleur choix. Si tu agis ainsi, tu n'auras jamais de grands problèmes dans la vie.»

La loi de Jante concerne, dans son contexte, le sentiment de jalousie et d'envie qui donne parfois beaucoup de maux de tête aux gens comme Ari Behn, le mari de la princesse Martha-Louise. C'est l'un de ses aspects négatifs, mais il y a beaucoup plus dangereux.

C'est grâce à elle que le monde a été manipulé de toutes les manières par des gens qui n'ont pas peur des observations des autres et finissent par faire tout le mal qu'ils désirent. Nous venons d'assister à une guerre inutile en Irak, qui continue de coûter nombre de vies ; nous voyons un grand abîme entre les pays riches et les pays pauvres, l'injustice sociale partout, une violence incontrôlée, des gens qui sont obligés de renoncer à leurs rêves pour cause d'attaques injustes et lâches. Avant de provoquer la Seconde Guerre mondiale, Hitler avait donné divers signes de ses intentions, et s'il a pu aller plus loin, c'est qu'il savait que personne n'oserait le défier à cause de la loi de Jante.

La médiocrité peut être confortable, jusqu'au jour où la tragédie frappe à la porte, et alors les gens se demandent : "Mais pourquoi personne n'a-t-il rien dit, alors que tout le monde voyait que cela allait arriver ?»

C'est simple : personne n'a rien dit parce qu'eux non plus n'ont rien dit.

Donc, pour éviter que les choses n'empirent encore, peut-être est-ce le moment d'écrire l'anti-loi de Jante :

"Tu vauds beaucoup mieux que tu ne le penses. Ton travail et ta présence sur cette Terre sont importants, même si tu ne le crois pas. Bien sûr, en pensant ainsi, tu risques d'avoir beaucoup de problèmes parce que tu transgresses la loi de Jante - mais ne te laisse pas intimider, continue à vivre sans crainte, et tu gagneras à la fin. "

Chapitre 7

Le Catholique et le Musulman

Au cours d'un déjeuner, je conversais avec un prêtre catholique et un jeune musulman. Quand le garçon passait avec un plateau, chacun se servait, sauf le musulman, qui respectait le jeûne annuel prescrit par le Coran.

Quand le déjeuner s'acheva, les convives sortirent et l'un d'eux ne manqua pas de lancer cette pique : "Vous voyez comme les musulmans sont fanatiques ? Heureusement que vous autres n'avez rien en commun avec eux.»

"Ce n'est pas vrai», dit le prêtre. "Ce garçon s'efforce de servir Dieu autant que moi. Simplement nous suivons des lois différentes.»

Et il conclut : "Il est malheureux que les gens ne voient que les différences qui les séparent. S'ils regardaient avec plus d'amour, ils discerneraient surtout ce qu'il y a de commun entre eux - et la moitié des problèmes du monde seraient résolus.»

Chapitre 8

La mort de Christiano Oiticica, mon beau-père

Peu avant de mourir, mon beau-père a appelé la famille :

"Je sais que la mort n'est qu'un passage, et je veux pouvoir faire cette traversée sans tristesse. Pour que vous ne soyez pas inquiets, j'enverrai un signe pour montrer qu'il valait la peine d'aider les autres dans cette vie. "Il a souhaité être incinéré, et que ses cendres soient dispersées sur la plage de l'Arpoador, tandis qu'un lecteur de cassettes jouerait ses morceaux de musique préférés.

Il est décédé deux jours plus tard. Un ami s'est occupé de la crémation à São Paulo et, de retour à Rio, nous sommes tous partis vers l'Arpoador avec une radio, les cassettes, le paquet contenant la petite urne de cendres. Arrivant devant la mer, nous avons découvert que le couvercle était scellé par des vis. Nous avons tenté de l'ouvrir, inutilement.

Il n'y avait personne près de là, sauf un mendiant, qui s'est approché et nous a demandé ce que nous voulions.

Mon beau-frère a répondu : "Un tournevis, parce que les cendres de mon père se trouvent là-dedans.»

- Il a dû être un homme très bon, parce que je viens de trouver cela ", a dit le mendiant.

Et il nous a tendu le tournevis.

Chapitre 9

Caracas, 7 octobre 2003

Cher M. Paulo Coelho,

J'ai lu tous vos livres, et j'ai été plutôt surprise par le dernier. Plusieurs fois au cours de ma lecture, j'ai eu envie de m'arrêter et de pleurer, du seul fait d'être femme. En effet il n'est pas nécessaire d'avoir l'expérience d'une prostituée pour vivre les émotions et les confusions qui s'y trouvent exposées.

Cependant, permettez-moi d'ajouter certaines choses sur les femmes que vous ne savez peut-être pas. Nous avons toutes un peu de Maria (le personnage du roman), et nous nous promettons toujours de ne plus jamais aimer, pour n'être pas blessées et ne pas blesser. Nous finissons toujours par rompre cette promesse, et toujours nous le regrettons.

Nous ne sommes ni totalement bonnes, ni totalement mauvaises.

Le plaisir sexuel n'est pas exactement notre préoccupation majeure, c'est pourquoi pendant des générations il a été possible de cacher le fait que nous atteignons rarement l'orgasme de la manière que l'homme imagine. Sait-il ce qui nous donne plus de plaisir que le sexe ? La nourriture. Quand nous aimons un homme, la première chose que nous voulons savoir, c'est s'il a déjà mangé, s'il est bien nourri, et s'il a apprécié ce que nous lui avons préparé. Même si je m'attire la haine des féministes, j'affirme qu'il est divin de voir notre homme manger ! Et vous n'en dites rien dans votre livre.

Le plus grand problème de la femme latine est qu'elle finit par être la mère de son homme. Amour maternel, qui pardonne toutes ses faiblesses (parce que nous savons qu'il est faible, même si nous répétons toute la journée qu'il est fort), qui nous pousse à croire qu'il reviendra toujours à la maison, et reconnaîtra qu'il n'y a rien de mieux dans sa vie que d'être à côté de la personne qui le soigne et le câline. Mais l'homme, bien qu'il désire être aimé comme un enfant, se comporte toujours comme un sauvage : il se

laisse emporter par ses impulsions, par ses passions du moment, et même s'il ne nous abandonne pas physiquement, son âme va et vient très souvent.

La femme ne perd jamais l'espoir de retrouver le passé, de se rappeler chaque moment qu'elle a vécu. Et elle est effrayée quand elle constate que le passé n'est plus, que c'est maintenant un temps différent, qui court et passe très vite. Je ne parle pas seulement de l'horloge biologique, mais du fait de ne plus se sentir désirée, de marcher dans les rues et de remarquer que personne ne tourne la tête. Alors lui vient cette peur de ne plus jamais être caressée comme quand elle était jeune, de ne plus jamais voir dans les yeux d'un homme une pensée érotique ou - j'oserais le dire - pornographique.

La femme est romantique, mais elle laisse toujours l'homme massacrer ses sentiments - et à cause de cela, elle peut se transformer en une implacable destructrice parce qu'elle n'a plus rien à perdre.

L'autre jour je discutais avec des amies et nous nous disions à quel point nous étions capables d'être "perverses et destructrices». Mais l'une d'elles a observé :

"Non, ce n'est pas cela, c'est bien pire ! Quand les hommes sont blessés, ils prennent les armes pour se venger et venir à bout de leur adversaire. Mais nous, quand nous sommes blessées par celui que nous aimons, la seule chose qui nous passe par la tête consiste à préparer toutes sortes de stratégies pour faire revenir notre bourreau, en implorant son pardon. Voilà notre vengeance : faire en sorte qu'il souffre de notre absence et revienne.»

Je sais que dans votre nouveau livre vous cherchez à vous exprimer au nom d'une femme, et je pense que vous y êtes parvenu dans plusieurs passages. Mais il s'agit d'une vision idéale du sexe féminin, et non de la réalité. Le personnage ressemble davantage à ce que nous aimerions être qu'à ce que nous sommes réellement.

Mais, de toute manière, il est très important de voir un homme essayer de penser comme une femme. Peut-être n'y arrivera-t-il jamais, mais cela n'a pas d'importance, cette voie est très intéressante, et cela peut encourager d'autres hommes à en faire autant.

Votre fidèle lectrice, mère d'un fils de 14 ans, que beaucoup accusent de penser comme un homme.

M.E.

Chapitre

Comment on détruit son prochain

Malba Tahan illustre ainsi les dangers de la parole : une femme accusa tant son voisin d'être un voleur qu'à la fin le garçon fut arrêté. Quelques jours plus tard, on découvrit qu'il était innocent ; libéré, le garçon fit juger la femme.

"Les critiques malicieuses ne sont pas si graves», dit-elle au juge.

"D'accord», répondit le magistrat. "Aujourd'hui, quand vous rentrerez chez vous, écrivez tout le mal que vous avez dit de ce garçon ; ensuite coupez le papier en petits morceaux et jetez-les sur la route. Demain vous reviendrez écouter la sentence.»

La femme obéit et revint le lendemain.

"Vous êtes pardonnée si vous me remettez les morceaux de papier que vous avez répandus hier. Sinon, vous serez condamnée à un an de prison ", déclara le magistrat.

"Mais c'est impossible ! Le vent a déjà tout dispersé !

- De la même façon, une simple médisance peut être dispersée par le vent, détruire l'honneur d'un homme, et ensuite, il est impossible de réparer le mal qui est fait.»

Et il fit incarcérer la femme.

Chapitre

Les temps difficiles

Un homme vendait des oranges au bord d'une route. Il était analphabète, donc il ne lisait jamais les journaux. Il plaçait sur le chemin quelques affiches, et il passait la journée à vanter la saveur de sa marchandise.

Tout le monde venait acheter, et l'homme prospéra. Avec son argent, il plaça de nouvelles affiches et vendit davantage de fruits. L'affaire progressait rapidement quand son fils - qui était cultivé et avait fait des études dans une grande ville - vint le voir :

"Papa, ne sais-tu pas que le monde traverse des moments difficiles ? L'économie du pays va très mal !»

Inquiet, l'homme réduisit le nombre de ses affiches et se mit à revendre une marchandise de qualité plus médiocre parce qu'elle était moins chère. Les ventes chutèrent immédiatement.

"Mon fils a raison ", pensa-t-il. "Les temps sont très difficiles.»

Chapitre

Restons ouverts à l'amour

Il y a des moments où nous aimerions beaucoup aider ceux que nous aimons beaucoup, mais où nous ne pouvons rien faire. Ou bien les circonstances ne permettent pas de l'approcher, ou bien la personne est fermée à tout geste de solidarité et de soutien.

Alors, seul nous reste l'amour. Dans les moments où tout se révèle inutile, nous pouvons encore aimer, sans attendre de récompense, de changements, de remerciements.

Si nous parvenons à agir de cette manière, l'énergie de l'amour commence à transformer l'univers autour de nous. Quand cette énergie apparaît, elle parvient toujours à opérer.

"Le temps ne transforme pas l'homme. Le pouvoir de la volonté ne transforme pas l'homme. L'amour le transforme», dit Henry Drummond.

J'ai lu dans le journal qu'à Brasilia une enfant avait été brutalement frappée par ses parents. Résultat, son corps ne pouvait plus se mouvoir et elle restait muette.

Internée à l'hôpital de Base, elle fut soignée par une infirmière qui lui disait tous les jours : "Je t'aime. "Bien que les médecins assurassent qu'elle ne pouvait pas entendre et que ses efforts étaient inutiles, l'infirmière continuait à répéter : "Je t'aime, n'oublie pas.»

Au bout de trois semaines, l'enfant avait retrouvé ses mouvements. Quatre semaines plus tard, elle se remettait à parler et à sourire. L'infirmière ne donna jamais d'interviews, et le journal ne publiait pas son nom - mais il est enregistré ici pour que nous n'oublions jamais : l'amour guérit.

L'amour transforme, l'amour guérit. Mais parfois l'amour fabrique des pièges mortels, et finit par détruire la personne qui a décidé de s'y abandonner totalement. Quel sentiment complexe est celui-là, qui est au fond notre seule raison de rester en vie, de lutter, de chercher à nous améliorer ?

Je serais irresponsable si je tentais de le définir, car, comme tous les êtres humains, je ne parviens qu'à le ressentir. On a écrit des milliers de livres, monté des pièces de théâtre, produit des films, créé des poèmes, taillé des sculptures dans le bois ou dans le marbre, et pourtant, tout ce que l'artiste peut transmettre, c'est l'idée d'un sentiment, et pas le sentiment en soi.

Mais j'ai appris que ce sentiment était présent dans les petites choses et se manifestait dans la plus insignifiante des attitudes que nous prenions, il faut donc toujours avoir l'amour à l'esprit, quand nous agissons ou quand nous n'agissons pas.

Prendre son téléphone et dire le mot de tendresse que nous avons reporté. Ouvrir la porte et laisser entrer celui qui a besoin de notre aide. Accepter un emploi. Quitter un emploi. Prendre la décision que nous avons remise à plus tard. Demander pardon pour une erreur que nous avons commise et qui ne nous laisse pas en paix. Exiger un droit que nous avons. Ouvrir un compte chez le fleuriste, qui est plus important que le bijoutier. Mettre la musique bien fort quand la personne aimée est loin, baisser le volume quand elle est près de nous. Savoir dire "oui "et "non "parce que l'amour concerne toutes les énergies de l'homme. Découvrir un sport que l'on peut pratiquer à deux. Ne suivre aucune recette, même celles qui sont dans ce paragraphe - car l'amour a besoin de créativité.

Et quand rien de tout cela n'est possible, quand il ne reste que la solitude, alors se rappeler une histoire qu'un lecteur m'a envoyée un jour :

Une rose rêvait jour et nuit de la compagnie des abeilles, mais aucune ne venait se poser sur ses pétales.

La fleur, cependant, continuait à rêver. Durant ses longues nuits, elle imaginait un ciel où volaient de nombreuses abeilles, qui venaient tendrement l'embrasser. Ainsi, elle parvenait à résister jusqu'au jour suivant, où elle s'ouvrait de nouveau à la lumière du soleil.

Un soir, connaissant la solitude de la rose, la lune demanda :

"N'es-tu pas lassée d'attendre ?

- Peut-être. Mais je dois continuer à lutter.

- Pourquoi ?

- Parce que si je ne m'ouvre pas, je me fane.»

Dans les moments où la solitude semble écraser toute la beauté, nous n'avons d'autre moyen de résister que de rester ouverts.

Chapitre

Les deux gamins

Une vieille histoire arabe raconte que deux gamins - un riche et un pauvre - revenaient du marché. Le riche rapportait des gâteaux dégoulinant de miel, et le pauvre un morceau de pain rassis.

"Je te laisse manger mon gâteau, si tu fais le chien pour moi ", dit le riche.

L'enfant pauvre accepta et, à quatre pattes sur la chaussée, commença à manger les friandises de l'enfant riche.

Le sage Fath, qui assistait à la scène, commenta :

"Si cet enfant pauvre avait un peu de dignité, il finirait par découvrir un moyen de gagner de l'argent. Mais il préfère devenir le chien de l'enfant riche pour manger son gâteau. Demain, quand il sera grand, il fera la même chose pour une charge publique, et il sera capable de trahir ses parents pour une bourse d'or.»

Chapitre

éviter d'aider le démon

"Très souvent nous sommes les instruments du Mal, quand nous tentons de pratiquer le Bien ", dit Al-Fahid à son ami. "Je m'efforce d'être toujours en alerte, mais aujourd'hui j'ai été utilisé par le démon.

- Comment ? N'as-tu pas la réputation d'être un sage ?

- Ce matin je suis allé faire les prières à la mosquée. Respectant la tradition, j'ai retiré mes chaussures avant d'entrer ; à la sortie, j'ai constaté qu'elles avaient été volées : finalement j'ai fait naître un voleur.

- Mais ce n'est pas ta faute ", dit l'ami.

"C'est ma faute. Il est facile de réveiller le mauvais côté de notre prochain. Il est facile d'irriter quelqu'un, de semer la discorde, de soulever des doutes, de séparer des frères. Le démon a besoin de l'homme pour réaliser ses actions, c'est pourquoi je suis responsable. "

Les nouveaux entrepreneurs

Pamela Hartigan, directrice de la fondation Schwab, a développé une liste de dix points communs aux personnes qui, insatisfaites du monde qui les entoure, ont décidé de créer leur propre travail. Je pense que la liste de Pamela va au-delà de l'entreprise sociale (ainsi que l'on appelle ce nouveau mécanisme), et peut être appliquée à beaucoup de choses que nous faisons dans notre vie quotidienne.

Impatience. Celui qui veut réaliser son rêve ne reste pas à attendre que les choses se produisent : il voit dans les problèmes d'hier les opportunités d'aujourd'hui. Son impatience l'oblige à changer de direction fréquemment, mais c'est cette adaptation qui le fait mûrir.

Conscience. Celui qui veut réaliser son rêve sait qu'il n'est pas seul dans ce monde, et que chacun de ses gestes a une conséquence. Le travail qu'il fait peut transformer le milieu qui l'entoure. Comprenant ce pouvoir, il devient un élément actif de la société, et cela le met en paix avec la vie.

Innovation. Celui qui veut réaliser son rêve croit que tout peut changer, mais qu'il faut chercher un chemin qui n'a pas encore été parcouru. Bien qu'il soit toujours entravé par la vieille bureaucratie, les critiques malicieuses des autres et les difficultés à pénétrer dans une jungle qui n'a pas encore été défrichée, il découvre d'autres moyens de se faire entendre.

Pragmatisme. Celui qui veut réaliser son rêve n'attend pas les ressources idéales pour entreprendre son travail, il retrouse les manches et se met à l'ouvrage. Chaque progrès, aussi maigre soit-il, accroît son assurance et la confiance de son entourage, et les ressources finissent par se présenter.

Apprentissage. Celui qui veut réaliser son rêve est généralement quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à un domaine déterminé, et qui grâce à son sens aigu de l'observation trouve de nouvelles solutions pour de vieux problèmes. Mais cet apprentissage ne peut être obtenu que par la pratique et le renouvellement constant.

Séduction. Personne ne peut survivre isolé dans un monde compétitif : conscient de cette situation, celui qui veut réaliser son rêve parvient à faire en sorte que d'autres s'intéressent à ses idées. Et ces personnes sont intéressées parce qu'elles savent qu'elles ont devant elle un projet créatif, engagé dans la société, et qui - en outre - peut être économiquement lucratif.

Flexibilité. Celui qui veut réaliser son rêve a une idée en tête et un plan pour la transformer en réalité. Mais à mesure qu'il avance, il se rend compte qu'il doit s'adapter aux réalités du monde qui l'entoure, et qu'à partir de là sa responsabilité sociale devient un facteur important dans la transformation du milieu. Un exemple : pour réduire la mortalité infantile dans une ville déterminée, il ne suffit pas de s'occuper de la santé des enfants, il faut modifier la structure sanitaire, le système d'alimentation, etc.

Obstination. Celui qui veut réaliser son rêve peut être souple sur sa route, mais il est en même temps concentré sur son objectif. Parce que ses idées sont innovantes, et parce qu'il se déplace toujours en terrain inconnu, il ne dit jamais : "j'ai essayé, mais cela n'a donné aucun résultat ". Au contraire, il cherche toujours toutes les options possibles, c'est pourquoi les résultats finissent par apparaître.

Plaisir. Celui qui veut réaliser son rêve connaît des moments difficiles, mais il est content de ce qu'il fait. Ses erreurs et confusions éventuelles n'ont rien à voir avec l'incapacité, et il peut sourire quand il fait un faux pas - parce qu'il sait qu'il pourra corriger son mouvement plus tard.

Contagion. Celui qui veut réaliser son rêve a la capacité unique de faire comprendre à ceux qui l'entourent qu'il vaut la peine de suivre son exemple et de faire la même chose. C'est pourquoi il ne se sentira jamais seul, même si de temps à autre il se sent incompris.

Pamela Hartigan termine son étude en citant l'exemple d'un Brésilien, Fabio Rosa, qui a développé un système d'utilisation de l'énergie solaire, après avoir constaté que sa communauté dépensait une part importante de ses bénéfices dans l'achat de combustible non renouvelable. Le travail de Fabio, qui contient les dix points de cette étude, est aujourd'hui connu dans le monde entier, il a "communiqué la contagion "à de grandes entreprises et dans peu de temps il pourra profiter à des millions de gens, outre qu'il contribuera à la préservation du milieu naturel.

Chapitre

Devant Dieu

Un vieil homme vendait des jouets au marché de Bagdad. Ses clients, sachant qu'il avait la vue basse, payaient de temps en temps avec de la fausse monnaie.

Le vieux devinait la ruse, mais ne disait rien. Dans ses prières, il demandait à Dieu de pardonner à ceux qui le trompaient. "Peut-être ont-ils peu d'argent et veulent-ils acheter des cadeaux pour leurs enfants ", se disait-il.

Le temps passa, et l'homme mourut. Devant la porte du Paradis, il pria encore une fois :

"Seigneur, je suis un pécheur. J'ai commis beaucoup d'erreurs, je ne vaudrais pas mieux que les fausses monnaies que j'ai reçues. Pardonnez-moi!»

A ce moment, la porte s'ouvrit, et une Voix dit :

"Pardonnez quoi ? Comment puis-je juger quelqu'un qui, de toute sa vie, n'a jamais jugé les autres ?»

Chapitre

Histoires de la Mère Nature

Le lion et les chats

Un lion rencontra une bande de chats en train de discuter. "Je vais les dévorer ", pensa-t-il.

Mais il commença à se sentir étrangement calme, et il décida de s'asseoir avec eux pour prêter attention à leurs propos.

"Mon Dieu», dit l'un des chats, qui n'avait pas remarqué la présence du lion. Nous avons prié tout l'après-midi ! Nous avons prié pour que des souris tombent du ciel !

- Et, jusqu'à présent, rien ne s'est produit ! ", ajouta un autre. "Serait-ce que Vous n'existez pas, Seigneur?»

Le ciel demeura muet. Et les chats perdirent la foi.

Le lion se leva et poursuivit sa route, pensant: "Voyez comment sont les choses. J'allais tuer ces animaux, mais Dieu m'en a empêché. Et pourtant, ils ont cessé de croire à la grâce divine ; ils étaient tellement préoccupés par ce qui leur manquait qu'ils n'ont pas saisi la protection qu'ils recevaient.»

En silence

L'arbre était tellement plein de pommes que ses branches ne pouvaient plus se balancer avec le vent.

"Pourquoi ne fais-tu aucun bruit? Finalement, nous avons tous notre vanité, et nous avons tous besoin d'appeler l'attention des autres ", commenta le bambou.

"Pas moi. Mes fruits sont ma meilleure publicité ", répondit l'arbre.

La marguerite et l'égoïsme

"Je suis une marguerite dans un champ de marguerites ", pensait la fleur.
"Au milieu des autres, il est impossible de remarquer ma beauté.»

Un ange entendit sa pensée et commenta : "Mais tu es très belle !»

-Je veux être unique !

Pour ne plus entendre de plaintes, l'ange la transporta jusqu'à la place d'une ville.

Quelques jours plus tard, le préfet s'y rendit avec un jardinier, pour réformer l'endroit.

"Ici, il n'y a rien d'intéressant. Retournez la terre et plantez des géraniums.

- Une minute», s'écria la marguerite. "Si vous faites cela, vous allez me tuer !

- S'il y en avait d'autres comme toi, nous pourrions faire une belle décoration», répondit le préfet. "Mais il est impossible de trouver des marguerites dans les alentours, et toi, toute seule, cela ne fait pas un jardin.»

Aussitôt il arracha la fleur.

L'oubli de la magie

La mouette volait au-dessus d'une plage quand elle vit un chat, dont elle tomba immédiatement amoureuse. Elle descendit des cieux et lui demanda :

"Où sont tes ailes ?»

Chaque bête ne parle qu'une langue, et le chat ne comprit pas ce qu'elle disait, mais il nota que l'animal qui était devant lui avec deux choses étranges qui sortaient de son corps.

"Elle doit souffrir de quelque maladie ", pensa le chat.

La mouette sentit que son nouveau chéri la regardait fixement :

"Pauvre petit ! Il a été attaqué par des monstres, qui l'ont rendu sourd et lui ont volé ses ailes.»

Apitoyée, elle le prit dans son bec et l'emmena faire un tour dans les airs. "Au moins nous sommes ensemble quelque temps», pensait-elle, tandis qu'ils volaient. Et le chat se prit de passion pour cette créature magique, qui lui permettait d'aller au-delà de ses rêves.

Mais comme il ne parvint pas, malgré ses efforts, à lui démontrer son amour, elle le laissa à terre et se mit en quête de quelqu'un qui la comprendrait mieux.

Le chat devint pour quelques mois une créature profondément malheureuse : il avait connu les hauteurs, découvert un monde vaste et beau, rencontré une compagne. Mais le temps passant, il s'habitua de nouveau à ce qu'il était, conclut qu'il n'était pas né pour aller aussi loin dans ses rêves et ne désira plus jamais qu'un bonheur lui arrivât dans la vie, car cela le faisait beaucoup souffrir.

Les porcs-épics et la solidarité

Le lecteur Alvaro Conegundes raconte que, durant la période glaciaire, beaucoup d'animaux mouraient à cause du froid. Les porcs-épics, comprenant la situation, décidèrent de se regrouper ; ainsi, ils se réchauffaient et se protégeaient mutuellement.

Mais leurs épines blessaient leurs plus proches compagnons et, pour cette raison, ils s'éloignèrent de nouveau les uns des autres.

Ils se remirent à mourir gelés. Et ils durent faire un choix : ou bien ils disparaissaient de la face de la Terre, ou bien ils acceptaient les épines de leur semblable.

Avec sagesse, ils décidèrent de rester de nouveau ensemble. Ils apprirent à vivre avec les petites blessures qu'une relation très proche pouvait causer, car le plus important était la chaleur de l'autre.

Et finalement ils survécurent.

Chapitre

Sur la route de Damas

L'homme marchait sur la route de Damas. Il se rappelait son amour perdu, et son âme était en pleurs. "Pauvre de l'être humain qui connaît l'amour ", pensait-il. " Jamais je ne serai heureux, car j'aurai toujours peur de perdre celle que j'aime.»

A ce moment, il entendit un rossignol chanter.

"Pourquoi agis-tu ainsi ?» demanda l'homme au rossignol. "Ne vois-tu pas que ma bien-aimée, qui aimait tant ton chant, n'est plus ici à mes côtés?

- Je chante parce que je suis content ", répliqua le rossignol.

"N'as-tu jamais perdu quelqu'un ? "insista l'homme.

"Très souvent ", répondit le rossignol. "Mais mon amour est resté le même.»

Et l'homme sur son chemin reprit espoir.

Réflexions du guerrier de la lumière

Les défauts et les qualités

Un guerrier de la lumière connaît ses défauts, mais il connaît également ses qualités.

Certains de ses compagnons ne cessent de se plaindre : "Les autres ont plus de chance que nous.»

Ils ont peut-être raison, mais un guerrier de la lumière, loin de se laisser paralyser par un tel constat, cherche à valoriser au maximum ses qualités.

Il sait que le pouvoir de la gazelle réside dans la légèreté de sa course, celui de la mouette dans la précision avec laquelle elle vise le poisson. Il a appris que le tigre ne craint pas l'hyène parce qu'il a conscience de sa propre force.

Un guerrier s'efforce de savoir sur quoi il peut compter. Il vérifie toujours son équipement, qui se compose de trois éléments : la foi, l'espoir et l'amour.

Si les trois sont présents, il n'hésite pas à aller plus loin.

Croire sans crainte

Le guerrier de la lumière croit. Comme les enfants croient.

Parce qu'il croit aux miracles, les miracles commencent à se produire. Parce qu'il a la certitude que sa pensée peut changer sa vie, sa vie se met à changer. Parce qu'il est sûr qu'il va rencontrer l'amour, cet amour se présente.

Il lui arrive d'être déçu. Parfois, il est meurtri.

Alors il entend les critiques : "Quel ingénu !»

Mais le guerrier sait que c'est le prix à payer. Pour chaque défaite, il a deux conquêtes à son actif.

Tous ceux qui croient le savent bien.

Dans les moments difficiles et Dans les moments heureux

Un guerrier ne partage pas sa tente avec quelqu'un qui veut lui faire du mal. On ne le voit pas non plus en compagnie de ceux qui ne désirent que "consoler ". Il évite celui qui n'est à ses côtés qu'en cas de défaite. Ces faux amis veulent prouver que la fragilité est payante. Ils rapportent toujours de mauvaises nouvelles. Ils tentent toujours de détruire la confiance du guerrier - sous le couvert de la "solidarité ".

Lorsqu'ils le voient blessé, ils fondent en larmes, mais, au fond de leur cœur, ils se réjouissent que le guerrier ait perdu une bataille, ne comprenant pas que cela fait partie du combat.

Les vrais compagnons d'un guerrier sont à ses côtés tout le temps, dans les moments difficiles et dans les moments de facilité.

L'ennemi caché

Ses amis demandent au guerrier de la lumière d'où lui vient son énergie. "De l'ennemi caché», dit-il.

Les amis demandent qui est cet ennemi.

Le guerrier répond : "Quelqu'un que nous ne pouvons pas frapper.»

Ce peut être un gamin qui l'a battu au cours d'une bagarre d'enfants, la petite amie qui l'a quitté quand il avait onze ans, le professeur qui le traitait d'idiot.

L'ennemi caché devient un stimulant. Quand il est abattu, le guerrier se rappelle qu'il ne sait pas jusqu'où peut aller son courage.

Il ne pense pas à la vengeance, parce que l'ennemi caché ne fait plus partie de son histoire. Il pense seulement à accroître son adresse, pour que ses exploits fassent le tour du monde et parviennent aux oreilles de celui qui l'a meurtri autrefois.

La douleur d'hier fait sa force d'aujourd'hui.

Du bréviaire de la chevalerie médiévale

Voici ce que dit le bréviaire de la chevalerie médiévale :

"L'énergie spirituelle du chemin utilise la justice et la patience pour préparer ton esprit.

"Tel est le chemin du chevalier. Un chemin à la fois aisé et difficile, parce qu'il oblige à laisser de côté les choses inutiles et les amitiés imparfaites. C'est pourquoi, au début, on hésite tellement à le suivre.

"Voici le premier enseignement de la chevalerie : tu effaceras ce que tu as écrit jusqu'à présent dans le cahier de ta vie : inquiétude, manque d'assurance, mensonge. A la place, tu écriras le mot courage. En commençant le voyage avec ce mot et en le poursuivant avec la foi en Dieu, tu arriveras là où tu dois arriver."

L'art du réveil

Le guerrier de la lumière se réveille à présent de son rêve.

Il pense : "Je ne sais pas affronter cette lumière qui me fait grandir.»

La lumière, cependant, ne disparaît pas.

Le guerrier se dit : "Des changements que je n'ai pas la volonté de réaliser vont être nécessaires.»

La lumière est toujours là, parce que la volonté est un mot plein de ruse.

Alors les yeux et le cœur du guerrier commencent à s'accoutumer à la lumière.

Déjà elle ne fait plus peur ; il se met à accepter sa Légende, même si cela signifie courir des risques.

Le guerrier a dormi très longtemps. Il est naturel qu'il se réveille petit à petit.

Chapitre

De la solitude totale

Les journalistes ont terminé les interviews, les éditeurs ont pris le train pour rentrer à Zurich, les amis avec lesquels j'ai dîné sont rentrés chez eux ; je sors me promener dans Genève. La nuit est particulièrement agréable, les rues sont désertes, les bars et les restaurants grouillent de vie, tout semble absolument calme, en ordre, plaisant, et soudain...

Et soudain je me rends compte que je suis absolument seul.

Il est évident que cette année, il m'est déjà souvent arrivé d'être seul. Il est évident que quelque part, à deux heures d'avion, ma femme m'attend. Il est évident qu'après une journée agitée comme celle-là, il n'est rien de plus agréable que de marcher dans les ruelles étroites de la vieille ville, sans qu'il soit nécessaire de parler à quelqu'un, et de contempler la beauté qui m'entoure. Seulement cette nuit, pour une raison que j'ignore, ce sentiment de solitude est absolument oppressant, angoissant - je n'ai personne avec qui partager la ville, la promenade et les commentaires que j'aimerais faire.

Bien sûr, j'ai un téléphone mobile dans ma poche et pas mal d'amis ici, mais je trouve qu'il est très tard pour appeler qui que ce soit. J'envisage la possibilité d'entrer dans un bar, de commander à boire - à coup sûr, quelqu'un va me reconnaître et m'inviter à m'asseoir à sa table. Mais je pense également qu'il est important d'aller jusqu'au fond de ce vide, de cette sensation que personne ne se soucie de notre existence. Alors je continue de marcher.

J'avise une fontaine et je me souviens de m'être trouvé là l'an passé avec une peintre russe qui venait d'illustrer un texte que j'avais écrit pour Amnesty International ; ce jour-là, nous avons simplement échangé quelques mots, écouté les gouttes d'eau et la musique d'un violon au loin. L'artiste russe et moi étions pareillement plongés dans nos pensées, mais l'un et l'autre savions que malgré la distance, nous n'étions pas seuls.

Je marche encore un peu, en direction de la cathédrale. Je regarde de l'autre côté de la rue, une fenêtre est à demi ouverte et, à l'intérieur de la maison, j'aperçois une famille en pleine conversation ; la sensation de solitude n'en devient que plus pesante ; la promenade nocturne est désormais un voyage à l'intérieur de la nuit, un désir de comprendre en quoi consiste ce sentiment d'absolue solitude.

Je me mets à imaginer les millions de personnes qui en ce moment se sentent inutiles, misérables - aussi riches, charmantes, séduisantes soient-elles - parce que cette nuit elles sont seules, qu'elles l'étaient également hier et que peut-être elles le seront encore demain. Des étudiants qui n'ont trouvé personne pour sortir ce soir, des personnes âgées devant la télévision comme si c'était l'ultime salut, des hommes d'affaires dans leur chambre d'hôtel se demandant si ce qu'ils font a un sens, puisqu'ils ne ressentent pour l'heure que le désespoir d'être seul.

Je me rappelle une réflexion au cours du dîner. Quelqu'un qui venait de divorcer disait : "Maintenant je dispose de toute la liberté dont j'ai toujours rêvé. " C'est un mensonge. Personne ne souhaite ce genre de liberté, nous voulons tous un engagement, quelqu'un à nos côtés pour voir les beautés de Genève, discuter de notre vision de la vie ou même partager un sandwich. Mieux vaut en manger la moitié que le manger entier et n'avoir personne avec qui partager, ne serait-ce qu'un peu de nourriture. Plutôt avoir faim que rester seul. Etre seul - et je parle de la solitude que nous ne choisissons pas, mais que nous sommes obligés d'accepter -, c'est comme ne plus faire partie de l'espèce humaine.

Je me dirige vers le bel hôtel de l'autre côté du fleuve, avec sa chambre très confortable, son personnel attentionné, son service de toute première qualité. Bientôt je vais dormir et demain cette étrange sensation qui - je ne sais pourquoi - s'est emparée de moi aujourd'hui ne sera plus qu'un vieux souvenir étrange, car je n'aurai aucune raison de dire : "Je suis seul.»

Sur le chemin du retour, je croise d'autres personnes solitaires ; elles ont deux sortes de regard : arrogant (parce qu'elles veulent feindre d'avoir choisi la solitude en cette belle nuit) ou triste (parce qu'elles comprennent qu'il n'est rien de pire dans la vie). Je songe à leur parler mais je sais qu'elles ont honte de leur propre solitude. Peut-être alors vaut-il mieux les laisser aller au bout de leurs limites pour comprendre qu'il faut oser, oser parler avec des étrangers, oser découvrir des lieux où l'on rencontre des gens, éviter de rentrer à la maison pour regarder la télévision ou lire un livre

- car si elles font cela, elles perdront le sens de la vie, la solitude deviendra un vice et dès lors elles ne retrouveront plus le long chemin qui ramène vers l'être humain.

Chapitre

La visite de l'ange

Les Verba Seniorum - un recueil de textes sur les moines qui vivaient dans le désert au début de l'ère chrétienne - racontent l'histoire d'un ermite qui parvint durant un an à ne manger qu'une fois par semaine.

Après un tel effort, il pria Dieu de lui révéler la vraie signification d'un certain passage de la Bible.

Il n'entendit pas de réponse.

"Quelle perte de temps, se dit alors le moine. Tout ce sacrifice et Dieu ne me répond pas ! Mieux vaut partir d'ici et trouver un autre moine qui connaisse la signification de ce texte.»

à ce moment apparut un ange.

"Ces douze mois de jeûne ne t'ont servi qu'à croire que tu étais meilleur que les autres, et Dieu n'écoute pas les vaniteux. Mais quand tu es devenu humble, tu as songé à demander de l'aide à ton prochain, et Dieu m'a envoyé.»

Et l'ange révéla au moine ce qu'il voulait savoir.

Chapitre

Une brève histoire du Bouddha

Siddhârta - dont le nom signifie "celui dont le but est atteint" - est né dans une famille noble, aux environs de l'an 560 av. J.-C., dans la ville de Kapilavastu, au Népal.

La légende raconte qu'au moment où sa mère faisait l'amour avec son père, elle eut une vision : six éléphants, chacun portant sur le dos une fleur de lotus, marchaient vers elle. L'instant suivant, Siddhârta était conçu.

Durant sa gestation, la reine Maya, sa mère, décida d'appeler les sages du royaume afin qu'ils interprètent sa vision ; unanimes, ils affirmèrent que l'enfant qui allait venir au monde serait un grand roi ou un grand prêtre.

Siddhârta eut une enfance et une adolescence très semblables aux nôtres. Ses parents ne souhaitaient nullement qu'il prît connaissance de la misère du monde. Aussi vivait-il confiné entre les murs du gigantesque palais dans lequel habitaient ses parents et où tout semblait en parfaite harmonie. Il se maria, eut un fils et ne connut que les plaisirs et les délices de l'existence.

Quand il eut vingt-neuf ans, il demanda un soir à un garde de le conduire jusqu'à la ville. Le garde protesta, car le roi pouvait se mettre en colère, mais l'insistance de Siddhârta fut telle que l'homme finit par céder, et ils s'en allèrent tous les deux.

Le premier spectacle qu'ils virent fut celui d'un vieux mendiant au regard triste qui demandait l'aumône. Plus loin, ils rencontrèrent un groupe de lépreux, puis un cortège funèbre passa. "Je n'avais jamais vu cela !", dit sans doute Siddhârta au garde qui répliqua peut-être :

"Eh bien, ce que tu vois là, c'est la vieillesse, la maladie et la mort. "En retournant au palais, ils croisèrent un religieux, la tête rasée, vêtu seulement d'un manteau jaune, qui disait : "La vie me terrorisait, alors j'ai renoncé à tout ; ainsi je n'ai pas besoin de me réincarner et de subir une autre fois la vieillesse, la maladie et la mort.»

Le lendemain soir, Siddhârta attendit que sa femme et son fils soient endormis. Il entra silencieusement dans la chambre, les embrassa et pria de nouveau le garde de le conduire hors du palais ; là, il lui remit son épée à la poignée couverte de pierres précieuses, ses vêtements faits de l'étoffe la plus fine que pût tisser la main humaine et lui demanda de tout rendre à son père ; puis il se rasa la tête, couvrit son corps d'un manteau jaune et partit en quête d'une réponse à toutes les douleurs du monde.

Des années durant, il parcourut le nord de l'Inde, rencontrant des moines et des religieux qui cheminaient dans la région, recueillant les traditions orales qui parlaient de réincarnation, d'illusion et de rachat des péchés de vies antérieures (karma). Lorsqu'il jugea qu'il en savait assez, il se construisit un abri au bord de la rivière Nairanjana, où dès lors il passa son temps à faire pénitence et à méditer.

Son style de vie et sa force de volonté finirent par attirer l'attention d'autres hommes qui, à la recherche de la vérité, vinrent chercher auprès de lui des conseils en matière spirituelle. Mais au bout de six longues années, la seule évidence qui apparut à Siddhârta était que son corps se faisait de plus en plus faible et que les infections constantes ne lui permettaient pas de méditer comme il l'aurait dû.

La légende raconte qu'un matin, une fois dans la rivière pour procéder à ses ablutions, il n'eut plus la force de se relever ; alors qu'il allait mourir noyé, un arbre courba ses branches, lui permettant de s'y accrocher et de n'être pas emporté par le courant. épuisé, il parvint jusqu'à la rive où il s'évanouit.

Quelques heures plus tard, un paysan vendant du lait passa par là et lui offrit un peu de nourriture. Siddhârta accepta, ce qui horrifia les autres hommes qui vivaient là avec lui. Pensant que ce saint n'avait pas trouvé les forces pour résister à la tentation, ils décidèrent de le quitter. Siddhârta but volontiers le lait qui lui était offert, voyant là un signe de Dieu et une bénédiction des cieux.

Revigoré par la collation, il n'accorda aucune importance au départ de ses anciens disciples ; il s'assit sous un figuier et décida de poursuivre sa méditation sur la vie et la souffrance. C'est alors que pour le mettre à l'épreuve, le dieu Mara envoya trois de ses filles qui tentèrent de le distraire par des pensées évoquant le sexe, la soif et les plaisirs de la vie. Mais Siddhârta était tellement absorbé dans sa méditation qu'il ne s'aperçut de rien ; sous le coup d'une sorte de révélation, il se remémorait toutes ses vies

antérieures. à mesure qu'il vivait cette expérience, lui revenaient les leçons qu'il avait oubliées (car tous les hommes apprennent le nécessaire, mais rares sont ceux capables d'utiliser ce qu'ils ont appris).

Dans cet état d'extase, il connut le Paradis (Nirvana), là où "il n'y a ni terre, ni eau, ni feu, ni air, qui n'est ni ce monde ni un autre monde, et où n'existent ni soleil, ni lune, ni naissance, ni mort. Là se trouve la fin de toute la souffrance humaine.»

Au terme de cette matinée, il avait atteint au vrai sens de la vie ; il s'était transformé en Bouddha (l'Illuminé). Mais au lieu de demeurer dans cet état pour le restant de ses jours, il décida de rejoindre le commerce des hommes et d'enseigner à tous ce qu'il avait appris et expérimenté.

A présent devenu le Bouddha, celui qui auparavant s'appelait Siddhârta laissa derrière lui l'arbre sous les branches duquel il avait atteint l'illumination, et partit vers la ville de Sarnath où il retrouva ses anciens compagnons. Il dessina un cercle sur le sol pour représenter la roue de l'existence qui mène constamment à la naissance et à la mort. Il expliqua qu'il n'était pas heureux lorsqu'il était un prince tout-puissant, mais que la sagesse n'impliquait pas non plus le renoncement total. Ce que l'être humain devait trouver pour accéder au Paradis, c'était ce que l'on appelait la "voie du milieu " : ni rechercher la douleur, ni être esclave du plaisir.

Impressionnés par les propos du Bouddha, ses anciens compagnons décidèrent de le suivre dans sa pérégrination de ville en ville. à mesure qu'ils entendaient la bonne nouvelle, des hommes et des femmes de plus en plus nombreux se joignaient au groupe des disciples, et le Bouddha commença à organiser des communautés de dévots, partant du principe qu'ils pouvaient s'entraider à éveiller leur corps et leur esprit.

Au cours d'un de ces voyages, il retourna dans sa ville natale et son père souffrit de le voir demander l'aumône. Alors, lui baisant les pieds, le Bouddha déclara : "Vous appartenez, seigneur, à une lignée de rois, mais j'appartiens à une lignée de Bouddhas et des milliers d'entre eux vivaient aussi d'aumônes.» Le roi se souvint de la prophétie annoncée lors de sa conception et se réconcilia avec le Bouddha. Son fils et son épouse, qui pendant des années s'étaient plaints d'avoir été abandonnés, finirent par comprendre sa mission et fondèrent une communauté où se transmettaient ses enseignements.

Lorsqu'il approcha les quatre-vingts ans, il mangea un aliment avarié et sut qu'il allait mourir d'intoxication. Aidé par ses disciples, il parvint à se

rendre jusqu'à Kusinagara, où il se coucha pour la dernière fois sous un arbre.

Le Bouddha appela son cousin ânanda et lui dit :

"Je suis vieux et ma pérégrination dans cette vie touche à sa fin. Mon corps ressemble à un chariot qui a beaucoup servi, et parvient encore à fonctionner seulement parce que quelques-unes de ses pièces sont attachées de façon précaire par des lanières de cuir. Mais maintenant cela suffit, il est temps de partir.»

Il se tourna ensuite vers ses disciples et voulut savoir si quelqu'un avait un doute. Personne ne parla. Trois fois il posa la question, mais tous demeurèrent silencieux.

Le Bouddha mourut en souriant. Ses enseignements, aujourd'hui codifiés sous la forme d'une religion philosophique, sont répandus dans presque toute l'Asie. Ils consistent essentiellement en une profonde compréhension de soi et un grand respect de l'autre.

Chapitre

Les deux dieux

Il y a deux dieux :

Le dieu que nos professeurs nous ont enseigné et le Dieu qui nous prodigue Ses enseignements.

Le dieu dont les gens ont coutume de parler et le Dieu qui parle avec nous.

Le dieu que nous avons appris à redouter et le Dieu qui nous parle de miséricorde.

Le dieu qui est au plus haut des cieus et le Dieu qui participe à notre vie quotidienne.

Le dieu qui nous fait payer et le Dieu qui efface nos dettes.

Le dieu qui nous menace des châtiments de l'enfer et le Dieu qui nous montre le meilleur chemin.

Il y a deux dieux :

Un dieu qui nous rejette à cause de nos fautes et un Dieu qui nous appelle de Son amour.

Chapitre

Qui désire aller au ciel ?

Un prêtre - qui voyait le diable dans les plaisirs de la vie - se rendit au bar de la ville et demanda à tous de se présenter à l'église l'après-midi même. Tous obéirent. Quand l'église fut remplie, le prêtre vociféra :

"Cessez donc de boire ainsi ! Que celui qui veut aller au ciel lève la main droite !»

Tous les occupants de l'église levèrent le bras, sauf Manoel, pourtant considéré comme un homme convenable accomplissant ses devoirs.

Surpris, le prêtre demanda :

"Et toi, Manoel, tu ne veux pas aller au ciel quand tu mourras?"

- Pour sûr, je le veux. Mais je n'ai pas encore vécu la vie que Dieu m'a donnée et vous voudriez que je m'en aille maintenant ?»

Chapitre

Le combustible

"Maître, qu'est-ce que la foi ?»

Le maître proposa à son disciple d'allumer un feu. Ils s'assirent tous deux devant et restèrent à contempler les flammes.

"Voilà la foi, dit le maître. C'est le bois de ce feu. Le combustible qui alimente la flamme de Dieu dans notre cœur.

- Mais le bois a besoin d'une étincelle pour se transformer en lumière.

- Il existe différentes étincelles. La plus courante s'appelle Volonté. Il suffit de vouloir avoir la foi et elle apparaît sur notre chemin.

- Même quand nous passons une vie entière à ne croire en rien?

- Nous croyons toujours, même si nous ne le reconnaissons ou ne l'acceptons pas, c'est pourquoi il est si facile de faire naître l'étincelle. En outre, plus nous vivons, plus nous sommes proche de Dieu : le vieux bois brûle toujours plus facilement.»

Chapitre

De nos possibilités

Je note dans mon ordinateur ces quelques mots de K. Casey, que j'ai lus dans un magazine dans l'avion.

"Comme l'espèce humaine est curieuse - tellement semblable et tellement différente! Nous sommes capables de travailler ensemble, nous avons construit les pyramides d'Egypte, la Grande Muraille de Chine, les cathédrales d'Europe et les temples du Pérou. Nous pouvons composer des musiques inoubliables, travailler dans les hôpitaux, créer de nouveaux programmes informatiques.

Mais à un certain moment, tout cela perd sa signification et nous nous sentons seuls, comme si nous participions d'un autre monde, différent de celui que nous avons contribué à construire.

Parfois, quand d'autres ont besoin de notre aide, nous sommes ennuyés parce que cela nous empêche de profiter de la vie. D'autres fois, quand personne n'a besoin de nous, nous souffrons de nous sentir inutiles. Mais nous sommes ainsi, des êtres humains complexes qui commençons maintenant à nous comprendre. Cela ne vaut pas la peine de désespérer pour cela.

Chapitre

à la recherche de l'arbre de l'immortalité

Le célèbre poète persan Rûmî raconte qu'un jour, dans un village du nord de l'Iran actuel, se présenta un homme qui racontait des histoires merveilleuses au sujet d'un arbre dont les fruits donnaient l'immortalité à ceux qui les mangeaient.

La nouvelle parvint bientôt aux oreilles du roi, mais avant qu'il ait pu s'informer de la localisation exacte d'un tel prodige, le voyageur était déjà parti.

Souhaitant vivre un grand nombre d'années pour ériger son royaume en exemple pour tous les peuples du monde, le roi rêvait à l'immortalité. Encore jeune, il avait conçu le projet d'éradiquer la pauvreté, d'enseigner la justice et de nourrir chacun de ses sujets, mais il s'était rapidement rendu compte qu'une telle tâche ne saurait être achevée en une seule génération. Et puisque la vie lui offrait une chance, il n'allait pas la laisser ainsi s'échapper. Il appela l'homme le plus vaillant de sa cour et le chargea de trouver cet arbre.

L'homme partit dès le lendemain, muni d'assez d'argent pour recueillir des informations, de la nourriture et tout ce qui serait nécessaire pour atteindre son but. Il parcourut des villes, des plaines, des montagnes, interrogeant les gens et offrant des récompenses. Les plus honnêtes répondaient qu'un tel arbre n'existait pas ; les cyniques manifestaient un respect ironique et quelques escrocs l'envoyaient dans des endroits éloignés, dans l'unique objectif d'obtenir quelques pièces en échange.

Après moult déceptions, l'homme décida de renoncer à sa recherche.

Bien qu'il vouât une immense admiration à son souverain, il allait rentrer les mains vides. Il savait qu'il allait perdre son honneur, mais il était las et convaincu que cet arbre n'existait pas.

Sur le chemin du retour, alors qu'il gravissait une petite colline, il se souvint que là vivait un sage. Il pensa : "Je n'ai plus l'espoir de trouver ce

que je voulais, mais je peux au moins lui demander sa bénédiction et l'implorer de prier pour mon sort.»

Arrivé devant le sage, il ne put se retenir d'éclater en sanglots.

"Pourquoi es-tu si désespéré, mon fils? demanda le saint homme.

- Le roi m'a chargé de trouver un arbre unique au monde ; son fruit offre l'éternité à celui qui le mange. J'ai toujours accompli mes tâches avec courage et loyauté, mais cette fois je reviens les mains vides.»

Le sage se mit à rire.

"Ce que tu cherches existe, et c'est fait de l'eau de la Vie qui provient de l'océan infini de Dieu. Ton erreur a été de chercher une forme avec un nom. Parfois, cela s'appelle "arbre», d'autres fois "soleil», d'autres fois "nuages» et nous pouvons lui donner le nom de n'importe quoi existant sur la face de la Terre. Mais pour trouver ce fruit, il faut renoncer à la forme et chercher le contenu.

Toute chose dans laquelle se manifeste la présence de la Création est éternelle en soi, aucune ne peut être détruite. Quand notre cœur cesse de battre, notre essence devient la nature environnante. Nous pouvons devenir arbres, gouttes de pluie, plantes ou même un autre être humain.

Pourquoi nous arrêter au mot "arbre» et oublier que nous sommes immortels ? Nous renaissions toujours dans nos enfants, dans l'amour que nous manifestons envers le monde, dans tous les gestes de générosité et de charité que nous pratiquons.

Rentre et dit au roi qu'il ne doit pas se préoccuper de trouver le fruit d'un arbre magique. Chaque position, chaque décision qu'il prendra désormais demeurera pour des générations. Mais prie-le d'être juste avec son peuple, et s'il fait son travail avec dévouement, personne ne l'oubliera. Son exemple influencera l'histoire de son peuple, et incitera ses enfants et petits-enfants à agir toujours de la meilleure manière possible.»

Et il ajouta ceci : "Celui qui cherche seulement un nom demeurera toujours attaché à l'apparence, sans jamais découvrir le mystère caché des choses et le miracle de la vie.

Toutes les luttes auxquelles nous sommes confrontés ont pour cause des noms : propriété, jalousie, richesse, immortalité. Cependant, quand nous oublierons le nom et chercherons la réalité qui se cache derrière les mots, nous aurons tout ce que nous désirons - et en outre, nous aurons la paix de l'esprit. "

Chapitre

Des pièges de la quête

Il semblerait qu'à mesure que l'on s'intéresse davantage aux choses de l'esprit, l'on devienne plus intolérant envers la quête spirituelle d'autrui. Ainsi chaque jour je reçois des revues, des messages électroniques, des lettres, des pamphlets supposés prouver que tel chemin est meilleur que tel autre, et édictant une série de règles pour atteindre "l'illumination». En raison du volume croissant de ce genre de correspondance, j'ai décidé d'écrire un peu sur ce que je considère dangereux dans cette quête.

Mythe 1 : l'esprit peut tout soigner. Ce n'est pas vrai ; et je préfère illustrer ce mythe par une histoire. Il y a quelques années, une de mes amies - profondément engagée dans la quête spirituelle - sentit qu'elle avait de la fièvre. Elle allait très mal et passa la nuit à tenter de se représenter mentalement son corps, recourant pour cela à toutes les techniques dont elle avait connaissance, afin de se soigner par le seul pouvoir de la pensée. Le lendemain, inquiets, ses enfants lui conseillèrent d'aller consulter un médecin, mais elle s'y refusa, affirmant qu'elle "purifiait "son esprit. Ce n'est qu'au moment où la situation devint insupportable qu'elle consentit à se rendre à l'hôpital, où l'on dû l'opérer immédiatement - après avoir diagnostiqué une appendicite. Donc attention : mieux vaut parfois prier Dieu afin qu'il guide les mains d'un médecin que prétendre se soigner seul.

Mythe 2 : la viande rouge éloigne la lumière divine. Il est évident que si vous appartenez à une religion déterminée, vous devez en respecter les règles ; les juifs et les musulmans, par exemple, ne mangent pas de viande de porc et, dans ce cas, il s'agit d'une pratique inhérente à leur foi. Cependant, le monde est inondé par une vague de "purification "par la nourriture ; les végétariens radicaux considèrent les gens qui mangent de la viande responsables de l'assassinat des animaux. Mais les plantes ne sont-elles pas aussi des êtres vivants ? La nature est un cycle de vie et de mort constant et un jour, c'est nous qui irons nourrir la terre. Donc si vous

n'appartenez pas à une religion prohibant un aliment déterminé, mangez ce que votre organisme réclame.

Je voudrais rappeler ici l'histoire du mage russe Gurdjieff. Quand il était jeune, il alla rendre visite à un grand maître et, pour l'impressionner, il ne mangea que des végétaux. Un soir, le maître voulut savoir pourquoi il suivait un régime aussi rigide, et Gurdjieff répondit : "Pour garder propre mon corps.» Le maître rit et lui conseilla de cesser immédiatement cette pratique ; s'il continuait ainsi, il finirait comme une fleur dans la serre : très pure mais incapable de résister aux défis des voyages et de la vie. Comme le disait Jésus : "Le mal n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, mais ce qui en sort.»

Mythe 3 : Dieu est sacrifice. Beaucoup de gens cherchent la voie du sacrifice et de l'auto-immolation, affirmant que nous devons souffrir dans ce monde afin de connaître le bonheur dans le prochain. Mais si ce monde est une bénédiction de Dieu, pourquoi ne pas savoir profiter au maximum des joies que donne la vie ? Nous sommes habitués à une image du Christ cloué sur la croix, mais nous oublions que sa passion n'a duré que trois jours ; le reste du temps, il l'a passé à voyager, rencontrer les gens, manger, boire, porter son message de tolérance ; à tel point que son premier miracle fut "politiquement incorrect» - quand la boisson manqua aux noces de Cana, il transforma l'eau en vin. Il fit cela, à mon avis, pour montrer à tous qu'il n'y a aucun mal à être heureux, à se réjouir, à faire la fête, car Dieu est beaucoup plus présent quand nous sommes avec les autres. "Si nous sommes malheureux, nous apportons aussi le malheur à nos amis» disait Mahomet. Le Bouddha, après une longue période d'épreuve et de renoncement, était si faible qu'il manqua se noyer ; quand il fut sauvé par un berger, il comprit que l'isolement et le sacrifice nous éloignent du miracle de la vie.

Mythe 4 : il n'y a qu'un seul chemin qui mène à Dieu. Voici le plus dangereux de tous les mythes, celui qui est à l'origine des explications du Grand Mystère, des guerres de religion, du jugement de notre prochain. Nous pouvons choisir une religion (moi, par exemple, je suis catholique), mais nous devons comprendre que si notre frère a choisi une religion différente, il atteindra le même point de lumière que celui que nous cherchons à travers nos pratiques spirituelles. Finalement, il vaut la peine de rappeler qu'il n'est possible en aucune manière de faire porter au prêtre, au

rabbin, à l'imam, la responsabilité de nos décisions. C'est nous qui construisons, à travers chacun de nos actes, la route qui mène au Paradis.

Chapitre

Croire à l'impossible

William Blake dit dans l'un de ses textes : "Tout ce qui aujourd'hui est une réalité faisait auparavant partie d'un rêve impossible.» C'est ainsi qu'aujourd'hui nous avons l'avion, les vols spatiaux, l'ordinateur sur lequel en ce moment j'écris cette colonne, etc. Dans le célèbre chef-d'oeuvre De l'autre côté du miroir de Lewis Carroll, il y a un dialogue entre le personnage principal et la reine, qui vient de raconter quelque chose d'extraordinaire.

"Je ne peux pas croire, dit Alice.

– Tu ne peux pas ? répète la reine d'un air triste. Essaie de nouveau : respire profondément, ferme les yeux, et crois.»

Alice rit.

"ça ne sert à rien d'essayer. Seuls les idiots pensent que les choses impossibles peuvent arriver.

– Je pense que ce qui te manque, c'est un peu de pratique, répond la reine. Quand j'avais ton âge, je m'entraînais au moins une demi-heure par jour, juste après le petit déjeuner, je faisais mon possible pour imaginer cinq ou six choses incroyables qui pourraient croiser mon chemin, et aujourd'hui je vois que la plupart des choses que j'ai imaginées sont devenues réalité, je suis même devenue reine à cause de cela.»

La vie nous commande constamment : "Crois !» Il est nécessaire pour notre bonheur de croire qu'un miracle peut arriver à tout moment, mais aussi pour notre protection, ou pour justifier notre existence. Dans le monde actuel, beaucoup de gens jugent impossible d'en finir avec la misère, d'avoir une société juste, de diminuer les tensions religieuses qui semblent croître chaque jour.

La plupart des gens renoncent à se battre sous les prétextes les plus divers : conformisme, maturité, crainte du ridicule, sensation d'impuissance. Nous

voyons l'injustice faite à notre prochain et nous nous taisons. "Cela ne me regarde pas », voilà l'explication.

C'est une attitude lâche. Celui qui parcourt un chemin spirituel porte avec lui un code d'honneur qu'il doit respecter ; la voix qui s'élève contre ce qui n'est pas correct est toujours entendue par Dieu.

Et pourtant, il nous arrive parfois d'entendre cette réflexion :

"Je passe mon temps à croire à des rêves, très souvent je cherche à combattre l'injustice, mais je finis toujours par être déçu.»

Un guerrier de la lumière sait que certaines batailles impossibles méritent d'être menées, c'est pourquoi il n'a pas peur des déceptions puisqu'il connaît le pouvoir de son épée et la force de son amour. Il rejette avec véhémence ceux qui sont incapables de prendre des décisions et cherchent toujours à faire porter aux autres la responsabilité de tous les malheurs du monde.

S'il ne lutte pas contre ce qui n'est pas correct – même si cela semble au-dessus de ses forces –, il ne trouvera jamais le bon chemin.

Arash Hejasi, mon éditeur iranien, m'a envoyé un jour le texte que voici :

"Aujourd'hui, une forte pluie m'a pris au dépourvu pendant que je marchais dans la rue... Grâce à Dieu, j'avais mon parapluie et mon manteau, mais ils étaient tous les deux dans le coffre de ma voiture, garée très loin. Pendant que je courais pour aller les chercher, je pensais que j'étais en train de recevoir un étrange signe de Dieu – nous avons toujours les ressources nécessaires pour affronter les tempêtes que la vie nous prépare, mais la plupart du temps ces ressources sont rangées au fond de notre cœur et les chercher nous fait perdre un temps énorme ; quand nous les trouvons, nous avons déjà été vaincus par l'adversité.»

Soyons donc toujours préparés ; sinon nous perdrons notre chance, ou bien nous perdrons la bataille.

Chapitre

La vieille à Copacabana

Elle était sur la large chaussée de l'avenue Atlântica, avec une guitare et un écriteau où était inscrit à la main : "Chantons ensemble.»

Elle se mit à jouer toute seule. Puis arrivèrent un ivrogne, une autre vieille femme, et ils se mirent à chanter avec elle. Bientôt une petite foule chantait et une autre petite foule servait de public, applaudissant à la fin de chaque numéro.

"Pourquoi faites-vous cela ? demandai-je entre deux chansons.

- Pour ne pas rester seule, dit-elle. J'ai une vie très solitaire, comme presque tous les gens âgés.»

Dieu veuille que tout le monde résolve ses problèmes de cette manière !

Chapitre

L'ami à Sydney

"Parfois l'on s'habitue à ce que nous racontent les films et l'on finit par oublier l'histoire originelle, me dit un ami tandis que nous contemplons ensemble le port de Sydney. Ainsi vous souvenez-vous de la scène la plus forte du film Les Dix Commandements?"

-Bien sûr. A un moment, Moïse, interprété par Charlton Heston, lève son bâton, les eaux s'écartent et le peuple hébreu traverse la mer à pied.

- Dans la Bible, c'est différent, poursuit mon ami. Dieu ordonne à Moïse : "Dis aux fils d'Israël qu'ils se mettent en marche.» Ce n'est qu'après qu'ils ont commencé à marcher que Moïse lève le bâton et que la mer Rouge s'écarte.»

Seul le courage sur le chemin permet que le chemin se manifeste.

Chapitre

La conférence à Chicago

Une écrivaine chinoise et moi nous préparions à prendre la parole lors d'une rencontre de libraires américains. La Chinoise, extrêmement nerveuse, me disait :

"Parler en public est déjà difficile, alors imaginez être obligé d'expliquer son livre en s'exprimant dans une autre langue !»

Je la priai de cesser, ou bien moi aussi j'allais devenir nerveux, car nous avions le même problème. Soudain elle se retourna, sourit, et me dit tout bas :

"Tout va bien se passer, ne vous inquiétez pas. Nous ne sommes pas seuls : regardez le nom de la librairie de la femme assise derrière moi. "

Sur le carton de la femme était écrit : Librairie des Anges réunis. Nous avons réussi l'un comme l'autre à faire une excellente présentation de nos travaux, parce que les anges nous avaient donné le signe que nous attendions.

Chapitre

Ce qu'est la vérité

Le 30 janvier 2001, j'ai lu l'information suivante dans le journal espagnol La Vanguardia.

"Qu'est-ce que la vérité? Le président du tribunal, Josep Maria Pijuan, devait déterminer quelle version du viol présentée par la victime, la petite J., onze ans, était la plus proche de la réalité. Les avocats assistant à l'interrogatoire pensaient qu'elle ne parviendrait pas à éviter les contradictions apparues dans sa déposition.

à un moment, le juge posa une question à caractère quasi philosophique : "Qu'est-ce que la vérité ? Est-ce ce que tu imagines ou ce que l'on t'a demandé de raconter ?»

La fillette s'arrêta une minute, mais rapidement répondit :

"La vérité, c'est le mal qu'on m'a fait.»

L'avocat Jufresa, juriste prestigieux, affirma que c'était là l'une des définitions les plus brillantes qu'il ait entendues dans toute sa carrière. "

Chapitre

7 histoires très courtes**Les deux poches (tradition hassidique)**

Rabbi Bunam disait à ses disciples :

"Tout le monde doit avoir deux poches, et un billet dans chacune. D'un côté, il sera écrit : "Dieu a créé le monde pour que je puisse l'admirer.» De l'autre côté, il sera écrit : "Je ne suis que cendres et poussière.»

Adieu (Richard Marius)

Pendant les atrocités qui ont accompagné la révolution bolchevique, des milliers de gens étaient arbitrairement emprisonnés, maltraités, dépouillés et exécutés d'une balle dans la nuque. Un témoin raconte : "Au moment le plus tragique de notre vie, nous ressentions la nécessité absolue de ne pas nous sentir seuls. Cependant, la plupart des victimes voulaient dire adieu - et comme il n'y avait personne près d'elles, elles étreignaient leurs bourreaux et c'est à eux qu'elles disaient adieu.»

La raison d'être là (Gregory Corrigan)

L'homme se promena dans la rue principale de sa ville. Il vit des mendiants, des estropiés, des misérables. Comme il ne pouvait plus vivre avec toute cette misère, il implora les cieux : "Mon Dieu, comment peux-tu aimer tellement l'être humain et en même temps ne rien faire pour ceux qui souffrent ?»

Il entendit une voix : "J'ai fait quelque chose pour eux. Je t'ai fait toi.»

Plus près de Dieu (anonyme)

L'un des enseignements les plus déconcertants - et délicieux - du maître consistait à répéter : "Dieu est plus proche des pécheurs que des saints.»

Et il l'expliquait de la manière suivante : "Le Seigneur, dans les cieux, a un fil qui Le relie à chacun des êtres humains. Lorsque l'on commet une faute, ce fil est coupé et Dieu fait un nœud. Plus il y a de péchés, plus le fil a de nœuds, plus il est court et plus on se rapproche de Sa miséricorde.

Le vice (tradition hassidique)

Deux étudiants se trouvaient en grande discussion lorsque le rabbin Pinchas entra. Curieux, il voulut connaître le sujet de leur conversation.

"Rabbin, nous nous inquiétons des vices qui peuvent nous poursuivre.

- Ne vous en faites pas pour cela, répondit Pinchas. Au cours de la jeunesse, c'est l'homme qui poursuit les vices.»

Administrer les plantes (anonyme)

Un homme très fier de son jardin constata avec tristesse qu'il avait été envahi par des dents-de-lion. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à s'en débarrasser. Désespéré, il écrivit au Département de l'agriculture local.»

Que dois-je faire ?»

Très longtemps plus tard, il reçut la réponse:

"Nous vous suggérons d'apprendre à les aimer.»

Ayez pitié de mon âme (Saadi de Chiraz)

Un roi qui écrasait son peuple sous les impôts, la répression et la censure, reçut la visite d'un religieux.

"Dites une prière pour moi et pour mon royaume. Priez Dieu qu'Il ait pitié de tous ", exigea le roi.

Le saint homme se mit à prier sur-le-champ : "Seigneur miséricordieux, ôtez la vie à cet homme.»

Le roi devint furieux : "Quelle est donc cette prière de fou ?

- C'est la meilleure chose qui puisse arriver. A vous car vous ne commettrez plus de péchés, au peuple car il sera libéré de tant d'injustice.»

Chapitre

L'arc, la flèche et la cible

Nous sommes tous des archers de la volonté divine. Par conséquent, il est indispensable de bien connaître les instruments dont nous disposons.

L'arc

L'arc, c'est la vie : de lui vient toute l'énergie.

La flèche partira un jour. La cible est loin.

Mais votre vie demeurera toujours avec vous, et il faut savoir en prendre soin.

Des périodes d'inaction vous sont nécessaires – un arc toujours bandé, en état de tension, perd sa puissance. Aussi, acceptez de vous reposer pour retrouver votre fermeté : lorsque vous tendrez la corde, votre force sera intacte.

L'arc n'a pas de conscience : il est un prolongement de la main et du désir de l'archer. Il sert à tuer ou à méditer. Donc soyez toujours clair dans vos intentions.

Un arc a une certaine flexibilité, mais il a aussi une limite. Un effort au-delà de sa capacité le briserait, ou laisserait épuisée la main qui le tient. De même, n'exigez pas de votre corps plus qu'il ne peut vous donner. Et comprenez qu'un jour la vieillesse viendra – et que c'est une bénédiction, non une malédiction.

Pour maintenir avec élégance l'arc ouvert, faites en sorte que chaque partie ne donne que le nécessaire, et ne dispersez pas vos énergies. Ainsi, vous pourrez tirer de nombreuses flèches sans vous fatiguer.

La flèche

La flèche, c'est votre intention. C'est ce qui unit la force de l'arc au centre de la cible.

L'intention de l'être humain doit être transparente, droite, équilibrée.

Une fois qu'elle est partie, elle ne reviendra pas, mieux vaut alors interrompre un processus – parce que les mouvements qui vous ont conduit jusqu'à lui n'étaient pas précis et corrects – que d'agir n'importe comment, pour la seule raison que l'arc était déjà bandé et que la cible attendait.

Mais ne manquez jamais de manifester votre intention si seule vous paralyse la crainte de vous tromper. Si vos mouvements sont corrects, ouvrez votre main et libérez la corde, faites les pas nécessaires et affrontez les défis qui se présentent à vous. Même si vous n'atteignez pas la cible, vous saurez corriger votre tir la prochaine fois.

Si vous ne prenez aucun risque, vous ne connaîtrez jamais les transformations qui étaient nécessaires.

La cible

La cible, c'est l'objectif à atteindre.

C'est vous qui l'avez choisie. En cela réside la beauté du chemin : vous ne pourrez jamais vous excuser en disant que l'adversaire était plus fort, parce que c'est vous qui avez choisi votre cible, et vous en êtes responsable.

Si vous considérez la cible comme un ennemi, vous aurez beau tirer dans le mille, mais vous ne parviendrez pas à améliorer quoi que ce soit en vous-même. Vous passerez votre vie à essayer de placer une flèche au centre d'un objet en papier ou en bois, ce qui est totalement vain. En présence d'autres personnes, vous ne cesserez de vous plaindre de ne rien faire d'intéressant.

C'est pourquoi vous devez choisir votre objectif, donner le meilleur de vous-même pour l'atteindre, en le regardant avec respect et dignité : il vous faut savoir ce qu'il signifie, ce qu'il vous a coûté d'efforts, d'entraînement, d'intuition.

Lorsque vous regardez la cible, ne vous concentrez pas uniquement sur elle, mais sur tout ce qui se passe autour : car la flèche, quand elle sera décochée, sera confrontée à des facteurs que vous ne dominez pas, comme le vent, le poids, la distance.

L'objectif n'existe que dans la mesure où un homme peut rêver de l'atteindre. Ce qui justifie son existence, c'est le désir – sinon, il serait un objet mort, un rêve lointain, une chimère.

De même que l'intention cherche son objectif, de même l'objectif cherche l'intention de l'homme, car c'est elle qui donne sens à son existence : alors elle n'est plus seulement une idée, mais le centre du monde pour l'archer.



Guerrier De Lumière - Volume 2

Paulo Coelho

Publication: 2008

Catégorie(s): Fiction, Nouvelles

Source: Feedbooks

Chapitre 1

De la faute et du pardon

Au cours de son pèlerinage à La Mecque, un homme fort pieux sentit la présence de Dieu à ses côtés. En transe, il s'agenouilla, cacha son visage et se mit à prier :

«Seigneur, je ne veux demander qu'une seule chose dans ma vie : accordez-moi la grâce de ne jamais vous offenser.»

– Je ne peux concéder cette grâce», répondit le Tout-Puissant.

Surpris, l'homme voulut connaître la raison de ce refus.

«Si vous ne m'offensez pas, je n'aurai aucun motif pour vous pardonner», entendit-il dire le Seigneur. «Si je ne dois rien vous pardonner, vous oublierez bientôt l'importance de la miséricorde envers les autres. Alors, poursuivez votre chemin avec Amour, et laissez-moi pratiquer le pardon de temps en temps, pour que vous n'oubliez pas non plus cette vertu. «

Cette histoire illustre bien nos difficultés avec la faute et le pardon. Enfants, nous entendions toujours notre mère dire : «Mon fils a fait cette bêtise parce que ses amis l'ont influencé. Lui, c'est une très bonne personne. «

Ainsi, nous n'avons jamais assumé la responsabilité de nos actes, nous n'avons pas demandé pardon – et nous avons fini par oublier que nous devons aussi être généreux quand un autre nous offense. L'acte de demander pardon n'a rien à voir avec le sentiment de culpabilité ou la lâcheté : nous commettons tous des erreurs, et ce sont justement ces faux pas qui nous permettent de nous améliorer et de progresser. Cependant, si nous sommes trop tolérants envers notre comportement – en particulier quand il finit par blesser quelqu'un – nous nous retrouvons isolés, incapables de corriger notre chemin.

Comment bannir la culpabilité tout en étant capable de demander pardon pour une erreur ?

Il n'y a pas de formule toute faite. Mais il existe le bon sens : nous devons juger le résultat de nos actes, et non les intentions qui étaient les nôtres quand nous les avons accomplis. Au fond, tout le monde est bon, mais cela n'est pas intéressant et cela ne soigne pas les blessures que nous pouvons causer. Une belle histoire illustre mon propos :

Quand il était petit, Cosroes avait un professeur grâce auquel il parvint à briller dans toutes les matières qu'il apprenait. Un après-midi, sans motif apparent, le maître le châtia avec une grande sévérité

Des années plus tard, Cosroes monta sur le trône. L'une des premières mesures qu'il prit fut de mander le maître de son enfance, et d'exiger une explication pour l'injustice commise.

«Pourquoi m'avez-vous châtié alors que je ne l'avais pas mérité ? » demanda-t-il.

— Quand j'ai décelé ton intelligence, j'ai su très vite que tu hériterais du trône de ton père, répondit le vieux professeur. Et j'ai décidé de te montrer comment l'injustice peut marquer un homme pour le restant de sa vie. Comme tu sais ce que cela signifie», poursuivit le maître, «j'espère que tu ne puniras jamais quelqu'un sans motif».

Cela me rappelle une conversation à laquelle j'ai pris part au cours d'un dîner à Kyoto. Le professeur coréen Tac-Chang Kim commentait certaines différences existant entre les pensées occidentale et orientale.

«Les deux civilisations ont une règle d'or. En Occident, vous dites : je ferai pour mon prochain ce que j'aimerais qu'il fasse pour moi. Cela signifie : celui qui aime établit un modèle de bonheur qu'il tente d'imposer à tous ceux qui l'approchent.

La règle d'or de l'Orient lui est très similaire : je ne ferai pas à mon prochain ce que je ne désire pas qu'il fasse avec moi. Mais elle part de la compréhension de tout ce qui nous rend malheureux, y compris le fait de devoir obéir à un modèle de bonheur imposé par autrui – et cela fait toute la différence.

Pour rendre le monde meilleur, nous n'imposons pas une manière de démontrer notre amour, mais – assurément – d'éviter la souffrance d'autrui.

«

Par conséquent, traitons notre frère avec respect et attention. Jésus a dit : «C'est par les fruits que l'on connaît l'arbre.» Un vieux proverbe arabe dit : «Dieu juge l'arbre à ses fruits, et non à ses racines. « Et un vieil adage dit : «Celui qui frappe oublie, celui qui reçoit les coups n'oublie jamais. «

Chapitre 2

Des maîtres quotidiens

Au-dehors, la ville d'Oslo qui se prépare pour l'hiver. Au bar, je bavarde avec une chanteuse européenne très populaire. Nous discutons de la renommée, du succès, et à un moment elle me demande si j'ai quelque chose d'important à lui apprendre.

«Bien sûr que non, lui réponds-je. Vous vivez votre vie comme quelqu'un qui sait qu'il doit mourir un jour, et c'est là le plus important. Mais je peux vous proposer un exercice : durant les six prochains mois, écrire un journal que vous intitulerez "le maître de chaque jour". Nous apprenons toujours quelque chose de neuf entre le matin et le soir : pourquoi ne pas le consigner ? »

Elle accepte. Six mois plus tard, je reçois une copie de son journal avec des annotations extrêmement intéressantes, des leçons de gens qu'elle n'a croisés qu'une fois, mais qui assurément resteront avec elle pour toujours. Je transcris ici quelques-unes des remarques les plus importantes.

S'accepter soi-même

En regardant les autres, j'ai appris qui j'étais. J'ai peur de n'être pas aussi bonne qu'on le croit, mais il me semble que tout le monde pense cela de soi-même. Pendant que j'écrivais ce journal, j'ai enfin admis que j'avais assez de courage pour avoir peur, et pour me voir sans artifice. J'ai suffisamment d'assurance pour me sentir anxieuse.

J'ai constaté que les gens cherchent à projeter sur vous une part de leur anxiété, de même que vous projetez la vôtre sur eux. Ils essaient de nous diminuer parce qu'ils se sentent petits, ils tentent de nous effrayer parce qu'ils ne sont pas convaincus de leurs capacités.

En quête de l'amour

J'ai rencontré aujourd'hui un Coréen qui a lu dans les lignes de ma main : un type bizarre, un sage aux yeux des autres, bien que je sois incapable d'apprendre ce qu'il enseigne. Bien sûr, comme tous les chiromanciens, il a pensé que je ne m'intéressais qu'à ma vie affective, et il m'a rappelé des choses que je gagne à m'entendre répéter :

A) Je recherche en même temps la sécurité et l'aventure, toutes choses qui ne s'accordent pas (je ne lui ai rien dit, mais si je devais choisir, ce serait l'aventure).

B) Je me passionne très rapidement, mais je m'ennuie tout aussi vite. «Apprenez à vous aimer vous-même», a-t-il dit. Mon problème n'est pas exactement l'amour, car je tombe facilement amoureuse – mon problème, c'est de démontrer cet amour, c'est ma relation aux autres.

C) Pourquoi est-ce que je vis tellement de relations frustrées avec les hommes ? Pourquoi est-ce que je pense que je dois toujours avoir une relation avec quelqu'un – ainsi, je me force à être fantastique, intelligente, sensible, exceptionnelle... L'effort de séduire m'oblige à donner le meilleur de moi-même, et cela m'aide. En outre, j'ai beaucoup de mal à me supporter.

Éviter de garder le contrôle ou d'être contrôlée

Si je réagis de la manière que les gens attendent, je deviens leur esclave – la leçon vaut et pour l'amour et pour le travail. Il est très difficile d'éviter cela, parce que nous sommes toujours prêts à faire plaisir à quelqu'un, ou à partir en guerre quand nous sommes provoqués ; mais les personnes et les situations sont des conséquences de la vie que j'ai choisie, et non le contraire.

Sur les ex-petits amis

Un ami m'a demandé aujourd'hui ce qu'avaient en commun tous mes petits amis. La réponse a été facile : MOI. En constatant cela, j'ai compris que j'avais perdu beaucoup de temps à rechercher la personne idéale – ils changent, je reste la même, et je ne profite pas du tout de ce que nous vivons ensemble.

Qu'est-ce qui fait que je m'éloigne des hommes qui pourraient compter dans ma vie ? Le besoin de toujours garder le contrôle. Le plus curieux, c'est que, lorsque je commence à me montrer jalouse, ou quand je ne supporte plus la relation amoureuse, les hommes – auparavant tellement indépendants, tellement imbus d'eux-mêmes – deviennent des agneaux effarouchés. Ils ont peur de me perdre. A ce moment, je ne parviens plus à les respecter, et la relation devient impossible.

Mon ami a insisté : «As-tu déjà aimé quelqu'un ?» J'ai toujours redouté cette question, mais Paulo m'a demandé de tenir ce journal, et je dois y répondre. Non, je n'ai jamais aimé personne. J'ai eu beaucoup d'hommes, mais j'ai toujours attendu la personne idéale. J'ai exploré le monde entier, et je n'ai pas réussi à trouver le foyer que je cherchais. J'ai contrôlé, j'ai été contrôlée, et la relation n'a été que cela.

A présent que j'ai répondu «Non, je n'ai jamais aimé», je suis plus libre. Je comprends ce qui manque à ma vie.

Chapitre 3

De l'importance des autres

La braise solitaire

Juan se rendait toujours au service dominical de sa paroisse. Mais, trouvant peu à peu que le prêtre répétait toujours la même chose, il cessa de fréquenter l'église.

Au bout de deux mois, par une froide nuit d'hiver, le prêtre lui rendit visite.

«Il est sans doute venu pour essayer de me convaincre de revenir », pensa Juan en son for intérieur. Il s'imagina qu'il ne pouvait pas avouer la vraie raison : les sermons répétitifs. Il lui fallait trouver une excuse, et tandis qu'il réfléchissait, il installa deux chaises devant la cheminée et se mit à parler du temps.

Le prêtre se taisait. Après avoir tenté inutilement d'animer la conversation un moment, Juan se tut à son tour. Ils demeurèrent tous deux silencieux, à contempler le feu, pas loin d'une demi-heure.

C'est alors que le prêtre se leva et, à l'aide d'une branche qui n'avait pas encore brûlé, écarta une braise pour l'éloigner du feu. Comme elle n'avait plus assez de chaleur pour continuer à brûler, elle s'éteignit. Juan la repoussa vivement vers le centre du foyer.

»Bonne nuit, dit le pasteur, en se levant pour sortir.

— Bonne nuit, et merci beaucoup, répondit Juan.

— Loin du feu, la braise, aussi brillante soit-elle, finit par s'éteindre.

— Loin de ses semblables, l'homme, aussi intelligent soit-il, ne peut pas conserver sa chaleur et sa flamme. Je retournerai à l'église dimanche prochain.»

La souricière

Très inquiet, le rat découvrit que le propriétaire de la ferme avait acheté une souricière : il était décidé à le tuer !

Il se mit à alerter tous les autres animaux

«Attention au piège ! Attention au piège !»

La poule, entendant ses cris, le pria de se taire :

«Mon cher rat, je sais que c'est un problème pour toi, mais cela ne me concerne en rien, alors ne fais pas tant de vacarme !»

Le rat alla causer avec le porc, qui se sentit dérangé que l'on eût interrompu son sommeil.

«Il y a une souricière dans la maison !

– Je comprends ta préoccupation, et je suis solidaire, répondit le porc. Je t'assure que tu seras présent dans mes prières ce soir ; mais c'est tout ce que je peux faire.»

Plus seul que jamais, le rat alla solliciter l'aide de la vache.

«Mon cher rat, qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? Tu as déjà vu une vache périr dans une souricière ?»

Voyant qu'il ne recevait le soutien de personne, le rat retourna se cacher dans son trou et passa toute la nuit éveillé, de peur qu'il ne lui arrivât malheur.

Dans la matinée, on entendit du bruit : le piège venait d'attraper quelque chose !

La femme du fermier descendit voir si le rat était mort. Dans l'obscurité, elle ne vit pas que le piège s'était refermé sur la queue d'un serpent venimeux : quand elle s'approcha, elle fut mordue.

Le fermier, entendant les cris de sa femme, alla voir ce qui se passait et l'emmena immédiatement à l'hôpital. Elle fut traitée comme il se devait et rentra chez elle.

Mais elle avait encore de la fièvre. Sachant qu'il n'y a pas de meilleur remède pour les malades qu'un bon bouillon de poule, le fermier tua la poule.

La femme commença à se rétablir, et comme les fermiers étaient tous deux très aimés dans la région, les voisins vinrent leur rendre visite. Pour les remercier de leur gentillesse, le fermier tua le porc, qu'il servit à ses amis.

Enfin, la femme se rétablit, mais le prix du traitement était très élevé. Le fermier envoya sa vache à l'abattoir, et l'argent qu'il tira de la vente de cette viande permit de régler toutes les dépenses.

Le rat assista à tout cela, pensant encore :

»J'avais pourtant prévenu. N'aurait-il pas été préférable que la poule, le porc et la vache aient compris que le problème de l'un d'entre nous constituait un danger pour tous ?»

Chapitre 4

Le mort qui portait un pyjama

Je me souviens d'avoir lu sur un site Internet que, le 10 juin 2004, un mort vêtu d'un pyjama a été trouvé dans la ville de Tokyo.

Jusque-là, très bien ; je pense que la majorité des gens qui meurent en pyjama :

A) sont morts dans leur sommeil, ce qui est une bénédiction,

B) ou bien se trouvaient avec leurs proches, ou dans un lit d'hôpital – la mort n'est pas venue brutalement, tous ont eu le temps de s'habituer à « l'indésirable », ainsi que l'appelait le poète brésilien Manuel Bandeira.

L'information se poursuit ainsi : quand il est décédé, l'homme se trouvait dans sa chambre. Donc, éliminée l'hypothèse de l'hôpital, il nous reste la possibilité qu'il soit mort dans son sommeil, sans souffrir, sans même se rendre compte qu'il ne verrait pas la lumière du lendemain.

Mais il reste une possibilité : celle d'une agression suivie de mort.

Ceux qui connaissent Tokyo savent que cette ville gigantesque est aussi l'une des plus sûres du monde. Je me rappelle m'y être une fois arrêté pour dîner avec mes éditeurs avant de poursuivre notre voyage vers l'intérieur du Japon – toutes nos valises étaient en vue sur le siège arrière de la voiture. J'ai aussitôt fait remarquer que c'était très dangereux, à coup sûr quelqu'un allait passer, les voir et disparaître avec nos vêtements, nos documents, etc. Mon éditeur a souri et dit de ne pas m'inquiéter – il n'avait jamais vu aucun cas semblable, de toute sa longue vie (effectivement, il n'est rien arrivé à nos bagages, bien que je sois resté tendu durant tout le dîner).

Mais revenons à notre mort en pyjama : il ne présentait aucun signe de lutte, de violence ou quoi que ce soit de ce genre. Un officier de la police métropolitaine, dans son interview au journal, affirmait qu'il était quasi certain que l'homme était mort d'une crise cardiaque soudaine. Par conséquent, écartons également l'hypothèse d'un homicide.

Le cadavre avait été découvert par les employés d'une entreprise de construction, au deuxième étage d'un immeuble, dans un bloc d'habitations sur le point d'être démoli. Tout laisse penser que notre mort en pyjama, dans l'impossibilité de trouver un endroit où loger dans l'une des villes les plus peuplées et les plus chères de la planète, avait simplement décidé de s'installer quelque part où il n'aurait pas à payer de loyer.

Alors intervient le plus tragique de l'histoire : notre mort n'était qu'un squelette habillé d'un pyjama. A côté de lui se trouvait un journal ouvert, daté du 20 février 1984. Sur une table à proximité, le calendrier marquait le même jour.

C'est-à-dire qu'il était là depuis vingt ans.

Et personne n'avait signalé son absence.

L'homme fut identifié, un ex-fonctionnaire de la compagnie ayant construit le bloc d'habitations, où il s'était installé au début des années 80, peu après son divorce. Il avait un peu plus de cinquante ans le jour où, lisant le journal, il avait quitté brusquement ce monde.

Son ex-femme ne s'enquit jamais de lui. On remonta jusqu'à l'entreprise où il travaillait, et l'on découvrit qu'elle avait été mise en faillite peu après l'achèvement des travaux, car aucun appartement n'était vendu. Ainsi, le fait que l'homme ne se présentât pas pour ses activités quotidiennes n'avait surpris personne. On chercha ses amis, qui attribuèrent sa disparition au fait qu'ils lui avaient réclamé un peu d'argent qu'ils lui avaient prêté et qu'il n'avait pas de quoi les rembourser.

L'information s'achève en disant que les restes mortels ont été remis à l'ex-épouse. J'ai fini de lire l'article, et j'ai réfléchi à cette phrase finale : l'ex-épouse était encore vivante, et pourtant, pendant vingt ans, elle n'avait jamais recherché son mari. Qu'a-t-il pu lui passer par la tête ? Qu'il ne l'aimait plus, qu'il avait décidé de l'éloigner pour toujours de sa vie. Qu'il avait rencontré une autre femme et disparu sans laisser de traces. Que la vie est ainsi, une fois achevée la procédure de divorce, cela n'a aucun sens de poursuivre une relation qui est légalement terminée. J'imagine ce qu'elle a dû ressentir en apprenant le destin de l'homme avec lequel elle avait partagé une grande partie de sa vie.

Ensuite, j'ai pensé au mort en pyjama, dans sa solitude totale, abyssale, au point que personne en ce monde ne s'était rendu compte de sa disparition. Et j'arrive à la conclusion que, pire que la faim, la soif, le chômage, la souffrance d'amour, le désespoir de la défaite – le pire de tout,

c'est de sentir que personne, absolument personne en ce monde, ne s'intéresse à nous.

En ce moment, faisons une prière silencieuse pour cet homme, et remercions-le de nous avoir fait réfléchir à l'importance de nos amis.

Chapitre 5

Des trois formes d'amour : Éros, Philos, Agapè

En 1986, tandis que je parcourais avec Petrus, mon guide, le chemin de Saint-Jacques, nous sommes passés par la ville de Logroño où avait lieu une noce. Nous avons demandé deux verres de vin, j'ai préparé une assiette de canapés et Petrus a trouvé une table où nous sommes allés nous asseoir avec d'autres convives

Les jeunes mariés ont découpé un immense gâteau.

«Ils doivent s'aimer, ai-je pensé à haute voix.

– Bien sûr qu'ils s'aiment, a dit un homme en costume sombre qui était assis à notre table. Avez-vous déjà vu quelqu'un se marier pour un autre motif ?»

Petrus a relevé la question :

«À quel genre d'amour faites-vous allusion : Éros, Philos ou Agapè ?»

L'homme l'a regardé sans comprendre.

«Il existe en grec trois mots pour désigner l'amour, m'a-t-il expliqué. Aujourd'hui, tu assistes à la manifestation d'Éros, ce sentiment entre deux personnes.»

Les mariés souriaient devant les flashes et recevaient des félicitations.

«Ils ont l'air de s'aimer. Bientôt ils lutteront seuls dans la vie, ils vont fonder un foyer et partager la même aventure, ce qui grandit l'amour et lui donne sa dignité. Lui va poursuivre sa carrière, elle doit savoir faire la cuisine et sera une excellente maîtresse de maison, car elle a été éduquée pour cela depuis son enfance. Elle va l'accompagner, ils auront des enfants, et s'ils parviennent à construire quelque chose ensemble, ils seront vraiment heureux pour toujours.

Mais cette histoire peut soudain prendre une tournure différente. Lui va commencer à sentir qu'il n'est pas assez libre pour manifester tout l'Éros qu'il éprouve pour d'autres femmes. Elle peut avoir l'impression qu'elle a sacrifié une carrière et une vie brillante pour suivre son mari. Alors, ce ne

sera plus une création commune et chacun se sentira volé dans sa façon d'aimer. Éros, l'esprit qui les unit, ne montrera plus que son mauvais côté. Et ce sentiment que Dieu avait destiné à l'homme comme le plus noble deviendra source de haine et de destruction.»

J'ai regardé autour de nous. Éros était présent dans nombre de couples. Mais je pouvais distinguer la présence du bon Éros et du mauvais Éros, exactement comme Petrus l'avait décrit.

«Regarde comme c'est curieux, a poursuivi mon guide. Qu'il soit bon ou qu'il soit mauvais, Éros n'a jamais le même visage dans chaque personne.»

L'orchestre a attaqué une valse. Les convives se sont dirigés vers une piste en ciment située devant le kiosque et se sont mis à danser. L'alcool aidant, ils étaient tous en sueur et plus gais. J'ai remarqué une fille vêtue de bleu, qui avait sans doute attendu ce mariage pour que vienne le moment de la valse, car elle voulait danser avec quelqu'un à qui elle rêvait d'être enlacée depuis l'adolescence. Elle suivait des yeux les mouvements d'un garçon élégant, en costume clair, qui se trouvait dans un cercle d'amis. Ils conversaient joyeusement, ils n'avaient pas remarqué que la valse avait commencé et qu'à quelques mètres de là une fille en bleu regardait l'un d'eux avec insistance.

J'ai pensé aux petites villes, aux mariages rêvés depuis l'enfance avec le garçon choisi.

La fille en bleu s'est aperçue que je l'observais et elle s'est éloignée. Et comme si tout ce mouvement avait été organisé, le garçon à son tour l'a cherchée des yeux. Découvrant qu'elle était en compagnie d'autres filles, il a repris sa conversation animée avec ses amis.

J'ai attiré l'attention de Petrus sur les deux jeunes gens. Il a suivi un certain temps le jeu des regards, puis il est revenu à son verre de vin.

«Ils se comportent comme s'ils avaient honte de montrer qu'ils s'aiment », a-t-il déclaré pour tout commentaire.

Une autre fille nous regardait fixement ; elle devait avoir la moitié de notre âge. Petrus a levé son verre de vin et porté un toast. La gamine a ri, un peu gênée, et elle a fait un geste pour indiquer ses parents, s'excusant presque de ne pas s'approcher davantage.

«Ça, c'est le beau côté de l'amour, a-t-il dit. L'amour qui défie, l'amour pour deux étrangers plus âgés qui sont venus de loin et demain partiront sur un chemin qu'elle aussi aimerait parcourir. L'amour qui préfère l'aventure.»

Puis il a continué, désignant un couple de vieux :

«Regarde ces deux-là. Ils ne sont pas laissés gagner par l'hypocrisie, comme beaucoup d'autres. Apparemment ce doit être un couple de paysans : la faim et le besoin les ont obligés à surmonter ensemble bien des difficultés. Ils ont découvert l'amour à travers le travail, c'est là qu'Éros montre son plus beau visage, connu également comme Philos.

– Qu'est-ce que Philos ?

– Philos est l'Amour sous la forme de l'amitié. C'est ce que je ressens pour toi et pour d'autres. Quand la flamme d'Éros cesse de briller, c'est Philos qui maintient les couples unis.

– Et Agapè ?

– Agapè est l'amour total, l'amour qui dévore celui qui l'éprouve. Celui qui connaît et éprouve Agapè voit que rien d'autre qu'aimer n'a d'importance en ce monde. C'est l'amour que Jésus a ressenti pour l'humanité, et il fut si grand qu'il a ébranlé les étoiles et changé le cours de l'histoire humaine.

Pendant les millénaires de l'histoire de la civilisation, beaucoup de gens ont été pris par cet Amour qui dévore. Ils avaient tant à donner, et le monde exigeait si peu, qu'ils furent obligés de chercher les déserts et les lieux isolés, car l'amour était si grand qu'il les transfigurait. Ils sont devenus les saints ermites que nous connaissons aujourd'hui.

Pour moi et pour toi, qui éprouvons une autre forme d'Agapè, la vie ici-bas peut paraître dure, terrible. Mais l'Amour qui dévore fait perdre à tout son importance : ces hommes vivent seulement pour être consumés par leur amour. «

Il a fait une pause.

«Agapè est l'Amour qui dévore, a-t-il répété, comme si cette phrase était la meilleure définition de cette étrange sorte d'amour. Luther King a dit un jour que quand le Christ a parlé d'aimer ses ennemis, il se référait à Agapè. Parce que, selon lui, il était "impossible d'aimer nos ennemis, ceux qui nous font du mal et qui tentent de tenir notre souffrance quotidienne pour peu de choses"

Mais Agapè est beaucoup plus que l'amour. C'est un sentiment qui envahit tout, qui remplit toutes les brèches et transforme en poussière toute tentative d'agression.

Il y a deux formes d'Agapè. L'une est l'isolement, la vie consacrée à la seule contemplation. L'autre est exactement le contraire : le contact avec les autres êtres humains, et l'enthousiasme, le sens sacré du travail.

Enthousiasme signifie transe, ravissement, relation à Dieu. L'enthousiasme c'est Agapè dirigé vers une idée, un objet.

Quand nous aimons et croyons du fond de notre âme en quelque chose, nous nous sentons plus fort que le monde, et nous sommes saisis d'une sérénité qui vient de la certitude que rien ne pourra vaincre notre foi. Cette force étrange fait que nous prenons toujours les bonnes décisions au moment voulu, et quand nous atteignons notre objectif, nous sommes surpris de nos propres capacités.

L'enthousiasme se manifeste normalement de toute sa puissance dans les premières années de notre vie. Nous avons encore un lien très fort avec la divinité, et nous nous attachons avec tant d'énergie à nos jouets que les poupées prennent vie et que les petits soldats de plomb parviennent à se mettre en marche. Quand Jésus a dit que le royaume des Cieux appartenait aux enfants, il faisait allusion à Agapè sous la forme de l'Enthousiasme. Les enfants sont venus à lui sans se mêler de ses miracles, de sa sagesse, des pharisiens et des apôtres. Ils venaient heureux, inspirés par l'enthousiasme.

À aucun moment, jusqu'à la fin de cette année et pour le restant de tes jours, tu ne dois perdre l'enthousiasme : il est une force supérieure, tournée vers la victoire finale. Il ne peut pas nous glisser entre les doigts seulement parce que nous sommes confrontés, au cours des mois, à de petites et nécessaires défaites. «

Chapitre 6

La recherche de la simplicité

Le tout dans tout

Quand Ketu atteignit l'âge de douze ans, on l'envoya chez un maître, auprès duquel il étudia jusqu'à ce qu'il eût vingt-quatre ans. Son apprentissage terminé, il rentra à la maison plein de fierté.

Son père lui dit alors :

«Comment pouvons-nous connaître ce que nous ne voyons pas ? Comment pouvons-nous savoir que Dieu, le Tout-Puissant, se trouve partout ?»

Le garçon commença à réciter les écritures saintes, mais le père l'interrompit :

«C'est trop compliqué ; n'aurions-nous pas un moyen plus simple pour nous renseigner sur l'existence de Dieu ?

– Pas que je sache, mon père. Aujourd'hui, je suis un homme cultivé et j'ai besoin de cette culture pour expliquer les mystères de la sagesse divine.

– J'ai perdu mon temps et mon argent en envoyant mon fils au monastère !», protesta le père.

Et prenant Ketu par la main, il l'emmena à la cuisine. Là, il remplit une bassine d'eau et y mêla un peu de sel. Puis ils sortirent se promener en ville.

Quand ils furent de retour à la maison, le père demanda à Ketu :

«Apporte le sel que j'ai mis dans la bassine.»

Ketu chercha le sel, mais il ne le trouva pas, car il s'était déjà dissous dans l'eau.

«Alors, tu ne vois plus le sel ? interrogea le père.

– Non, le sel est invisible.

– Alors, goûte un peu l'eau qui est la surface de la bassine. Comment est-elle ?

– Salée.

- Goûte un peu l'eau du milieu : comment est-elle ?
- Aussi salée que celle de la surface.
- Maintenant, goûte l'eau du fond de la bassine, et dis-moi quel goût elle a.»

Ketu goûta, et l'eau avait toujours le même goût.

Tu as étudié pendant des années et tu ne peux pas expliquer simplement comment le Dieu invisible se trouve partout, dit le père. En me servant d'une bassine d'eau et en appelant Dieu "sel", je pourrais faire comprendre cela à n'importe quel paysan. S'il te plaît, mon fils, oublie la sagesse qui nous éloigne des hommes, et remets-toi à chercher l'Inspiration qui nous rapproche.

Utiliser les deux poches

Un disciple fit observer au rabbin Bounam, de Pssiskhe :

«Le monde matériel paraît étouffer le monde spirituel.

– Ton pantalon a deux poches, dit Bounam. Écris sur la droite : le monde a été créé seulement pour moi. Sur la poche gauche, écris : je ne suis rien d'autre que poussière et cendres.

Répartis bien ton argent entre ces deux poches. Quand tu verras la misère et l'injustice, rappelle-toi que le monde n'existe que pour que tu puisses manifester ta bonté, et sers-toi de l'argent qui est dans la poche droite. Quand tu seras tenté d'acquérir des choses qui ne te manquent pas du tout, rappelle-toi ce qui est écrit sur ta poche gauche et réfléchis à deux fois avant de le dépenser. Ainsi, le monde matériel n'étouffera jamais le monde spirituel. «

Rendre le champ fertile

Le maître zen chargea le disciple de s'occuper de la rizière.

La première année, le disciple veillait à ce que l'eau nécessaire ne manquât jamais. Le riz poussa vigoureusement, et la récolte fut bonne.

La deuxième année, il eut l'idée d'ajouter un peu de fertilisant. Le riz poussa rapidement, et la récolte fut encore meilleure.

La troisième année, il mit davantage de fertilisant. La récolte fut encore plus abondante, mais le riz apparut petit et sans éclat.

«Si tu continues à augmenter la quantité d'engrais, il n'aura plus aucune valeur l'année prochaine, dit le maître. Quand tu aides un peu quelqu'un, tu le rends fort. Mais si tu l'aides trop, tu l'affaiblis.»

Chapitre 7

L'importance des alliés

Le guerrier de la lumière qui ne partage pas avec les autres le bonheur de ses choix ne connaîtra jamais ses propres qualités et défauts.

Par conséquent, avant d'entreprendre quoi que ce soit, cherchez-vous des alliés – des gens qui s'intéressent à ce que vous faites.

Je ne dis pas : »Cherchez d'autres guerriers de la lumière. «

Je dis : trouvez des gens qui aient différentes capacités, car le combat d'un guerrier pour son rêve n'est pas différent d'un chemin suivi avec enthousiasme.

Vos alliés ne seront pas nécessairement ces gens que tout le monde regarde avec admiration, en affirmant : « il n'existe personne de meilleur ». Bien au contraire, ce sont des personnes qui n'ont pas peur de commettre des erreurs, donc en commettent beaucoup. C'est pourquoi ce qu'elles font n'est pas toujours loué ou reconnu.

Mais les personnes de ce genre transforment le monde et, après maintes erreurs, parviennent à atteindre leur but et à faire la différence dans leur communauté.

Les alliés sont des personnes qui ne peuvent pas rester à attendre que les choses se produisent, pour pouvoir ensuite décider quelle est la meilleure attitude à prendre : elles décident à mesure qu'elles agissent, même si elles savent que ce genre de comportement est très risqué.

Il est important pour un guerrier de la lumière de vivre avec ses alliés. Ensemble, tous comprennent qu'avant de choisir leur objectif, ils sont libres de changer d'avis, mais après que l'objectif a été déterminé, ils se concentrent uniquement sur les pas qu'ils doivent faire. Et à mesure qu'ils avancent, ils pensent : «Chaque pas requiert un grand effort, mais cela vaut la peine de prendre ce risque, cela vaut la peine de mettre sa vie en jeu.»

Les meilleurs alliés sont ceux qui ne pensent pas comme la majorité. C'est pourquoi lorsque l'on cherche des compagnons pour partager

l'enthousiasme de son rêve, il est important de croire à l'intuition et de ne pas accorder d'importance aux commentaires d'autrui. La plupart des êtres humains jugent toujours les autres en ayant pour modèle leurs propres limitations, et l'opinion de la majorité est parfois pleine de préjugés et de craintes.

Associez-vous à tous ceux qui ont vécu des expériences, ont pris des risques, sont tombés, ont été meurtris et ont pris de nouveaux risques. Éloignez-vous de ceux qui affirment des vérités, critiquent ceux qui ne pensent pas comme eux, n'ont jamais fait un pas sans avoir la certitude qu'ils en seraient respectés et préfèrent le confort des certitudes aux tensions qu'engendrent les doutes.

Associez-vous à ceux qui s'exposent et ne craignent pas d'être vulnérables : ils regardent ce que fait leur prochain, non pas pour le juger, mais pour admirer son dévouement et son courage.

Le guerrier de la lumière se sent peut-être tenté de penser que son rêve n'intéresse pas tout le monde, par exemple les boulangers ou les agriculteurs. Pourtant le guerrier de la lumière leur offre un bon exemple de persévérance et de courage. Et un boulanger peut enseigner beaucoup de choses, comme le mélange exact des ingrédients, qui est fondé davantage sur l'intuition que sur la technique. Un agriculteur peut montrer l'importance de la patience, de la sueur, du respect des saisons et de l'inutilité de blasphémer contre les tempêtes, car c'est une perte de temps.

Donc chacun a quelque chose de différent à enseigner : et c'est la somme de ces différences que nous appelons «sagesse».

Associez-vous à ceux qui sont flexibles et comprennent les signes du chemin. Ce sont des gens qui n'hésitent pas à changer de parcours quand ils découvrent une barrière infranchissable, ou quand ils entrevoient une meilleure opportunité. Ils possèdent la qualité de l'eau : elle contourne les rochers, s'adapte au cours du fleuve, parfois se transforme en lac – jusqu'à ce que la dépression soit pleine et qu'elle puisse continuer sa route, car l'eau n'oublie pas que sa destination est la mer et que tôt ou tard elle devra arriver jusqu'à elle.

Associez-vous à ceux qui n'ont jamais dit : «C'est fini, je dois m'arrêter là.» De même que l'hiver est suivi du printemps, rien ne peut finir, et la route du guerrier est un chemin sans fin. Quand il a atteint son objectif, il rencontre un nouveau défi, et il lui faut de nouveau recommencer, en utilisant toujours tout ce qu'il a appris tandis qu'il marchait.

Associez-vous à ceux qui chantent, racontent des histoires, jouissent de la vie et ont la joie dans les yeux. Parce que la joie est contagieuse et permet de ne pas se laisser paralyser par la dépression, par la solitude et par les difficultés.

Associez-vous à ceux qui marchent la tête haute, même les larmes aux yeux. Éloignez-vous de ceux qui marchent la tête haute parce qu'ils n'ont jamais pleuré, jamais regardé autour d'eux.

Un vrai guerrier de la lumière ne confond pas arrogance et autorité, joie et superficialité, persévérance et impatience. Il a des doutes, il se sent parfois oppressé par la solitude, mais il sait qu'il y a beaucoup de gens qui pensent comme lui, et qu'il rencontrera ses vrais alliés, que ce n'est qu'une question de temps.

Chapitre 8

Des livres et des bibliothèques

Je n'ai pas beaucoup de livres : il y a quelques années, j'ai fait certains choix dans la vie, guidé par l'idée de chercher un maximum de qualité avec le minimum de choses. Je ne veux pas dire que j'ai opté pour une vie monastique – bien au contraire, quand nous ne sommes pas obligés de posséder une infinité d'objets, nous avons une liberté immense. Certains de mes amis (et amies) se plaignent de perdre des heures de leur vie à tenter de choisir ce qu'ils vont porter parce qu'ils ont trop de vêtements. Comme ma garde-robe se résume à un «noir basique», je n'ai pas besoin d'affronter ce problème.

Cependant je ne suis pas ici pour parler de mode, mais de livres. Pour revenir à l'essentiel, j'ai décidé de ne conserver que 400 livres dans ma bibliothèque, certains pour des raisons sentimentales, d'autres parce que je les relis toujours. Cette décision a été prise pour des motifs divers, l'un étant la tristesse de voir comment des bibliothèques accumulées soigneusement au cours d'une vie étaient ensuite vendues au poids sans aucun respect. Autre raison : pourquoi garder tous ces volumes à la maison ? Pour montrer à mes amis que je suis cultivé ? Pour orner le mur ? Les livres que j'ai achetés seront infiniment plus utiles dans une bibliothèque publique que chez moi.

Autrefois, j'aurais pu dire : j'en ai besoin parce que je vais les consulter. Mais aujourd'hui, quand une information m'est nécessaire, j'allume l'ordinateur, je tape un mot-clé, et devant moi apparaît tout ce dont j'ai besoin. Il y a là l'Internet, la plus grande bibliothèque de la planète.

Bien entendu je continue à acheter des livres – il n'existe pas de moyen électronique qui puisse les remplacer. Mais dès que j'en ai terminé un, je le laisse voyager, je le donne à quelqu'un, ou je le remets à une bibliothèque publique. Mon intention n'est pas de sauver des forêts ou d'être généreux :

je crois seulement qu'un livre a un parcours propre et ne peut être condamné à rester immobile sur une étagère.

Étant écrivain et vivant de droits d'auteur, peut-être suis-je en train de plaider contre ma propre cause – finalement, plus on achètera de livres, plus je gagnerai d'argent. Mais ce serait injuste envers le lecteur, surtout dans des pays où une grande partie des programmes gouvernementaux d'achats pour les bibliothèques ne tient pas compte du critère fondamental d'un choix sérieux : le plaisir de la lecture et la qualité du texte.

Laissons donc nos livres voyager, d'autres mains les toucher et d'autres yeux en jouir. Au moment où j'écris cet article, je me rappelle vaguement un poème de Jorge Luis Borges qui parle des livres qui ne seront plus jamais ouverts.

Où suis-je maintenant ? Dans une petite ville des Pyrénées, en France, assis dans un café, profitant de l'air conditionné car dehors la température est insupportable. Le hasard fait que j'ai la collection complète de Borges chez moi, à quelques kilomètres du lieu où j'écris – c'est un écrivain que je relis constamment. Mais pourquoi ne pas faire le test ?

Je traverse la rue. Je marche cinq minutes jusqu'à un autre café, équipé d'ordinateurs (un type d'établissement connu sous le nom sympathique et contradictoire de cybercafé). Je salue le patron, je commande une eau minérale bien glacée, j'ouvre la page d'un moteur de recherche, et je tape quelques mots d'un seul vers dont je me souviens, avec le nom de l'auteur. Moins de deux minutes plus tard, j'ai devant moi le poème complet :

Il y a un vers de Verlaine dont je ne me souviendrai plus jamais.

Il y a un miroir qui m'a vu pour la dernière fois.

Il y a une porte fermée jusqu'à la fin des temps.

Parmi les livres de ma bibliothèque

Il y en a un que je n'ouvrirai plus.

En réalité, j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de livres que j'ai donnés que je n'aurais plus jamais ouverts – parce que l'on publie sans cesse des ouvrages nouveaux, intéressants, et j'adore lire. Je trouve formidable que les gens aient des bibliothèques ; en général le premier contact que les enfants ont avec les livres naît de leur curiosité pour quelques volumes reliés, avec des personnages et des lettres. Mais je trouve cela formidable aussi de rencontrer, dans une soirée de signatures, des lecteurs avec des exemplaires très usés qui ont été prêtés des dizaines de fois : cela signifie

que ce livre a voyagé comme l'esprit de son auteur voyageait, tandis qu'il l'écrivait.

Chapitre 9

Des livres soulignés

Je ne choisis pas toujours les livres que je dois lire. Ce sont eux qui me choisissent, m'appellent du rayon d'une librairie, et souvent je les achète sans savoir pourquoi ; mais chacun me laisse toujours quelque chose d'important. Récemment j'ai ouvert au hasard certains volumes de ma petite bibliothèque, et je copie les passages soulignés.

Épictète et le contrôle

«De toutes les choses qui existent, certaines sont à notre portée, d'autres non. Sont à notre portée : la pensée, les impulsions, vouloir et ne pas vouloir – en un mot, tout ce qui a pour résultat nos propres actions.

Mais il y a des choses qui surgissent sans que nous puissions intervenir, nous surprennent, et dans ce cas, il faut savoir regarder avec sagesse ce qui se passe. Ce qui perturbe l'esprit de l'homme, ce ne sont pas les faits, mais le jugement que nous portons sur eux.

Ne demandez pas que tout dans la vie obéisse à votre volonté. Priez pour que les choses arrivent comme elles doivent arriver – et vous verrez que tout est bien mieux que vous ne l'espérez. «

Manuel Bandeira et le fleuve

Sois comme le fleuve qui coule
Silencieux dans la nuit.
Ne redoute pas les ténèbres de la nuit.
S'il y a des étoiles dans le ciel, réfléchis-les.
Et si les cieux s'encombrent de nuages,
Comme le fleuve les nuages sont faits d'eau,
Réfléchis-les aussi sans tristesse
Dans les profondeurs tranquilles.

Chico Xavier et un texte

«Quand vous parvenez à surmonter de graves problèmes relationnels, ne vous arrêtez pas au souvenir des moments difficiles, mais à la joie d'avoir traversé cette nouvelle épreuve dans votre vie. Quand vous réchappez d'un grave accident, ne pensez pas au traumatisme qu'il a causé, mais au miracle qui vous a aidé à en sortir sain et sauf. Quand vous sortez d'une longue maladie, ne pensez pas à la souffrance qu'il a fallu affronter, mais à la bénédiction de Dieu qui a permis la guérison.

Gardez en mémoire, pour le restant de votre vie, les bonnes choses qui ont surgi au milieu des difficultés. Elles seront une preuve de votre capacité à vaincre les épreuves, et elles vous donneront confiance en la présence divine, qui nous secourt dans toutes les situations, tout le temps, devant tous les obstacles. «

Khalil Gibran et l'art de donner

«Vous dites : “Je donne, mais à ceux qui le méritent.”

Les arbres ne parlent pas ainsi, ni les troupeaux. Ils donnent pour pouvoir continuer à vivre ; retenir c'est mourir. Celui qui est digne de recevoir de Dieu ses jours et ses nuits est digne également de recevoir de vous tout ce dont il a besoin. Celui qui a mérité de boire à l'océan de la vie mérite également de remplir sa coupe à votre petit ruisseau.

Pourquoi exiger d'un homme qu'il expose son for intérieur et se dépouille de sa fierté afin que vous puissiez décider s'il mérite votre aide ? Efforcez-vous, oui, de voir si vous méritez de donner.

Et vous qui recevez, n'assumez aucune charge de gratitude, afin de ne pas imposer un joug à vous et à vos bienfaiteurs.

Car si vous êtes trop soucieux de cette dette, vous finirez par douter de la générosité de la terre et du Père – l'origine réelle de ces dons. «

Transformer le temps

J'échange beaucoup de courriers électroniques avec Stephan Rechtschaffen, un médecin qui a fondé avec succès l'Omega Institute à New York. J'ai été invité à y donner une conférence, mais j'ai dû annuler au dernier moment. Par la suite, Stephan et moi avons été contactés pour nous présenter ensemble à Vienne, en Autriche, et cette fois, j'ai décidé d'annuler parce que j'ai trouvé que l'on réclamait une somme absurdement élevée. Le fait est que ces difficultés, au lieu de nous éloigner, ont fini par nous rapprocher (le monde connaît des situations très curieuses).

Dans l'un de ces courriers, il prévient qu'il va envoyer son livre. A ma surprise, je reçois un exemplaire en portugais (Timeshifting – Reorientando o Tempo). Je le lis en un après-midi, je le relis plusieurs fois, puisqu'à nous tous, chaque jour de notre vie, ce sujet pose problème. Dans le texte, Stephan fait quelques observations que je présente ci-dessous (revues à cause de la taille de l'article).

Le temps n'est pas une mesure mais une qualité. Quand nous regardons le passé, nous ne nous repassons pas un film, nous nous rappelons de nouveau un cadeau de notre passage sur terre. Le temps ne se mesure pas comme se mesure une route, car nous faisons des sauts gigantesques en arrière (les souvenirs) et en avant (les projets).

Gérer n'est pas vivre: « le temps c'est de l'argent », c'est une sottise. Nous devons avoir conscience de chaque minute, savoir en profiter dans ce que nous sommes en train de faire (avec amour) ou simplement dans la contemplation de la vie. La journée comprend 24 heures et une infinité de moments. Si nous allons moins vite, tout dure beaucoup plus longtemps. Bien sûr, la vaisselle peut durer plus longtemps, mais pourquoi ne pas en profiter pour penser à des choses agréables, chanter, nous détendre, nous réjouir d'être en vie ?

La vie en syntonie. Arthur Rubinstein (l'un des plus grands pianistes du XXe siècle) fut un jour abordé par une ardente admiratrice, qui lui demanda : « Comment pouvez-vous utiliser les notes avec une telle maestria ? » Le pianiste répondit : « J'utilise les notes de la même façon que les autres, mais les pauses... Ah ! C'est en elles que réside l'art. » Mon divorce a été extrêmement douloureux, et j'ai pensé que si je restais occupé, je parviendrais à surmonter les moments difficiles ; mais cela ne s'est pas passé comme prévu, parce que je n'arrivais pas à regarder la douleur dans mon âme. A partir d'un certain moment, je me suis mis à « utiliser les pauses » – m'asseoir, laisser la douleur venir, m'atteindre et passer. Petit à petit, j'ai restructuré ma vie, comprenant mieux les raisons de la séparation, et aujourd'hui mon ex-femme travaille avec moi à l'Omega Institute – parce que j'ai su affronter la douleur, et pas seulement la dissimuler derrière toutes sortes de tâches.

Vivre les expériences en approfondissant davantage. Une étude concernant la fréquentation du Parc zoologique national de Washington a révélé que le temps moyen que les gens passent devant des animaux exposés ne dépasse pas dix secondes. Alors pourquoi aller au zoo ? Ne vaut-il pas mieux vaut feuilleter un livre illustré ? Un guide m'a expliqué que les gens se plaignaient que les hippopotames soient toujours sous l'eau ; en réalité la submersion moyenne va de 90 secondes à un maximum de cinq minutes – mais le visiteur pressé d'aller plus loin ne profite pas du motif de sa visite.

Savoir quand réfléchir ou agir. Une de mes patientes, qui a des problèmes d'obésité, m'a dit qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour se soigner. Je lui ai conseillé, chaque fois qu'elle avait envie de manger, d'observer ce qu'elle ressentait et de ne pas agir. « Mais je sens la faim ! » a-t-elle répondu. « Exactement » ai-je commenté. Si vous parvenez à vous habituer à ce sentiment, à observer la faim, la laisser venir dans toute son intensité, souffrir éventuellement – mais ne pas agir – vous réussirez bientôt à atténuer l'anxiété, et vous saurez être maîtresse de votre volonté, et non esclave de vos impulsions.

Agir face aux émotions négatives. Quand nous nous asseyons sur un sofa, nous branchons la télévision (ce qui en réalité est une manière de « se débrancher » du monde). Ou alors nous sommes extrêmement anxieux, nous pensons que nous perdons du temps, que nous devons téléphoner à quelqu'un, faire de la gymnastique, faire le ménage. Pourquoi ? Parce que si

nous restons tranquilles, toute une vague d'émotions réprimées va nous attaquer, nous déprimer, nous rendre tristes ou coupables. Mais plus nous nous « occupons », plus ces émotions s'accumulent, jusqu'à ce qu'un jour nous courrions le risque de les voir exploser sans contrôle.

Oui, nous avons tous nos problèmes, auxquels il nous faut nous confronter. Pourquoi ne pas faire cela aujourd'hui ? Nous arrêter. Réfléchir. Éventuellement souffrir un peu. Mais à la fin, comprendre qui nous sommes, ce que nous ressentons, ce que nous faisons ici, en ce moment – plutôt que de vouloir déterminer l'Agenda de la Vie.

Manuel pour gravir des montagnes

A] **Choisissez la montagne que vous désirez gravir:** ne vous laissez pas entraîner par les commentaires de ceux qui vous disent : «Celle-ci est plus belle», ou «Celle-là est plus facile.» Vous dépenserez beaucoup d'énergie et beaucoup d'enthousiasme pour atteindre votre objectif, vous êtes donc le seul responsable, et vous devez être certain de ce que vous faites.

B] **Sachez comment arriver devant elle:** très souvent, la montagne est vue de loin – belle, intéressante, pleine de défis. Mais quand vous tentez de vous approcher, que se passe-t-il ? Les routes tournent autour, il y a des forêts entre vous et votre objectif, ce qui paraît clair sur la carte est difficile dans la vie réelle. Par conséquent, essayez tous les chemins, les sentiers, jusqu'à ce qu'un jour vous vous trouviez face au sommet que vous souhaitez atteindre.

C] **Apprenez de ceux qui ont déjà pris cette route:** vous avez beau vous croire unique, il y a toujours quelqu'un qui a déjà fait le même rêve, et qui a fini par laisser des marques qui peuvent vous rendre la promenade plus facile ; des endroits où placer la corde, des entailles, des branches cassées pour faciliter la marche. C'est votre promenade, votre responsabilité également, mais n'oubliez pas que l'expérience d'autrui est très utile.

D] **Les dangers, vus de près, sont contrôlables:** quand vous commencez à gravir la montagne de vos rêves, prêtez attention à son environnement. Il y a des précipices, bien sûr. Il y a des crevasses quasi imperceptibles. Il y a des pierres tellement polies par les tempêtes qu'elles deviennent aussi glissantes que la glace. Mais si vous savez où vous posez chaque pied, vous distinguerez les pièges, et vous saurez les contourner.

E] **Le paysage change, donc profitez-en:** bien sûr il faut avoir un objectif à l'esprit – parvenir au sommet. Mais à mesure que vous montez, vous distinguez davantage de choses, et il ne coûte rien de s'arrêter de temps à autre et de jouir un peu du panorama alentour. À chaque mètre

conquis, vous pouvez voir un peu plus loin, et vous en profitez pour découvrir des choses que vous n'aviez pas encore aperçues.

F] **Respectez votre corps:** seul celui qui donne à son corps l'attention qu'il mérite parvient à gravir une montagne. Vous avez tout le temps que la vie vous donne, donc marchez sans exiger l'impossible. Si vous allez trop vite, vous serez fatigué et vous renoncerez à mi-parcours. Si vous allez trop lentement, la nuit peut tomber et vous serez perdu. Profitez du paysage, jouissez de l'eau fraîche des sources et des fruits que la nature vous offre généreusement, mais continuez à marcher.

G] **Respectez votre âme:** ne répétez pas tout le temps : «Je vais réussir.» Votre âme le sait déjà, ce dont elle a besoin, c'est d'utiliser cette longue promenade pour pouvoir grandir, s'étendre sur l'horizon, atteindre le ciel. Une obsession n'apporte rien à la recherche de votre objectif et finit par retirer tout plaisir à l'escalade. Mais attention : ne répétez pas non plus : «C'est plus difficile que je ne le pensais», car cela vous ferait perdre votre force intérieure.

H] **Préparez-vous à marcher encore un kilomètre:** le parcours jusqu'au sommet de la montagne est toujours plus long que vous le pensez. Ne vous trompez pas, il arrive un moment où ce qui semblait tout près est encore très loin. Mais comme vous êtes prêt à aller au-delà, ce n'est pas un problème.

I] **Réjouissez-vous quand vous atteignez la cime:** pleurez, battez des mains, criez aux quatre coins que vous avez réussi, laissez le vent là-haut (parce que là-haut il y a toujours du vent) purifier votre esprit, rafraîchissez vos pieds en sueur et fatigués, ouvrez les yeux, nettoyez la poussière de votre cœur. Comme c'est bon ! Ce qui avant n'était qu'un rêve, une vision lointaine, fait maintenant partie de votre vie, vous avez réussi.

J] **Faites une promesse:** vous vous êtes découvert une force que vous ne connaissiez même pas, profitez-en, et dites-vous que désormais vous l'utiliserez pour le restant de vos jours. De préférence, promettez aussi de découvrir une autre montagne, et de partir vers une nouvelle aventure.

L] **Racontez votre histoire:** oui, racontez votre histoire. Donnez-vous en exemple. Dites à tout le monde que c'est possible, et d'autres personnes se sentiront alors le courage d'affronter leurs propres montagnes.

Chapitre

Rendez-vous avec la mort

J'aurais peut-être dû mourir à 22 h 30 le 22 août 2004, moins de quarante-huit heures avant mon anniversaire. Pour que soit possible le montage du scénario de ma quasi-mort, une série de facteurs sont entrés en action :

A] L'acteur Will Smith, dans les interviews pour la promotion de son nouveau film, parlait toujours de mon livre «l'Alchimiste».

B] Le film était basé sur un livre que j'avais lu des années plus tôt et beaucoup aimé : «Moi, Robot», d'Isaac Asimov. J'ai décidé d'aller le voir, en hommage à Smith et à Asimov.

C] Le film passait dans une petite ville du sud-ouest de la France dès la première semaine d'août. Mais une série de choses sans importance m'a empêché de me rendre au cinéma – jusqu'à ce dimanche.

J'ai dîné tôt, partagé une demi-bouteille de vin avec ma femme, invité ma bonne à venir avec nous (elle a résisté, mais a fini par accepter), nous sommes arrivés à temps, nous avons acheté du pop-corn, nous avons vu le film et l'avons aimé.

J'ai pris la voiture pour un trajet de dix minutes jusqu'à mon vieux moulin transformé en maison. J'ai mis un CD de musique brésilienne et j'ai décidé d'aller assez lentement pour que, pendant ces dix minutes, nous puissions entendre au moins trois chansons.

Sur la route à deux voies, traversant des villages endormis, je vois – surgissant du néant – deux phares dans le rétroviseur à côté du conducteur. Devant nous, un croisement, dûment signalé par des poteaux.

Je tente d'appuyer sur le frein, sachant que cette voiture ne parviendra pas à ses fins, les poteaux interdisent totalement toute possibilité de dépassement. Tout cela dure une fraction de seconde – je me souviens que j'ai pensé «ce type est fou ! «–, mais je n'ai pas le temps de faire de commentaire. Le chauffeur de la voiture (l'image qui est restée gravée dans ma mémoire est une Mercedes, mais je n'en suis pas certain) voit les

poteaux, accélère, me fait une queue de poisson et, alors qu'il essaie de corriger sa direction, se retrouve en travers de la route.

Dès lors, tout paraît se dérouler au ralenti : il fait un premier, un deuxième, un troisième tonneau sur le côté. Ensuite, la voiture est jetée sur le bas-côté et continue ses tonneaux – faisant cette fois de grands sauts, les pare-chocs avant et arrière frappant le sol.

Mes phares éclairent tout, et je ne peux pas freiner brusquement – j'accompagne la voiture qui fait des culbutes à côté de moi. Cela ressemble à une scène du film que je viens de voir – sauf que, mon Dieu, tout à l'heure c'était une fiction, et maintenant c'est la vie réelle !

La voiture regagne la route et s'arrête enfin, renversée sur le flanc gauche. Je peux voir la chemise du chauffeur. Je me gare à côté de lui, et une seule idée me passe par la tête : je dois sortir, l'aider. À ce moment-là, je sens les ongles de ma femme se planter profondément dans mon bras : elle me supplie, pour l'amour de Dieu, de continuer, de me garer plus loin, la voiture accidentée risque d'exploser, de prendre feu.

Je fais cent mètres de plus, et je me gare. Le disque de musique brésilienne continue de passer, comme si rien n'était arrivé. Tout semble tellement surréel, tellement lointain. Ma femme et Isabelle, ma bonne, se précipitent vers le lieu de l'accident. Une autre voiture, venant en sens inverse, freine. Une femme en sort, nerveuse : elle aussi, ses phares avaient éclairé cette scène dantesque. Elle me demande si j'ai un mobile, je dis oui. Alors appelez les secours d'urgence !

Quel est le numéro des secours ? Elle me regarde : Tout le monde le sait ! Trois fois 51 ! Le mobile est éteint – avant le film, on nous rappelle toujours que nous devons le faire. J'entre le code d'accès, nous téléphonons aux secours – 51 51 51. Je sais exactement où l'événement s'est produit : entre les hameaux de Laloubere et Horgues.

Ma femme et la bonne reviennent : le garçon a des égratignures, mais apparemment rien de grave. Après tout ce que j'ai vu, après six tonneaux, rien de grave ! Je suis sorti de la voiture à moitié abasourdi, d'autres automobilistes se sont arrêtés, les pompiers arrivent dans cinq minutes, tout va bien.

Tout va bien. À une fraction de seconde près, il m'aurait rattrapé, m'aurait jeté dans le fossé, tout irait très mal pour l'un et pour l'autre. Très très mal.

De retour chez moi, je regarde les étoiles. Parfois certaines choses se trouvent sur notre chemin, mais parce que notre heure n'est pas venue, elles nous effleurent en passant, sans nous toucher – bien qu'elles soient suffisamment claires pour que nous puissions les voir. Je remercie Dieu de m'avoir donné la conscience de comprendre que, comme le dit l'un de mes amis, ce qui devait arriver est arrivé, et rien n'est arrivé.

Chapitre

Le pianiste au centre commercial

Je me promène, distrait, dans un centre commercial, accompagné d'une amie violoniste. Ursula, née en Hongrie, est actuellement en vedette dans deux philharmoniques internationales. Brusquement, elle me prend le bras :

«Écoute ! «

J'écoute. J'entends des voix d'adultes, des cris d'enfant, des sons de téléviseurs allumés dans des magasins d'électroménager, des talons frappant contre les carreaux du sol, et cette fameuse musique, omniprésente dans tous les centres commerciaux du monde.

«Alors, n'est-ce pas merveilleux ?»

Je réponds que je n'ai rien entendu de merveilleux ni d'inhabituel.

«Le piano ! dit-elle, me regardant d'un air déçu. Le pianiste est merveilleux !

– Ce doit être un enregistrement.

– Ne dis pas de bêtise ! «

Si l'on écoute plus attentivement, il est évident que c'est de la musique en direct. Le pianiste joue à ce moment une sonate de Chopin, et maintenant que je parviens à me concentrer, les notes semblent recouvrir tout le bruit qui nous entoure. Nous marchons dans les couloirs pleins de visiteurs, de boutiques, d'offres, de choses dont la publicité dit que tout le monde les possède – sauf vous ou moi. Nous arrivons au carré de l'alimentation : des gens qui mangent, conversent, discutent, lisent des journaux, et une de ces attractions que tout centre commercial s'efforce d'offrir à ses clients.

Cette fois, un piano et un pianiste.

Il joue encore deux sonates de Chopin, puis Schubert, Mozart. Il doit avoir une trentaine d'années ; une plaque placée près de la petite estrade explique qu'il est un musicien célèbre en Géorgie, une des ex-Républiques soviétiques. Il a dû chercher du travail, les portes étaient fermées, il a perdu espoir, s'est résigné, et maintenant il est là.

Mais je ne suis pas certain qu'il soit vraiment là : il a les yeux fixés sur le monde magique où ces morceaux ont été composés ; de ses mains, il partage avec tous son amour, son âme, son enthousiasme, le meilleur de lui-même, ses années d'étude, de concentration, de discipline.

La seule chose qu'il semble n'avoir pas comprise : personne, absolument personne n'est venu là pour l'écouter, ils sont venus acheter, manger, s'amuser, regarder les vitrines, rencontrer des amis. Un couple s'arrête à côté de nous, causant à voix haute, et s'éloigne aussitôt. Le pianiste n'a rien vu – il est encore en conversation avec les anges de Mozart. Il n'a pas vu non plus qu'il avait un public de deux personnes, et que l'une d'entre elles, violoniste talentueuse, l'écoutait les larmes aux yeux.

Je me souviens d'une chapelle où je suis entré un jour par hasard et où j'ai vu une jeune fille qui jouait pour Dieu ; mais j'étais dans une chapelle, cela avait un sens. Ici, personne n'écoute, peut-être même pas Dieu.

Mensonge. Dieu écoute. Dieu est dans l'âme et dans les mains de cet homme, parce qu'il donne le meilleur de lui-même, indépendamment de toute reconnaissance, ou de l'argent qu'il a reçu. Il joue comme s'il se trouvait à la Scala de Milan, ou à l'Opéra de Paris. Il joue parce que c'est son destin, sa joie, sa raison de vivre.

Je suis saisi d'une sensation de profonde révérence. De respect pour un homme qui à ce moment me rappelle une leçon très importante : vous avez une légende personnelle à accomplir, point final. Peu importe si les autres soutiennent, critiquent, ignorent, tolèrent – vous faites cela parce que c'est votre destin sur cette terre, et la source de toute joie.

Le pianiste termine une autre pièce de Mozart, et pour la première fois remarque notre présence. Il nous salue d'un signe de tête poli et discret, nous de même. Mais très vite, il retourne à son paradis, et il vaut mieux le laisser là, plus rien ne le touchant dans ce monde, même pas nos timides applaudissements. Il est un exemple pour nous tous. Quand nous croirons que personne ne prête attention à ce que nous faisons, pensons à ce pianiste : il conversait avec Dieu à travers son travail, et le reste n'avait pas la moindre importance.

Chapitre

Le voisin et les arbres

Mon vieux moulin, dans le petit village des Pyrénées, est séparé de la ferme voisine par une rangée d'arbres. L'autre jour, mon voisin, un homme d'une soixantaine d'années, est venu me voir. Je le voyais fréquemment travailler aux champs avec sa femme, et je pensais qu'il était temps pour eux de se reposer.

Le voisin, au demeurant très sympathique, m'a dit que les feuilles sèches de mes arbres tombaient sur sa toiture et que je devais les couper.

J'en ai été très choqué : comment quelqu'un qui a passé toute sa vie en contact avec la nature veut-il que je détruise quelque chose qui a eu tant de mal à pousser, simplement parce que, en deux ans, cela risque d'abîmer les tuiles ?

Je l'invite à prendre un café. Je lui dis que je me sens responsable, que si un jour ces feuilles sèches (qui seront balayées par le vent et par l'été) provoquaient le moindre dommage, je me chargerais de lui faire construire un nouveau toit. Le voisin déclare que cela ne l'intéresse pas : il veut que je coupe les arbres. Je suis un peu agacé : je dis que je préfère acheter sa ferme.

«Ma terre n'est pas à vendre», répond-il.

«Mais avec cet argent, vous pourriez acheter une maison superbe en ville, y vivre le restant de vos jours avec votre femme, n'ayant plus à affronter des hivers rigoureux et des récoltes perdues.

– La ferme n'est pas à vendre. Je suis né, j'ai grandi ici, et je suis trop vieux pour déménager.»

Il suggère qu'un expert vienne de la ville, fasse une évaluation, et décide – ainsi aucun de nous n'a besoin de se mettre en colère. En fin de compte, nous sommes voisins.

Après son départ, ma première réaction est de l'accuser d'insensibilité et de mépris envers la Terre Mère. Puis je suis intrigué : Pourquoi n'a-t-il pas

accepté de vendre sa terre ? Et avant la fin de la journée, je comprends que mon voisin a toujours connu dans la vie la même histoire, et qu'il ne veut pas en changer. Aller à la ville signifie aussi plonger dans un monde inconnu, ayant d'autres valeurs, qu'il se juge peut-être trop vieux pour acquérir.

Cela arrive-t-il seulement à mon voisin ? Non. Je pense que cela arrive à tout le monde – nous sommes parfois tellement attachés à notre manière de vivre que nous refusons une grande occasion faute de savoir comment l'utiliser. Dans son cas, sa ferme et son village sont les seuls lieux qu'il connaisse, et cela ne vaut pas la peine de prendre un risque. Quant aux gens qui habitent la ville, ils pensent qu'il faut avoir un diplôme d'université, se marier, avoir des enfants, faire en sorte que leurs enfants aient aussi un diplôme, et ainsi de suite. Personne ne se demande : «Se pourrait-il que je fasse autre chose ? »

Je me souviens que mon barbier travaillait jour et nuit pour que sa fille puisse aller jusqu'au bout de ses études de sociologie. Elle a réussi à terminer la faculté, et après avoir frappé à beaucoup de portes, a trouvé un emploi de secrétaire dans une entreprise de ciment. Et pourtant, mon barbier disait fièrement : «Ma fille a un diplôme. »

La plupart de mes amis et des enfants de mes amis ont aussi un diplôme. Cela ne signifie pas qu'ils ont trouvé le travail qu'ils désiraient – bien au contraire, ils sont entrés dans une université et en sont sortis parce que, à une époque où les universités étaient importantes, on leur avait dit que pour s'élever dans la vie, il fallait avoir un diplôme. Et ainsi le monde a perdu d'excellents jardiniers, boulangers, antiquaires, sculpteurs, écrivains.

Peut-être est-il temps de revoir un peu cela : médecins, ingénieurs, scientifiques, avocats, doivent faire des études supérieures.

Mais est-ce que tout le monde en a besoin ? Je laisse les vers de Robert Frost donner la réponse :

«Devant moi il y avait deux routes
J'ai choisi la route la moins fréquentée
Et cela a fait toute la différence.»

P.S. Pour terminer l'histoire du voisin : l'expert est venu et, à ma surprise, il a montré une loi française selon laquelle tout arbre doit se trouver à un minimum de trois mètres de la propriété d'autrui. Les miens se trouvaient à deux mètres, et je devrai les couper

Chapitre

A la recherche de mon île

Regardant la foule réunie pour ma soirée de signatures en mai 2003 dans un megastore des Champs-Élysées, je pensais : parmi ces personnes combien ont vécu une expérience semblable à celle que j'ai décrite dans mes livres?

Très peu. Une ou deux peut-être. Pourtant, la plupart ont pu s'identifier au contenu des textes.

L'écriture est l'une des activités les plus solitaires au monde. Une fois tous les deux ans, je vais devant l'ordinateur, je contemple la mer inconnue de mon âme, j'y vois des îles - des idées qui se sont développées et sont prêtes à être explorées. Alors je prends mon bateau - appelé Parole - et je décide de naviguer vers celle qui est la plus proche. En chemin, j'affronte des courants, des vents, des tempêtes, mais je continue à ramer, épuisé, conscient à présent que je me suis écarté de ma route, l'île dans laquelle j'avais l'intention d'aborder a disparu de mon horizon.

Pourtant, je ne peux plus revenir en arrière, je dois continuer coûte que coûte, ou bien je serai perdu au milieu de l'océan. A ce moment-là me traverse la tête une série de scènes terrifiantes, je me vois passer le restant de ma vie à commenter mes succès passés, ou à critiquer amèrement les nouveaux écrivains, simplement parce que je n'ai plus le courage de publier de nouveaux livres. Mon rêve n'était-il pas d'être écrivain ? Je dois donc continuer à inventer des phrases, des paragraphes, des chapitres, écrire jusqu'à la mort sans me laisser paralyser par le succès, par l'échec, par les pièges. Autrement, quel serait le sens de ma vie : pouvoir acheter un moulin dans le sud de la France et cultiver mon jardin ? Me mettre à donner des conférences parce qu'il est plus facile de parler que d'écrire ? Me retirer du monde d'une manière étudiée, mystérieuse, pour me créer une légende au prix de bien des joies ?

Troublé par ces pensées effrayantes, je me découvre une force et un courage dont j'ignorais l'existence : ils m'aident à m'aventurer dans un coin

inconnu de mon âme, je me laisse emporter par le courant et je finis par ancrer mon bateau dans l'île vers laquelle j'ai été conduit. Je passe des jours et des nuits à décrire ce que je vois, me demandant pourquoi j'agis de la sorte, me disant à chaque instant que mes efforts ne valent pas la peine, que je n'ai plus rien à prouver à personne, que j'ai déjà obtenu ce que je désirais, et beaucoup plus que je ne l'avais rêvé.

Je note que depuis le premier livre le même processus se répète : je me réveille à neuf heures du matin, disposé à m'asseoir devant l'ordinateur à peine le café avalé ; je lis les journaux, je sors me promener, je vais jusqu'au bar le plus proche bavarder un peu, je rentre chez moi, je regarde l'ordinateur, je découvre que j'ai plusieurs coups de téléphone à donner, je regarde l'ordinateur, c'est déjà l'heure du déjeuner, je mange en pensant que je devrais être en train d'écrire depuis onze heures du matin, mais maintenant j'ai besoin de dormir un peu, je me réveille à cinq heures du soir, enfin j'allume l'ordinateur, je vais consulter mon courrier électronique et je me rends compte que j'ai détruit ma connexion à l'Internet, il ne me reste qu'à sortir et à me rendre à dix minutes de chez moi quelque part où il est possible de me connecter, mais avant, rien que pour libérer ma conscience de ce sentiment de culpabilité, ne pourrais-je pas écrire au moins une demi-heure?

Je commence par obligation ; mais soudain "la chose" s'empare de moi, et je ne m'arrête plus. La bonne m'appelle pour dîner, je la prie de ne pas m'interrompre, une heure après elle m'appelle de nouveau, j'ai faim, mais encore une ligne, une phrase, une page. Quand je me mets à table, le plat est froid, je dîne rapidement et je retourne à l'ordinateur – maintenant je ne contrôle plus mes pas, l'île n'a plus de secrets pour moi, je m'y fraye un chemin, je rencontre des choses jusque-là impensables ou inimaginables. Je prends un café, je reprends un café, et à deux heures du matin je cesse enfin d'écrire, parce que mes yeux sont fatigués.

Je me couche, je reste encore une heure à prendre note des éléments que j'utiliserai au paragraphe suivant, et qui se révèlent toujours totalement inutiles – ils ne servent qu'à me vider la tête, jusqu'à ce que vienne le sommeil. Je me promets de commencer demain à onze heures sans faute. Et le lendemain c'est la même chose : promenades, conversations, déjeuner, sieste, culpabilité, colère d'avoir brisé la connexion à l'Internet, la première page qui résiste, etc.

Dans « Le Zahir », le personnage principal se fait exactement cette réflexion : écrire, c'est se perdre en mer. C'est découvrir l'histoire que l'on ne s'est pas racontée, et tenter de la partager avec les autres. C'est me reconnaître au moment de montrer à des gens que je n'ai jamais vus ce qu'il y a dans mon âme. Dans le livre, un écrivain célèbre, versé dans la spiritualité, qui pense tout avoir, perd précisément ce qui lui est le plus cher : l'amour. Je me suis toujours demandé ce qu'il en serait de l'homme s'il n'avait pas quelqu'un à qui rêver, et maintenant j'essaie de répondre à cette question pour ce qui me concerne.

Autrefois, quand je lisais des biographies d'écrivains, je pensais qu'ils essayaient d'enjoliver la profession en disant que « le livre s'écrit, l'écrivain n'est que le dactylographe ». Aujourd'hui je sais que c'est absolument vrai, aucun ne sait pourquoi le courant l'a porté vers une certaine île, et non là où il rêvait d'aborder. Commencent les révisions obsessionnelles, les coupes, et quand je ne supporte plus de relire les mêmes mots, j'envoie le manuscrit à l'éditeur, qui le révisé encore une fois et le publie.

Et, ce qui ne cesse de me surprendre, d'autres personnes étaient à la recherche de cette île et elles la trouvent dans le livre. On se passe le mot, la chaîne mystérieuse s'étend, et ce que l'écrivain prenait pour un travail solitaire devient un pont, un bateau, un moyen pour les âmes de circuler et de communiquer.

Dès lors, je ne suis plus l'homme perdu dans la tempête : je me trouve à travers mes lecteurs, je comprends ce que j'ai écrit quand je vois que d'autres le comprennent aussi, jamais avant. En de rares moments, et c'est ce qui va arriver bientôt, je peux regarder quelques-uns d'entre eux dans les yeux, et comprendre que mon âme n'est pas seule.

Un jour j'ai vu un journaliste qui interviewait Paul McCartney lui demander : « Pourriez-vous résumer le message des Beatles en une seule phrase ? » Fatigué d'entendre toujours cette question, j'ai pensé que McCartney allait être ironique – finalement, comment est-il possible de résumer tout un travail, alors que l'être humain est tellement complexe ?

Mais Paul a répondu : « Je le peux. »

Et il a poursuivi :

« Vous n'avez besoin que d'amour (all you need is love). Dois-je développer ce thème ? »

Le journaliste a dit non. En réalité, il avait tout dit, et c'est le sujet du « Zahir »

Chapitre

Dans un bar de Tokyo

Le journaliste japonais pose la question habituelle :

« Et quels sont vos écrivains favoris ? »

Je donne la réponse habituelle :

« Jorge Amado, Jorge Luis Borges, William Blake, et Henry Miller. »

La traductrice me regarde avec étonnement :

« Henry Miller ? »

Mais elle se rend compte aussitôt que son rôle n'est pas de poser des questions, et elle continue son travail. À la fin de l'interview, je veux savoir pourquoi ma réponse l'a tellement surprise. Je dis qu'Henry Miller n'est peut-être pas un écrivain « politiquement correct », mais c'est quelqu'un qui m'a ouvert un monde gigantesque – ses livres ont une énergie vitale que l'on rencontre rarement dans la littérature contemporaine.

« Je ne critique pas Henry Miller, j'en suis fan, moi aussi, répond-elle. Saviez-vous qu'il a été marié avec une Japonaise ? »

Oui, bien sûr : je n'ai pas honte d'être fanatique de quelqu'un, et je veux tout savoir de sa vie. Je suis allé à une Foire du livre seulement pour connaître Jorge Amado, j'ai fait 48 heures d'autocar pour rencontrer Borges (ce qui finalement n'est pas arrivé par ma faute : quand je l'ai vu, je suis resté paralysé, et je n'ai rien dit), j'ai sonné à la porte de John Lennon à New York (le portier m'a demandé de laisser une lettre expliquant le pourquoi de ma visite, il a dit qu'éventuellement Lennon téléphonerait, ce qui ne s'est jamais produit). Je projetais d'aller à Big Sur voir Henry Miller, mais il est mort avant que je ne trouve l'argent du voyage.

« La Japonaise s'appelle Hoki, je réponds fièrement. Je sais aussi qu'à Tokyo il y a un musée consacré aux aquarelles de Miller.

– Désirez-vous la rencontrer ce soir ? »

Mais quelle question ! Bien sûr que je désire être près de quelqu'un qui a vécu avec l'une de mes idoles. J'imagine qu'elle doit recevoir des visites du

monde entier, des demandes d'interviews ; finalement, ils sont restés près de dix ans ensemble. Ne sera-t-il pas très difficile de lui demander de gaspiller son temps avec un simple fan ? Mais si la traductrice dit que c'est possible, mieux vaut lui faire confiance – les Japonais tiennent toujours parole.

J'attends anxieusement le restant de la journée, nous montons dans un taxi, et tout commence à paraître étranger. Nous nous arrêtons dans une rue où le soleil ne doit jamais entrer, car un viaduc passe au-dessus. La traductrice indique un bar de deuxième catégorie au deuxième étage d'un immeuble qui tombe en ruine.

Nous montons les escaliers, nous entrons dans le bar complètement vide, et là se trouve Hoki Miller.

Pour cacher ma surprise, j'essaie d'exagérer mon enthousiasme pour son ex-mari. Elle m'emmène dans une salle du fond, où elle a créé un petit musée – quelques photos, deux ou trois aquarelles signées, un livre dédié, et rien d'autre. Elle me raconte qu'elle l'a connu quand elle faisait sa maîtrise à Los Angeles et, pour gagner sa vie, jouait du piano dans un restaurant et chantait des chansons françaises (en japonais). Miller est venu dîner ici, il a adoré les chansons (il avait passé à Paris une grande partie de sa vie), ils sont sortis quelquefois, il l'a demandée en mariage.

Je vois que dans le bar où je me trouve il y a un piano – comme si elle retournait au passé, au jour où ils se sont rencontrés. Elle me raconte des choses délicieuses sur leur vie commune, les problèmes dus à leur différence d'âge (Miller avait plus de 50 ans, Hoki en avait à peine 20), le temps qu'ils ont passé ensemble. Elle explique que les héritiers des autres mariages ont tout gardé, y compris les droits d'auteur des livres – mais cela n'a pas d'importance, ce qu'elle a vécu est au-delà de la compensation financière.

Je lui demande de jouer la musique qui a attiré l'attention de Miller, des années auparavant. Les larmes aux yeux, elle joue et chante « Les Feuilles mortes ».

La traductrice et moi, nous sommes aussi émus. Le bar, le piano, la voix de la Japonaise résonnant contre les murs vides, sans qu'elle se préoccupe de la gloire des ex-femmes, des flots d'argent que les livres de Miller doivent engendrer, de la renommée mondiale dont elle pourrait jouir maintenant.

« Cela ne valait pas la peine de me battre pour l'héritage : l'amour m'a suffi », dit-elle à la fin, comprenant ce que nous ressentions. Oui, à son absence totale d'amertume ou de rancœur, je comprends que l'amour lui a suffi.

Chapitre

Le prix de la haine et du pardon

Je découvre dans mes annotations de 1989 quelques notes d'une conversation avec J., que j'appelle mon « maître ». À cette époque, nous parlions d'un mystique inconnu, appelé Kenan Rifai, sur lequel on a peu écrit.

« Kenan Rifai dit que lorsque les gens font notre éloge, nous devons surveiller notre comportement, dit J. Parce que cela signifie que nous cachons très bien nos défauts. À la fin, nous finissons par croire que nous sommes meilleurs que nous ne le pensons, et de là à nous laisser dominer par un faux sentiment de sécurité qui risque de nous mettre en danger, il n'y a qu'un pas. »

– Comment prêter attention aux opportunités que la vie nous offre ?

– Si tu n'as que deux opportunités, sache en faire douze. Quand tu en auras douze, elles se multiplieront automatiquement. C'est pourquoi Jésus a dit : « A celui qui a beaucoup, il sera donné davantage. Celui qui a peu, le peu qu'il a lui sera retiré. »

– C'est l'une des phrases les plus dures de l'Évangile. Mais j'ai observé, au cours de ma vie, que c'était absolument vrai. Cependant, comment vais-je pouvoir identifier les opportunités ?

– Prête attention à chaque moment, car l'opportunité, l'"instant magique", est à notre portée, même si nous le laissons toujours passer, à cause du sentiment de culpabilité. Par conséquent, évite de perdre ton temps en te culpabilisant : l'univers se chargera de te corriger, si tu n'es pas digne de ce que tu fais.

– Et comment l'univers va-t-il me corriger ?

– Ce ne sera pas par des tragédies ; celles-ci arrivent parce qu'elles font partie de la vie, et il ne faut pas les voir comme une punition. Généralement, l'univers nous indique que nous faisons erreur quand il nous enlève ce que nous avons de plus important : nos amis.

Kenan Rifai a aidé beaucoup de gens à se trouver, et à réussir une relation harmonieuse avec la vie. Pourtant, certains se sont montrés ingrats, et il ne leur est jamais venu à l'idée de dire au moins "merci". Ils ne sont revenus vers lui que quand leurs existences étaient de nouveau en pleine confusion. Rifai les aidait encore, sans faire allusion au passé : c'était un homme qui avait beaucoup d'amis, et les ingrats finissaient toujours seuls.

– Ce sont là de belles paroles, mais je ne sais pas si je suis capable de pardonner l'ingratitude aussi facilement.

– C'est très difficile. Mais on n'a pas le choix : si tu ne pardonnes pas, tu penseras à la douleur que l'on t'a causée, et cette douleur ne passera jamais.

Je ne suis pas en train de dire que tu dois aimer celui qui t'a fait du mal. Je ne te dis pas de fréquenter de nouveau cette personne. Je ne suggère pas que tu te mettes à voir en lui un ange, ou quelqu'un qui a agi de manière insensée, sans intention de blesser. J'affirme seulement que l'énergie de la haine ne te mènera nulle part ; mais l'énergie du pardon, qui se manifeste à travers l'amour, parviendra à transformer positivement ta vie.

– J'ai été blessé très souvent.

– C'est pour cela que tu portes encore en toi le gamin qui pleurait en se cachant de ses parents, qui était le plus faible de l'école. Tu portes encore les marques du garçon délicat qui n'arrivait pas à se trouver une petite copine, qui n'a jamais été bon dans aucun sport. Tu n'as pas pu effacer les cicatrices de quelques injustices commises envers toi au cours de ta vie. Mais qu'est-ce que cela t'apporte de bon ?

Rien. Absolument rien. Seulement le constant désir d'avoir pitié de toi-même, parce que tu as été victime de ceux qui étaient les plus forts. Ou alors, de revêtir les habits du vengeur prêt à blesser encore plus celui qui t'a écrasé. Ne penses-tu pas que tu perds ton temps avec cela ?

– Je pense que c'est humain.

– C'est vraiment humain. Mais ce n'est ni intelligent, ni raisonnable. Respecte ton temps sur cette Terre, sache que Dieu t'a toujours pardonné, et toi aussi, pardonne. »

Après cette conversation avec J., qui a eu lieu peu avant le voyage que j'ai fait pour passer 40 jours dans le désert de Mojave (États-Unis), j'ai commencé à mieux comprendre l'enfant, l'adolescent, l'adulte blessé que j'avais été un jour. Un après-midi, me rendant de la Vallée de la Mort (Californie) à Tucson (Arizona), j'ai fait mentalement une liste de tous ceux que je pensais haïr parce qu'ils m'avaient blessé. Je leur ai pardonné un à

un, et six heures plus tard, à Tucson, mon âme était plus légère, et ma vie avait changé en mieux.

Chapitre

La Boîte de Pandore

Le même matin, trois signes venant de continents différents : un courrier électronique du journaliste Lauro Jardim, me demandant de confirmer certaines données sur une note me concernant et mentionnant la situation dans la Rocinha, à Rio de Janeiro. Un appel téléphonique de ma femme, qui vient de débarquer en France : elle était partie avec un couple d'amis français pour leur montrer notre pays, et ils sont tous les deux revenus effrayés et déçus. Enfin, le journaliste qui vient m'interviewer pour une télévision russe : est-il vrai que dans votre pays plus d'un demi-million de personnes sont mortes assassinées, entre 1980 et 2000 ?

Bien sûr ce n'est pas vrai, je réponds.

Mais si : il me montre les données d'un « institut brésilien » (en réalité, l'Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, l'un des plus respectés au Brésil).

Je reste sans voix. La violence dans mon pays traverse les océans, les montagnes, et vient jusqu'ici, en Asie Centrale. Que dire ?

Dire ne suffit pas, car les mots qui ne se transforment pas en action « apportent la peste », comme le disait William Blake. J'ai tenté de faire ma part : j'ai créé mon institut, avec deux personnes héroïques, Isabella et Yolanda Maltarolli, nous avons essayé de donner de l'éducation, de l'affection, de l'amour, à 360 enfants de la favela de Pavão-Pavãozinho. Je sais qu'en ce moment il y a des milliers de Brésiliens qui font beaucoup plus, qui travaillent en silence, sans aide officielle, sans appui privé, seulement pour ne pas se laisser dominer par le pire des ennemis : le désespoir.

À un certain moment, j'ai pensé que si chacun faisait sa part, les choses changeraient. Mais ce soir, tandis que je contemple les montagnes gelées à la frontière chinoise, j'ai des doutes. Peut-être que, même si chacun fait sa

part, le dicton que j'ai appris enfant reste vrai : « Contre la force, il n'y a pas d'argument. »

Je regarde de nouveau les montagnes, éclairées par la lune. Est-ce que vraiment, contre la force, il n'y a pas d'argument ? Comme tous les Brésiliens, j'ai essayé, j'ai lutté, je me suis efforcé de croire que la situation de mon pays s'améliorerait un jour, mais chaque année qui passe les choses semblent plus compliquées, indépendamment du gouvernant, du parti, des plans économiques, ou de leur absence.

J'ai vu la violence aux quatre coins du monde. Je me souviens qu'une fois, au Liban, peu après la guerre dévastatrice, je me promenais dans les ruines de Beyrouth avec une amie, Söula Saad. Elle m'expliquait que sa ville avait déjà été détruite sept fois. Je lui ai demandé, sur le ton de la plaisanterie, pourquoi ils ne renonçaient pas à reconstruire, et ne s'en allaient pas ailleurs. « Parce que c'est notre ville », a-t-elle répondu. « Parce que l'homme qui n'honore pas la terre où sont enterrés ses ancêtres sera maudit à tout jamais. »

L'être humain qui ne rend pas honneur à sa terre se déshonore. Dans l'un des classiques mythes grecs de la création, un dieu, furieux que Prométhée ait volé le feu et ait donné ainsi l'indépendance à l'homme, envoie Pandore se marier avec son frère, Epiméthée. Pandore porte une boîte, qu'il lui est interdit d'ouvrir. Cependant, comme il arrive à Eve dans le mythe chrétien, sa curiosité est la plus forte : elle soulève le couvercle pour voir ce que la boîte contient, et à ce moment, tous les maux du monde en surgissent et se répandent sur la Terre.

Seul reste à l'intérieur l'Espoir.

Alors, même si tout dit le contraire, malgré toute ma tristesse, ma sensation d'impuissance, même si en ce moment je suis quasi convaincu que rien ne va s'arranger, je ne peux pas perdre la seule chose qui me maintient en vie : l'espoir – ce mot qui a toujours suscité l'ironie des pseudo-intellectuels, qui le considèrent comme synonyme de tromperie ». Ce mot tellement manipulé par les gouvernements, qui font des promesses en sachant qu'ils ne vont pas les accomplir, et déchirent encore plus les cœurs. Très souvent ce mot est avec nous le matin, il est blessé au cours de la journée, meurt à la tombée de la nuit mais ressuscite avec l'aurore.

Oui, il existe le proverbe : « Contre la force, il n'y a pas d'argument. »

Mais il existe aussi cet autre : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. » Et je le garde, tandis que je regarde les montagnes enneigées à la frontière

chinoise.

Chapitre

Des pièges de l'amour

Le calife et sa femme

Le calife arabe fit appeler son secrétaire :

« Enferme ma femme dans la tour pendant que je voyage, ordonna-t-il.

– Mais elle Vous aime, Majesté !

– Et je l'aime, répondit le calife. Mais je respecte un vieux proverbe de notre tradition : “fais maigrir ton chien et il te suivra ; fais grossir ton chien, et il te mordra”. »

Le calife partit pour la guerre et revint six mois plus tard. A son retour, il appela le secrétaire et demanda à voir son épouse.

« Elle vous a abandonné, répliqua le secrétaire. Votre Majesté a cité un joli proverbe avant de partir, mais Elle a oublié un autre dicton arabe :

“Si ton chien est prisonnier, il suivra le premier qui ouvrira sa cage.»

La tentative de contrôler l'âme

Nous croyons souvent que nous pouvons contrôler l'amour. Et, à ce moment, nous nous surprenons à poser une question totalement inutile : « Cela vaut-il seulement la peine ? »

L'amour ne respecte pas cette question. L'amour ne se laisse pas évaluer comme une marchandise. L'un des personnages de la pièce « La Bonne Ame de Setchouan », de Bertolt Brecht, nous parle de la vraie abnégation :

« Je veux être avec la personne que j'aime.

Je ne veux pas savoir combien cela va me coûter.

Je ne veux pas savoir si cela sera bon ou mauvais pour ma vie.

Je ne veux pas savoir si cette personne m'aime ou non.

Tout ce dont j'ai besoin, tout ce que je veux, c'est être près de la personne que j'aime. »

La mesure de l'amour

« J'ai toujours désiré savoir si j'étais capable d'aimer comme vous aimez, dit un disciple à son maître hindou.

– Il n'y a rien au-delà de l'amour, répondit le maître. C'est lui qui fait que le monde tourne et que les étoiles restent suspendues dans le ciel.

– Je le sais. Mais comment saurai-je si mon amour est assez grand ?

– Essaie de savoir si tu t'abandonnes à tes émotions ou si tu les fuis. Mais ne pose pas ce genre de question, car l'amour n'est ni grand ni petit. On ne peut pas mesurer un sentiment comme on mesure une route : si tu agis ainsi, tu ne feras qu'entrevoir ton reflet, comme celui de la lune dans un lac, mais tu ne suivras pas ton chemin.

La quête contemplative

Linda Sabatth prit ses trois fils et décida de vivre dans une petite ferme dans l'intérieur du Canada ; elle voulait se consacrer à la contemplation spirituelle.

En moins d'un an, elle tomba amoureuse, se remaria, étudia les techniques de méditation des saints, lutta pour que ses enfants aillent à l'école, se fit des amis, se fit des ennemis, négligea de se soigner les dents, eut un abcès, fit de l'auto-stop sous des tempêtes de neige, apprit à réparer sa voiture, dégeler les canalisations, faire durer l'argent de la pension jusqu'à la fin du mois, vivre de l'assurance-chômage, dormir sans chauffage, rire sans motif, pleurer de désespoir, construire une chapelle, faire des réparations dans la maison, peindre les murs, donner des cours sur la contemplation spirituelle.

« Et j'ai fini par comprendre que la vie en prière ne signifie pas l'isolement, dit-elle. L'amour est tellement grand qu'il doit être partagé. »

Chapitre

Des bâtons et des règles

À l'automne 2003, me promenant la nuit dans le centre de Stockholm, j'ai vu une femme qui marchait avec des bâtons de ski. Ma première réaction a été d'attribuer cela à une lésion qu'elle aurait subie, mais j'ai noté qu'elle marchait vite, avec des mouvements rythmés, comme si elle se trouvait en pleine neige – seulement il n'y avait autour de nous que l'asphalte des rues. La conclusion était évidente : « Cette femme est folle, comment peut-elle faire semblant d'être en train de skier dans une ville? »

De retour à l'hôtel, j'ai raconté l'histoire à mon éditeur. Il m'a dit que le fou, c'était moi : ce que j'avais vu était une sorte d'exercice connu sous le nom de « marche nordique » (nordic walking). D'après lui, outre les mouvements des jambes, on utilise les bras, les épaules, les muscles du dos, ce qui permet un exercice beaucoup plus complet.

Mon intention lorsque je marche (ce qui est, avec le tir à l'arc, mon passe-temps favori), c'est de pouvoir réfléchir, penser, regarder les merveilles qui m'entourent, parler avec ma femme pendant nos promenades. J'ai trouvé intéressant le commentaire de mon éditeur, mais je n'ai pas prêté plus d'attention à l'affaire.

Un jour, me trouvant dans un magasin de sport pour acheter du matériel pour les flèches, j'ai remarqué de nouveaux bâtons utilisés par les amateurs de montagne – légers, en aluminium, ils s'ouvrent ou se ferment, à l'aide d'un système télescopique semblable au trépied d'un appareil photographique. Je me suis rappelé cette « marche nordique » : pourquoi ne pas essayer ? J'en ai acheté deux paires, pour moi et pour ma femme. Nous avons réglé les bâtons à une hauteur confortable, et le lendemain nous avons décidé de nous en servir.

Ce fut une découverte fantastique ! Nous gravissions une montagne et nous descendions, sentant que tout notre corps était en mouvement, mieux équilibré et se fatiguant moins. Nous avons parcouru le double de la

distance que nous couvrions d'habitude en une heure. Je me suis souvenu qu'un jour j'avais essayé d'explorer un ruisseau à sec, mais les pierres de son lit entraînaient de telles difficultés que j'avais renoncé. J'ai pensé qu'avec les bâtons, cela aurait été beaucoup plus facile ; et c'était vrai.

Ma femme est allée voir sur Internet et elle a découvert que cela brûlait 46 % de calories de plus qu'une marche normale. Elle a été enthousiasmée, et la « marche nordique » a désormais fait partie de notre quotidien.

Un après-midi, pour me distraire, j'ai décidé moi aussi d'aller voir sur Internet ce qu'il y avait sur le sujet. J'ai été effrayé : c'étaient des pages et encore des pages, des fédérations, des groupes, des discussions, des modèles, et... des règles.

Je ne sais pas ce qui m'a poussé à ouvrir une page sur les règles. À mesure que je lisais, j'étais horrifié : je faisais tout de travers ! Mes bâtons devaient être réglés plus haut, ils devaient obéir à un rythme déterminé, à un angle d'appui déterminé, le mouvement de l'épaule était compliqué, il existait une manière différente d'utiliser le coude, tout suivait des principes rigides, techniques, précis.

J'ai imprimé toutes les pages. Le lendemain – et les jours suivants – j'ai tenté de faire exactement ce que les spécialistes ordonnaient. La marche a commencé à perdre son intérêt, je ne voyais plus les merveilles autour de moi, je parlais peu avec ma femme, je ne parvenais à penser à rien d'autre qu'aux règles. Au bout d'une semaine, je me suis posé une question : pourquoi est-ce que j'apprends tout cela ?

Mon objectif n'est pas de faire de la gymnastique. Je ne crois pas que les personnes qui faisaient leur « marche nordique » au début aient pensé à autre chose qu'au plaisir de marcher, d'améliorer leur équilibre et de bouger tout leur corps. Intuitivement nous savions quelle était la hauteur idéale des bâtons, de même qu'intuitivement nous pouvions déduire que plus ils étaient près du corps, meilleur et plus facile était le mouvement. Mais maintenant, à cause des règles, j'avais cessé de me concentrer sur les choses que j'aime, et j'étais plus préoccupé de perdre des calories, de bouger les muscles, d'utiliser une certaine partie de la colonne.

J'ai décidé d'oublier tout ce que j'avais appris. À présent nous marchons avec nos deux bâtons, profitant du monde qui nous entoure, sentant la joie de voir notre corps sollicité, déplacé, équilibré. Et si je veux faire de la gymnastique plutôt qu'une « méditation en mouvement », je chercherai une académie. Pour le moment, je suis satisfait de ma « marche nordique »

détendue, instinctive, même si je ne perds peut-être pas 46 % de calories en plus.

Je ne sais pas pourquoi l'être humain a cette manie de mettre des règles en tout.

Chapitre

De la relation compliquée avec son prochain

Le centième nom (tradition soufie)

Un étudiant demanda à un maître soufi de lui révéler le cinquième nom de Dieu.

« Celui qui connaît ce nom peut transformer l'Histoire », commenta-t-il.

Le maître le pria d'aller passer une journée à la porte de la ville.

Le garçon revint le lendemain.

« Qu'as-tu vu ? demanda le maître.

– Un vieux a voulu entrer dans la ville avec un mouton à vendre. Le garde a réclamé la taxe, mais l'homme n'avait pas d'argent. Alors le garde lui a volé le mouton et l'a expulsé. Je pensais : si je connaissais le nom caché de Dieu, je pourrais modifier cette situation.

– Tu aurais pu empêcher cette injustice, mais tu as préféré rêver d'une révélation. Quelle sottise ! Eh bien, je vais te révéler le cinquième nom de Dieu : action en faveur des autres. C'est seulement de cette façon que nous pouvons changer l'Histoire.

Je ne veux pas vous offenser (tradition islamique)

Au cours de son pèlerinage à La Mecque, un homme très pieux commença à sentir la présence de Dieu. En transe, il s'agenouilla, se cacha le visage et pria :

« Seigneur, je ne demande qu'une chose dans ma vie : la grâce de ne jamais Vous offenser.

– Je ne peux pas t'accorder cette grâce, répondit le Tout-Puissant. Si tu ne m'offenses pas, je n'aurais pas de raisons de te pardonner. Si je n'ai pas à te pardonner, bientôt tu oublieras aussi l'importance de la miséricorde envers les autres. Alors, poursuis ton chemin avec Amour, et laisse-moi pratiquer le pardon de temps à autre, pour que toi non plus tu n'oublies pas cette vertu. »

Élèves et professeurs (tradition soufie)

Nasrudin – l'éternel personnage des légendes soufies – se trouvait sur le seuil de sa porte, quand il vit passer un professeur avec ses élèves.

« Où allez-vous ? demanda-t-il.

– Prier pour que Dieu mette fin à la corruption, puisqu'il écoute toujours la prière des enfants, répondit le professeur.

– Une bonne éducation y aurait déjà mis fin. Apprends aux enfants à être plus responsables que leurs pères et leurs oncles. »

Le professeur s'offensa :

« Voilà un exemple d'absence de foi ! La prière des enfants peut tout changer !

– Dieu écoute tous ceux qui prient. S'il n'écoutait que les prières des enfants, il n'y aurait pas une seule école dans le pays ; ils ne détestent rien tant qu'un professeur. »

J'ai rencontré un violoniste (tradition hassidique)

Un disciple s'approcha du rabbin Moshe Haim :

« Aujourd'hui j'ai rencontré un homme qui a ri de moi et a méprisé mes efforts dans la quête spirituelle.

– Aujourd'hui j'ai rencontré un violoniste, répondit le rabbin. Il jouait tellement inspiré par Dieu que tous ceux qui venaient vers lui finissaient par chanter et danser. J'en ai fait autant, et ma joie était un hommage à la Création, quand j'ai vu s'avancer un sourd. Il a regardé le violoniste et le public qui dansait. À la fin, il a déclaré à voix haute : "L'agitation de cette bande de fous, c'est indécent et grotesque!" »

Et Moshe Haim a conclu :

« Celui qui ne sait pas écouter la musique de Dieu n'a d'autre issue que de la considérer inutile. »



Guerrier De Lumière - Volume 3

Paulo Coelho

Publication: 2008

Catégorie(s): Fiction, Nouvelles

Source: Feedbooks

Chapitre 1

Pendant que je parcours le monde

Prague, 1981

Un jour, au cours de l'hiver de 1981, je me promenais avec ma femme dans les rues de Prague, quand nous avons vu un garçon qui dessinait les immeubles qui l'entouraient.

Bien que j'aie véritablement horreur d'emporter des choses quand je voyage (et il y avait encore un long voyage devant nous), l'un des dessins m'a plu et j'ai décidé de l'acheter.

Quand j'ai tendu l'argent au garçon, j'ai constaté qu'il ne portait pas de gants, malgré le froid de – 5 degrés.

« Pourquoi ne portez-vous pas de gants ? ai-je demandé.

– Pour pouvoir tenir le crayon. » Et il a commencé à me raconter qu'il adorait Prague en hiver, que c'était la meilleure saison pour dessiner la ville. Il était tellement content d'avoir vendu son dessin qu'il a décidé de faire un portrait de ma femme, gratuitement.

Tandis que j'attendais que le portrait fût prêt, je me suis rendu compte qu'il s'était passé quelque chose de très étrange : nous avons parlé presque cinq minutes, aucun de nous deux ne parlant la langue de l'autre. Nous nous étions compris simplement par des gestes, des rires, des expressions du visage, et l'envie de partager quelque chose.

La simple envie de partager quelque chose nous avait fait entrer dans le monde du langage sans paroles, où tout est toujours clair, et où il n'y a pas le moindre risque d'être mal interprété.

Quelqu'un arrive du Maroc

Quelqu'un arrive du Maroc et me raconte une curieuse histoire sur la façon dont certaines tribus du désert voient le péché originel.

Ève se promenait dans le jardin d'Éden, quand le serpent s'approcha.

« Mange cette pomme », dit le serpent.

Ève, très bien instruite par Dieu, refusa.

« Mange cette pomme, insista le serpent, tu dois te faire belle pour ton homme.

– Ce n'est pas la peine, répondit Ève. Il n'a pas d'autre femme que moi. »

Le serpent rit :

« Bien sûr que si. »

Et comme Ève ne le croyait pas, il l'emmena jusqu'en haut d'une colline, où se trouvait un puits.

« Elle est dans cette caverne. Adam l'y a cachée. »

Ève se pencha et vit, reflétée dans l'eau du puits, une belle femme. Sur-le-champ, elle mangea la pomme que le serpent lui offrait.

Selon la même tribu marocaine, celui qui se reconnaît dans le reflet du puits et n'a plus peur de lui-même retourne au Paradis.

Je suis à New York

Je suis à New York, je me suis réveillé tard, j'ai un rendez-vous, et quand je descends, je découvre que ma voiture a été remorquée par la police. J'arrive en retard, le déjeuner se prolonge plus qu'il ne le devait, je sors en courant pour me rendre au Service de la Circulation, payer une amende qui va me coûter une fortune.

Je me souviens du billet d'un dollar que j'ai trouvé par terre hier, et j'établis une relation apparemment folle entre ce dollar et tout ce qui s'est passé le matin.

J'ai peut-être ramassé le billet avant que la bonne personne ne le trouve.

J'ai peut-être retiré ce dollar du chemin de quelqu'un qui en avait besoin.

J'ai peut-être interféré dans ce qui est écrit.

Je dois m'en défaire. Je vois un mendiant assis sur le sol, je lui remets le dollar – il semble que j'aie réussi à rééquilibrer les choses.

« Un moment, dit le mendiant. Je ne demande pas l'aumône ; je suis un poète. »

Et il me tend une liste de titres, pour que je choisisse une poésie.

« La plus courte, parce que je suis pressé. »

Le mendiant se tourne vers moi et récite :

« Elle n'est pas de moi, mais elle est très jolie, et elle dit ceci :

“Il existe pour vous un moyen de savoir si vous avez déjà accompli votre mission sur Terre : si vous êtes toujours en vie, c'est que vous ne l'avez pas encore accomplie.” »

Gagner une seule nuit

À l'âge de douze ans, Milton Ericksson fut victime de la poliomyélite. Dix mois après avoir contracté la maladie, il entendit un médecin dire à ses parents : « Votre fils ne passera pas la nuit. »

Ericksson entendit sa mère pleurer. « Qui sait, si je passe cette nuit, peut-être ne souffrira-t-elle pas autant », pensa-t-il. Et il décida de ne pas dormir jusqu'à ce que le jour se lève.

Au matin, il s'écria : « Regarde, mère ! Je suis encore vivant ! »

La joie fut si grande à la maison que dès lors il décida de toujours résister une nuit de plus, pour remettre à plus tard la souffrance de ses parents.

Il mourut en 1990, à 75 ans, laissant une série de livres importants sur l'énorme capacité qu'a l'homme de vaincre ses propres limites.

Restaurer la toile

À New York, je vais prendre le thé en fin d'après-midi avec une artiste hors du commun. Elle travaille dans une banque à Wall Street, mais un jour elle a fait un rêve : elle devait aller dans douze endroits du monde, et dans chacun de ces lieux, faire un ouvrage de peinture ou de sculpture à même la nature.

Jusqu'à présent, elle a réussi à réaliser quatre de ces ouvrages. Elle me montre les photos de l'un d'eux : un Indien sculpté dans une caverne en Californie. Tandis qu'elle attend les signes à travers ses rêves, elle continue à travailler à la banque – elle trouve ainsi de l'argent pour voyager et poursuivre sa tâche.

Je lui demande pourquoi elle fait cela.

« Pour maintenir le monde en équilibre, répond-elle. Cela peut paraître une sottise, mais il existe une chose ténue, qui nous unit tous, et que nous pouvons améliorer ou rendre pire à mesure que nous agissons. Nous pouvons sauver ou détruire beaucoup de choses d'un simple geste qui parfois semble absolument inutile.

Il se peut même que mes rêves soient des sottises, mais je ne veux pas courir le risque de ne pas les suivre : pour moi, les relations entre les hommes ressemblent à une immense et fragile toile d'araignée. Par mon travail, je tente de raccommoder une partie de cette toile. »

Chapitre 2

Comment avons-nous survécu ?

Que nous tentions toujours d'améliorer notre santé, notre mode de vie et notre rapport à la nature, c'est très bien, mais je commence à trouver que l'on exagère un peu.

Je reçois par la poste trois litres de produits qui remplacent le lait ; une société norvégienne veut savoir si je suis intéressé à investir dans la production de ce nouveau type d'aliment, vu que, de l'avis du spécialiste David Rietz, « TOUT (les majuscules sont de lui) lait de vache contient 59 hormones actives, beaucoup de graisse, du cholestérol, des dioxines, des bactéries et des virus ».

Je pense au calcium dont ma mère, quand j'étais petit, me disait qu'il était bon pour les os, mais le spécialiste me réplique : « Le calcium ? Comment est-ce que les vaches peuvent acquérir assez de calcium pour leur volumineuse structure osseuse ? Par les plantes ! » Bien sûr, le nouveau produit est fait à base de plantes, et le lait est condamné sur la base d'innombrables études faites dans les instituts les plus divers répandus dans le monde.

Et la protéine ? David Rietz est implacable : « Je sais que l'on appelle le lait viande liquide (je n'ai jamais entendu cette expression, mais il doit savoir ce qu'il dit) à cause de la haute dose de protéine qu'il contient. Mais c'est la protéine qui fait que le calcium ne peut être absorbé par l'organisme. Les pays qui ont un régime riche en protéines ont également un indice élevé d'ostéoporose (absence de calcium dans les os). »

Le même après-midi, je reçois de ma femme un texte trouvé sur Internet :
« Les personnes qui ont aujourd'hui entre 40 et 60 ans montaient dans des voitures qui n'avaient pas de ceinture de sécurité, d'appui-tête ou d'airbag. Les enfants étaient en liberté sur la banquette arrière, chahutant et s'amusant à faire des bonds.

Les berceaux étaient peints avec des peintures “douteuses”, puisqu’elles pouvaient contenir du plomb ou d’autres éléments dangereux. »

Moi par exemple, je fais partie d’une génération qui pratiquait les fameux carrinhos de rolimão (je ne sais pas comment expliquer cela à la génération actuelle – disons que c’étaient des boules de métal attachées entre deux cercles de fer) et nous descendions les pentes de Botafogo, en freinant avec nos chaussures, tombant, nous blessant, mais fiers de cette aventure à grande vitesse.

« Il n’y avait pas de téléphone mobile, nos parents n’avaient aucun moyen de savoir où nous étions : comment était-ce possible ? Les enfants n’avaient jamais raison, ils étaient toujours punis, et ils n’avaient pas pour autant des problèmes psychologiques de rejet ou de manque d’amour. À l’école, il y avait les bons et les mauvais élèves : les premiers passaient à l’étape suivante, les autres étaient recalés. On n’allait pas chercher un psychologue pour étudier leur cas, on exigeait simplement qu’ils redoublent. »

Et pourtant nous avons survécu avec des genoux écorchés et quelques traumatismes. Non seulement nous avons survécu, mais nous nous rappelons, avec nostalgie, le temps où le lait n’était pas un poison, où l’enfant devait résoudre ses problèmes sans aide, se battre quand c’était nécessaire, et passer une grande partie de la journée sans jeux électroniques, à inventer des jeux avec ses amis.

Mais revenons au thème initial de cette colonne : j’ai décidé d’expérimenter le nouveau produit miraculeux qui remplacera le lait assassin.

Je n’ai pas pu aller au-delà de la première gorgée.

J’ai demandé à ma femme et à ma bonne d’essayer, sans leur expliquer ce que c’était : elles m’ont dit toutes les deux qu’elles n’avaient jamais goûté quelque chose d’aussi mauvais de leur vie.

Je suis préoccupé pour les enfants de demain, avec leurs jeux électroniques, leurs parents et leurs mobiles, les psychologues qui les aident à chaque défaite, et – surtout – obligés de boire cette « potion magique » qui les protégera du cholestérol, de l’ostéoporose, des 59 hormones actives, des toxines.

Ils vivront en excellente santé, très équilibrés, et, quand ils seront grands, ils découvriront le lait (à ce moment-là, peut-être une boisson hors la loi).

Peut-être qu'un scientifique en 2050 se chargera de racheter un produit qui est consommé depuis le commencement des temps.

Ou bien obtiendra-t-on seulement le lait grâce à des trafiquants de drogues ?

Chapitre 3

Manuel est un homme important et nécessaire

Manuel doit être occupé. Sinon, il pense que sa vie n'a pas de sens, qu'il perd son temps, que la société n'a pas besoin de lui, que personne ne l'aime, que personne ne veut de lui.

Par conséquent, à peine réveillé, il a une série de tâches à accomplir : regarder les nouvelles à la télévision (il a pu se passer quelque chose pendant la nuit), lire le journal (il a pu se passer quelque chose la veille), prier sa femme de ne pas laisser les enfants se mettre en retard pour l'école, prendre une voiture, un taxi, un autobus, un métro, mais toujours concentré, regardant le vide, regardant sa montre, si possible donnant quelques coups de téléphone sur son mobile – et faisant en sorte que tout le monde voit qu'il est un homme important, utile au monde.

Manuel arrive au travail, se penche sur la paperasse qui l'attend. S'il est fonctionnaire, il fait son possible pour que le chef voie qu'il est arrivé à l'heure. S'il est patron, il met tout le monde au travail immédiatement ; s'il n'y a pas de tâches importantes en perspective, Manuel va les développer, les créer, préparer un nouveau projet, établir de nouvelles lignes d'action.

Manuel va déjeuner, mais jamais seul. S'il est patron, il s'assied avec ses amis, discute des nouvelles stratégies, dit du mal des concurrents, garde toujours une carte dans la manche, se plaint (avec une certaine fierté) de la surcharge de travail. Si Manuel est fonctionnaire, il s'assied aussi avec ses amis, se plaint du chef, dit qu'il fait beaucoup d'heures supplémentaires, affirme avec désespoir (et une grande fierté) que beaucoup de choses dans l'établissement dépendent de lui.

Manuel – patron ou employé – travaille tout l'après-midi. De temps à autre il regarde sa montre, il est bientôt l'heure de rentrer à la maison, mais il reste un détail à résoudre par-ci, un document à signer par-là. C'est un homme honnête, il doit faire de son mieux pour justifier son salaire et

répondre aux attentes des autres, aux rêves de ses parents, qui ont fait tant d'efforts pour lui donner l'éducation nécessaire.

Enfin il rentre chez lui. Il prend un bain, met un vêtement plus confortable et va dîner avec sa famille. Il s'enquiert des devoirs des enfants, des activités de sa femme. De temps en temps il parle de son travail, uniquement pour servir d'exemple – il n'a pas l'habitude d'apporter des soucis à la maison. Le dîner terminé, les enfants – qui ne sont pas là pour des exemples, des devoirs, ou des choses de ce genre – sortent de table aussitôt et s'installent devant l'ordinateur. Manuel, à son tour, va s'asseoir devant ce vieil appareil de son enfance, appelé télévision. Il regarde de nouveau les informations (il a pu se passer quelque chose l'après-midi).

Il va toujours se coucher avec un livre technique sur la table de nuit – qu'il soit patron ou employé, il sait que la concurrence est rude et que celui qui ne se met pas à jour court le risque de perdre son emploi et de devoir affronter la pire des malédictions : rester inoccupé.

Il cause un peu avec sa femme – après tout, c'est un homme gentil, travailleur, affectueux, prenant soin de sa famille et prêt à la défendre en toute circonstance. Le sommeil vient tout de suite, Manuel s'endort, sachant que le lendemain il sera très occupé et qu'il doit recouvrer ses énergies.

Cette nuit-là, Manuel fait un rêve. Un ange lui demande : « Pourquoi fais-tu cela ? » Il répond qu'il est un homme responsable.

L'ange continue : « Serais-tu capable, au moins quinze minutes dans ta journée, de t'arrêter un peu, regarder le monde, te regarder toi-même, et simplement ne rien faire ? » Manuel dit qu'il adorerait, mais qu'il n'a pas le temps. « Tu te moques de moi, affirme l'ange. Tout le monde a le temps, ce qui manque, c'est le courage. Travailler est une bénédiction quand cela nous aide à penser à ce que nous sommes en train de faire. Mais cela devient une malédiction quand cela n'a d'autre utilité que de nous éviter de penser au sens de notre vie. »

Manuel se réveille en pleine nuit, il a des sueurs froides. Courage ? Comment cela, un homme qui se sacrifie pour les siens n'a pas le courage de s'arrêter quinze minutes ?

Il vaut mieux qu'il se rendorme, tout cela n'est qu'un rêve, ces questions ne mènent à rien, et demain il sera très, très occupé.

Manuel est un homme libre

Pendant trente ans, Manuel travaille sans arrêt, il élève ses enfants, donne le bon exemple, consacre tout son temps au travail et ne se demande jamais : « Est-ce que ce que je suis en train de faire a un sens ? » Son seul souci, c'est l'idée que plus il sera occupé, plus il sera important aux yeux de la société.

Ses enfants grandissent et quittent la maison, il a une promotion au travail, un jour on lui offre une montre ou un stylo pour le récompenser de toutes ces années de dévouement, ses amis versent quelques larmes, et arrive le moment tant attendu : le voilà retraité, libre de faire ce qu'il veut.

Les premiers mois, il se rend de temps à autre à son ancien bureau, bavarde avec ses vieux amis, et s'accorde un plaisir dont il a toujours rêvé : se lever plus tard. Il se promène sur la plage ou dans la ville, il a une maison de campagne qu'il s'est achetée à la sueur de son front, il a découvert le jardinage et il pénètre peu à peu le mystère des plantes et des fleurs. Manuel a du temps, tout le temps du monde. Il voyage grâce à une partie de l'argent qu'il a pu mettre de côté. Il visite des musées, apprend en deux heures ce que les peintres et sculpteurs de différentes époques ont mis des siècles à développer, mais du moins a-t-il la sensation d'accroître sa culture. Il fait des centaines, des milliers de photos, et les envoie à ses amis – après tout, ils doivent savoir qu'il est heureux !

D'autres mois passent. Manuel apprend que le jardin ne suit pas exactement les mêmes règles que l'homme – ce qu'il a planté va pousser lentement, et rien ne sert d'aller voir si le rosier est déjà en boutons. Dans un moment de réflexion sincère, il découvre qu'il n'a vu au cours de ses voyages qu'un paysage à l'extérieur de l'autocar de tourisme, des monuments qui sont maintenant rangés sur des photos 6 x 9, mais qu'il n'a, en réalité, ressenti aucune émotion particulière – il s'inquiétait davantage de raconter à ses amis que de vivre l'expérience magique de se trouver dans un pays étranger.

Il continue à regarder tous les journaux télévisés, il lit davantage la presse (car il a plus de temps), il se considère comme une personne extrêmement bien informée, capable de discuter de choses qu'autrefois il n'avait pas le temps d'étudier.

Il cherche quelqu'un avec qui partager ses opinions – mais ils sont tous plongés dans le fleuve de la vie, travaillant, faisant quelque chose, enviant

Manuel pour sa liberté, et en même temps contents d'être utiles à la société et « occupés » à une activité importante.

Manuel cherche du réconfort auprès de ses enfants. Ces derniers le traitent toujours très gentiment – il a été un excellent père, un exemple d'honnêteté et de dévouement – mais eux aussi ont d'autres soucis, même s'ils se font un devoir de prendre part au déjeuner dominical.

Manuel est un homme libre, dans une situation financière raisonnable, bien informé, il a un passé impeccable, mais maintenant ? Que faire de cette liberté si durement conquise ? Tout le monde le félicite, fait son éloge, mais personne n'a de temps pour lui. Peu à peu, Manuel se sent triste, inutile – malgré toutes ces années au service du monde et de sa famille.

Une nuit, un ange apparaît dans son rêve : « Qu'as-tu fait de ta vie ? As-tu cherché à la vivre en accord avec tes rêves ? »

Manuel se réveille avec des sueurs froides. Quels rêves ? Son rêve, c'était cela : avoir un diplôme, se marier, avoir des enfants, les élever, prendre sa retraite, voyager. Pourquoi l'ange pose-t-il encore des questions qui n'ont pas de sens ?

Une nouvelle et longue journée commence. Les journaux. Les informations à la télévision. Le jardin. Le déjeuner. Dormir un peu. Faire ce dont il a envie – et à ce moment-là, il découvre qu'il n'a envie de rien faire. Manuel est un homme libre et triste, au bord de la dépression, parce qu'il était trop occupé pour penser au sens de sa vie, tandis que les années coulaient sous le pont. Il se rappelle les vers d'un poète : « Il a traversé la vie/il ne l'a pas vécue. »

Mais comme il est trop tard pour accepter cela, mieux vaut changer de sujet. La liberté, si durement acquise, n'est autre qu'un exil déguisé.

Manuel va au Paradis

Et puis, notre cher, honnête et dévoué Manuel finit par mourir un jour – ce qui arrivera à tous les Manuel, Paulo, Maria, Monica de la vie. Et là, je laisse la parole à Henry Drummond, dans son livre brillant *Le Don Suprême*, pour décrire ce qui se passe ensuite.

Nous nous sommes tous posés, à un certain moment, la question que toutes les générations se sont posée :

Quelle est la chose la plus importante de notre existence ?

Nous voulons employer nos journées le mieux possible, car personne d'autre ne peut vivre pour nous. Alors il nous faut savoir où nous devons diriger nos efforts, quel est l'objectif suprême à atteindre.

Nous sommes habitués à entendre que le trésor le plus important du monde spirituel est la Foi. Sur ce simple mot s'appuient des siècles de religion.

Considérons-nous la Foi comme la chose la plus importante du monde ? Eh bien, nous avons totalement tort.

Dans son épître aux Corinthiens, chapitre XIII, (saint) Paul nous conduit aux premiers temps du christianisme. Et il dit à la fin : « ces trois-là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand ».

Il ne s'agit pas d'une opinion superficielle de (saint) Paul, auteur de ces phrases. En fin de compte, il parlait de Foi un peu plus haut, dans la même lettre. Il disait : « Quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. »

Paul n'a pas esquivé le sujet ; au contraire, il a comparé la Foi et l'Amour. Et il a conclu : « (...) l'amour est le plus grand. »

Matthieu nous donne une description classique du Jugement dernier : le Fils de l'Homme siège sur un trône et sépare, comme un berger, les chèvres des brebis.

À ce moment, la grande question de l'être humain n'est pas : « Comment ai-je vécu ? »

Elle est : « Comment ai-je aimé ? »

L'épreuve finale de toute quête du Salut sera l'Amour. Il ne sera pas tenu compte de ce que nous avons fait, de nos croyances, de nos réussites.

On ne nous fera rien payer de tout cela. On nous fera payer la manière dont nous avons aimé notre prochain.

Les erreurs que nous avons commises seront oubliées. Nous serons jugés pour le bien que nous n'avons pas fait. Car garder l'Amour enfermé en soi, c'est aller à l'encontre de l'esprit de Dieu, c'est la preuve que nous ne l'avons jamais connu, qu'Il nous a aimés en vain, que son Fils est mort inutilement.

Dans cette histoire, notre Manuel est sauvé au moment de sa mort parce que, bien qu'il n'ait jamais donné un sens à sa vie, il a été capable d'aimer, de prendre soin de sa famille, et d'avoir de la dignité dans ce qu'il faisait. Cependant, même si la fin est heureuse, le restant de ses jours sur la terre a été très compliqué.

Chapitre 4

Les sorcières et le pardon

Le 31 Octobre 2004, se prévalant d'une loi féodale qui fut abolie le mois suivant, la ville de Prestonpans, en Écosse, accorda le pardon officiel à 81 personnes exécutées pour pratique de sorcellerie au cours des XVIe et XVIIe siècles – ainsi qu'à leurs chats.

D'après le porte-parole officiel des barons de Prestoungrange et Dolphinstoun, « on avait condamné la plupart d'entre elles sans aucune preuve concrète – en se fondant uniquement sur les témoins de l'accusation, qui déclaraient sentir la présence d'esprits malins ».

Ce n'est pas la peine de rappeler ici tous les excès de l'Inquisition, avec ses chambres de torture et ses bûchers inspirés par la haine et la vengeance. Mais il y a un fait qui m'intrigue dans cette information.

La ville et le quatorzième baron de Prestoungrange et Dolphinstoun « accordent leur pardon » à des personnes exécutées brutalement. Nous sommes en plein XXIe siècle, et les descendants des vrais criminels, ceux qui ont tué des innocents, se jugent encore en droit de « pardonner ».

En attendant, une nouvelle chasse aux sorcières commence à gagner du terrain. Cette fois, l'arme n'est plus le fer rouge, mais l'ironie ou la répression. Tous ceux qui, développant un don (généralement découvert par hasard), osent parler de leur capacité, sont la plupart du temps regardés avec méfiance ; ou bien leurs parents, leurs maris, leurs épouses, leur interdisent de dire quoi que ce soit à ce sujet. Pour m'être intéressé très jeune à ce que l'on appelle les « sciences occultes », j'ai fini par entrer en contact avec beaucoup de ces personnes.

J'ai cru des charlatans, bien sûr. J'ai consacré mon temps et mon enthousiasme à des « maîtres » qui plus tard ont fait tomber le masque, montrant le vide total dans lequel ils se trouvaient. J'ai participé de manière irresponsable à certaines sectes, j'ai pratiqué des rituels et je l'ai payé très

cher. Tout cela au nom d'une quête absolument naturelle chez l'homme : trouver la réponse au mystère de la vie.

Mais j'ai rencontré également nombre de gens qui étaient réellement capables de manier des forces qui dépassaient ma compréhension. J'ai vu le temps se modifier, par exemple. J'ai vu des opérations sans anesthésie, et une fois (justement un jour où je m'étais réveillé avec beaucoup de doutes concernant le pouvoir méconnu de l'homme) j'ai mis le doigt dans une incision faite avec un canif rouillé. Croyez-le si vous voulez – ou moquez-vous si c'est la seule manière de lire ce que je suis en train d'écrire – j'ai vu du métal se transformer, des couverts se tordre, des lumières briller dans l'air autour de moi, parce que quelqu'un avait dit que cela allait arriver (et c'est arrivé). Il y avait presque toujours des témoins, en général peu crédules. Dans la plupart des cas, ces témoins sont restés incroyables, pensant toujours que tout cela n'était qu'un « truc » bien élaboré. D'autres disaient que c'était « affaire du diable ». Finalement, rares étaient ceux qui croyaient se trouver en présence de phénomènes qui dépassaient la compréhension humaine.

J'ai pu voir tout cela au Brésil, en France, en Angleterre, en Suisse, au Maroc, au Japon. Et qu'arrive-t-il à la plupart des personnes qui réussissent, disons, à interférer dans les lois « immuables » de la nature ? La société les considère toujours comme un phénomène marginal : si elles ne peuvent pas expliquer, alors elles n'existent pas. La grande majorité de ces personnes ne comprennent pas non plus pourquoi elles sont capables de faire des choses surprenantes. Et redoutant d'être accusées de charlatanerie, elles finissent étouffées par leurs propres dons.

Aucune d'elles n'est heureuse. Elles attendent toutes le jour où elles seront prises au sérieux. Elles espèrent toutes une réponse scientifique à leurs propres pouvoirs (et, à mon avis, ce n'est pas la bonne voie). Beaucoup cachent leur potentiel, et finissent par souffrir – car elles pourraient aider le monde et n'y parviennent pas. Au fond, je crois qu'elles attendent aussi le « pardon officiel » pour leur différence.

En séparant le bon grain de l'ivraie, en ne nous laissant pas décourager par le fait qu'il existe beaucoup de charlatanerie, je pense que nous devons nous demander de nouveau : de quoi sommes-nous capables ?

Et, sereinement, aller à la recherche de notre immense potentiel.

Chapitre 5

Le respect du mystère

Les Grecs ont décrit en grands maîtres le comportement humain à travers des petites histoires que l'on a coutume d'appeler des « mythes ». Toutes les générations qui sont venues ensuite, jusqu'à la psychanalyse de Freud (avec le complexe d'Œdipe, par exemple) et les films d'Hollywood (comme le Morphée de Matrix) ont finalement bu à cette source.

Durant une grande partie de ma vie, l'une de ces histoires m'a beaucoup intrigué : le mythe de Psyché.

Il était une fois... une belle princesse, admirée de tous, mais que personne n'osait demander en mariage. Désespéré, le roi alla consulter le dieu Apollon ; ce dernier conseilla que Psyché fût laissée seule, en vêtements de deuil, en haut d'une montagne. Avant que le jour commence à poindre, un serpent viendrait à sa rencontre pour l'épouser. Le roi obéit, et toute la nuit la princesse attendit, terrorisée et mourant de froid, l'arrivée de son mari.

Finalement elle s'endormit ; à son réveil, elle était dans un beau palais, devenue reine. Toutes les nuits, son mari venait la retrouver, ils faisaient l'amour, mais il avait imposé une seule condition : Psyché aurait tout ce qu'elle désirait, mais elle devait lui accorder une confiance totale, et elle ne verrait jamais son visage.

La jeune fille vécut heureuse très longtemps ; elle avait le confort, la tendresse, la joie, elle était amoureuse de l'homme qui lui rendait visite toutes les nuits. Cependant, elle redoutait parfois d'être mariée à un horrible serpent. Un matin, alors que son mari dormait, elle éclaira le lit avec une lanterne, et elle vit, couché près d'elle, Éros (ou Cupidon) – un homme d'une beauté extraordinaire. La lumière le réveilla, il découvrit que la femme qu'il aimait n'était pas capable de satisfaire son seul désir, et il disparut.

Chaque fois que je lisais ce texte, je me demandais : serait-ce que nous ne pouvons jamais découvrir le visage de l'amour ?

Il fallut que de nombreuses années passent sous les ponts de ma vie pour que je comprenne que l'amour est un acte de foi en l'autre, et que son visage doit demeurer enveloppé de mystère. On doit le vivre et en jouir à chaque moment, mais chaque fois que l'on tente de le comprendre, la magie disparaît.

Quand j'ai accepté cela, je n'ai plus laissé un langage étrange, que j'appelle « signes », guider ma vie. Je sais que le monde me parle, je dois l'écouter, et si je le fais, je serai toujours guidé vers ce qu'il y a de plus intense, de plus passionné et de plus beau. Bien sûr, ce n'est pas facile, et je me sens parfois comme Psyché sur le rocher, gelé et terrorisé ; mais si je suis capable de passer cette nuit et de m'abandonner au mystère et à la foi en la vie, je finis toujours par me réveiller dans un palais. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de faire confiance à l'Amour, même si je cours le risque de me tromper.

Pour conclure le mythe grec : souhaitant désespérément le retour de son amour, Psyché se soumit à une série d'épreuves que lui imposa Aphrodite (ou Vénus), mère de Cupidon (ou Éros), jalouse de sa beauté – elle devait entre autres lui livrer un peu de cette beauté. Curieuse de savoir ce que contenait la boîte renfermant la beauté de la déesse, Psyché, de nouveau, ne parvint pas à supporter le Mystère – elle décida de l'ouvrir. Elle ne trouva dans la boîte aucune beauté, mais un sommeil infernal qui la laissa inerte et la paralysa.

Éros/Cupidon, lui aussi amoureux, se repentit de n'avoir pas été plus tolérant envers sa femme. Il réussit à entrer dans le château, la réveilla de son profond sommeil de la pointe de sa flèche et lui dit encore : « Tu as failli mourir à cause de ta curiosité. » Voilà la grande contradiction, Psyché qui voulait trouver l'assurance dans la connaissance avait trouvé l'insécurité.

Ils allèrent tous deux supplier Jupiter, le dieu suprême, que cette union ne fût jamais défaite.

Jupiter plaida ardemment la cause des amants et obtint l'accord de Vénus. Depuis ce jour, Psyché (l'essence de l'être humain) et Éros (l'amour) sont ensemble à tout jamais. Celui qui n'accepte pas cela et cherche toujours une explication aux magiques et mystérieuses relations humaines perdra ce que la vie a de meilleur.

Chapitre 6

De l'importance du regard

Au début, Lex Maars était seulement un type insistant. Pendant cinq ans, il a envoyé religieusement une invitation à mon bureau à Barcelone, me conviant à une causerie à Haia, en Hollande.

Pendant cinq ans, mon bureau répondait invariablement que l'agenda était complet. En réalité, l'agenda n'est pas toujours complet ; cependant, un écrivain n'est pas nécessairement quelqu'un qui parle bien en public. En outre, tout ce que j'ai à dire se trouve dans les livres et les colonnes que j'écris – c'est pourquoi j'essaie toujours d'éviter les conférences.

The découvrit que j'allais enregistrer une émission pour une chaîne de télévision en Hollande. Quand je suis descendu pour le tournage, il m'attendait dans le salon d'attente de l'hôtel. Il s'est présenté et m'a proposé de m'accompagner, disant :

« Je ne suis pas quelqu'un qui ne peut pas entendre un refus. Je crois seulement que je m'y prends mal pour atteindre mon but. »

Il faut lutter pour ses rêves, mais il faut savoir également que quand certains chemins se révèlent impossibles, mieux vaut garder ses énergies pour parcourir d'autres routes. J'aurais pu simplement dire « non » (j'ai déjà prononcé et entendu ce mot très souvent), mais j'ai décidé de chercher un moyen plus diplomatique : mettre des conditions impossibles à satisfaire.

J'ai dit que je donnerais la conférence gratuitement, mais que le billet d'entrée ne dépasserait pas deux euros et que la salle devrait contenir au maximum deux cents personnes.

Lex a accepté.

« Vous allez dépenser plus que vous ne gagnerez, l'ai-je alerté. Pour ce qui me concerne, rien que le billet d'avion et l'hôtel coûtent le triple de ce que vous recevrez si vous parvenez à remplir la salle. De plus, il y a les coûts de promotion, la location du local... »

Lex m'a interrompu, disant que rien de tout cela n'avait d'importance : il faisait cela à cause de ce qu'il voyait dans sa profession.

« J'organise des événements parce que j'ai besoin de continuer à croire que l'être humain est en quête d'un monde meilleur. Je dois apporter ma contribution pour que ce soit possible. »

Quelle était sa profession ?

« Je vends des églises. »

Et il a poursuivi, à mon grand étonnement :

« Je suis chargé par le Vatican de sélectionner des acheteurs, vu qu'il y a en Hollande plus d'églises que de fidèles. Et comme nous avons eu dans le passé de très mauvaises expériences – nous avons vu des lieux sacrés se transformer en boîtes de nuit, en immeubles en copropriété, en boutiques et même en sex-shops –, le système de vente a changé. Le projet doit être approuvé par la communauté, et l'acheteur doit annoncer ce qu'il fera de l'immeuble : en général nous acceptons seulement les propositions qui comportent un centre culturel, une institution charitable, ou un musée.

« Et quel rapport cela a-t-il avec votre conférence, et les autres que j'essaie d'organiser ? Les gens ne se rencontrent plus. Quand ils ne se rencontrent pas, ils ne peuvent pas se développer. »

Me regardant fixement, il a conclu :

« Des rencontres. Mon erreur avec vous, ce fut justement cela. Au lieu d'envoyer un courrier électronique, j'aurais dû montrer tout de suite que je suis fait de chair et d'os. Un jour où je ne parvenais pas à obtenir de réponse d'un certain politicien, je suis allé frapper à sa porte, et il m'a dit : "Si vous voulez quelque chose, il faut d'abord montrer vos yeux." Depuis lors, je l'ai fait, et je n'ai recueilli que de bons résultats. Nous pouvons avoir tous les moyens de communication du monde, mais rien, absolument rien, ne remplace le regard de l'être humain. »

Évidemment j'ai fini par accepter la proposition.

Chapitre 7

Quand il est interdit d'interdire

Peu après la conférence à Haïa, en Hollande, un groupe de lecteurs s'est approché de moi. Ils voulaient que je visite leur ville, car, selon eux, on y faisait une expérience unique en Europe.

Je suis vacciné contre les « expériences uniques au monde », mais, en même temps, j'adore causer avec des inconnus. Nous avons pris rendez-vous pour le lendemain, puisque mon vol pour Paris ne partait qu'en fin d'après-midi.

Les lecteurs – deux filles et quatre garçons –, qui s'étaient engagés à me conduire à l'aéroport dès que j'aurais vu cette chose « unique en Europe », m'ont emmené dans un quartier de la ville de Drachten. Nous sommes descendus de la voiture, ils ont bu de la bière, j'ai pris un café. Ils me regardaient surpris, mais je ne comprenais pas ce qui se passait. Au bout d'un certain temps, l'un d'eux a demandé :

« N'avez-vous rien vu de différent ? »

Une petite ville, jolie, des gens marchant dans la rue, dans un automne qui ressemblait encore à l'été. À part cela, semblable à toutes les autres villes que je connais au monde. Ils ont réglé l'addition, nous avons traversé la rue pour aller dans un autre bar, ils m'ont prié de regarder de nouveau – et j'ai continué à trouver Drachten très sympathique, et très semblable au reste de l'Europe.

« Vous me décevez, a dit l'une des filles. Je pensais que vous croyiez aux signaux.

– Bien sûr, j'y crois.

– Et vous avez vu un signal ici ?

– Non.

– Eh bien, c'est justement ça ! Drachten est une ville sans signalisation !

»

Son petit ami a ajouté :

– Pour la circulation ! »

Soudain, je me suis rendu compte qu'ils avaient absolument raison : il n'y avait pas la fameuse plaque « Stop », les passages cloutés, les panneaux indiquant le croisement et « cédez le passage ». Il n'y avait pas un seul de ces appareils que nous appelons signaux, ou sémaphores, avec leurs feux rouge, jaune et vert ! Et, à ma surprise, il n'existait même pas de division entre le trottoir et la rue. Le mouvement était assez intense : camions, voitures, bicyclettes (omniprésentes en Hollande), piétons, tous semblaient parfaitement organisés dans cet endroit où rien ne venait mettre de l'ordre dans la circulation. À aucun moment je n'ai entendu une injure, des coups de frein brusques ou des klaxons assourdissants.

Sur le chemin de l'aéroport, ils m'en ont dit un peu plus de l'expérience, qui – il faut en convenir – est vraiment singulière. L'idée est venue d'un ingénieur, Hans Mondermann. Il travaillait pour le gouvernement hollandais dans les années 70, quand il a commencé à penser que le seul moyen de réduire le nombre d'accidents en augmentation constante était de donner au conducteur la responsabilité totale de ce qu'il faisait.

Sa première mesure consista à diminuer la largeur des routes qui traversaient des villages, utiliser des briques rouges au lieu de l'asphalte, supprimer la ligne centrale qui sépare les deux voies, détruire les accotements et remplir les avenues avec des fontaines et des paysages apaisants – de sorte que les gens, pris dans les embouteillages, puissent se distraire pendant l'attente. Puis vint la décision radicale : retirer les panneaux de signalisation et en finir avec la limitation de vitesse.

En entrant dans la ville, les 6 000 conducteurs qui passaient là chaque jour furent effrayés : Où puis-je doubler ? Qui a la priorité ? Et ainsi, ils firent deux fois plus attention à ce qui se passait autour d'eux. Au bout de deux semaines, la vitesse moyenne était inférieure aux 30 km/h autorisés dans des lieux comme Drachten. Monderman pariait tout haut :

« Si un piéton s'apprête à traverser la rue, la voiture devra évidemment s'arrêter : nos aïeux nous ont enseigné les règles de la courtoisie. »

Jusqu'à présent, cela a marché. Je suis arrivé à l'aéroport en pensant que Monderman n'avait pas fait seulement une expérience de circulation, mais quelque chose de beaucoup plus profond. Finalement, la phrase est de lui :

« Si vous traitez quelqu'un en idiot, il se comporte conformément au règlement, et c'est tout. Mais si vous lui donnez des responsabilités, il saura s'en servir. »

Chapitre 8

Fragments d'un journal qui n'existe pas

L'autre côté de la tour de Babel

J'ai passé toute la matinée à expliquer que je ne m'intéressais pas précisément aux musées et aux églises, mais aux habitants du pays, et qu'ainsi il vaudrait bien mieux que nous allions jusqu'au marché. Cependant, ils insistent ; c'est jour férié, le marché est fermé.

« Où allons-nous ?

– Une église. »

Je le savais.

« Aujourd'hui on célèbre un saint très spécial pour nous, et très certainement pour vous aussi. Nous allons visiter le tombeau de ce saint. Mais ne posez pas de questions, et acceptez qu'il nous arrive parfois de réserver de bonnes surprises aux écrivains.

– Combien de temps dure le trajet ?

– Vingt minutes. »

Vingt minutes, c'est la réponse toute faite : je sais évidemment qu'il va durer beaucoup plus longtemps. Mais jusqu'à présent ils ont respecté toutes mes demandes, mieux vaut céder cette fois.

Je suis à Erevan, en Arménie, ce dimanche matin. Je monte résigné dans la voiture, je vois au loin le mont Ararat couvert de neige, je contemple le paysage autour de moi. Si seulement je pouvais me promener par là, au lieu d'être enfermé dans cette boîte en fer-blanc. Mes amphitryons essaient d'être gentils, mais je suis distrait, acceptant stoïquement le « programme touristique spécial ». Ils finissent par laisser s'éteindre la conversation, et nous continuons en silence.

Cinquante minutes plus tard (je le savais !) nous arrivons dans une petite ville et nous nous dirigeons vers l'église bondée. Je vois qu'ils sont tous en costume et cravate, l'événement est très formel et je me sens ridicule car je

porte simplement un tee-shirt et un jean. Je sors de la voiture, des gens de l'Union des écrivains m'attendent, m'offrent une fleur, me conduisent au milieu de la foule qui assiste à la messe, nous descendons un escalier derrière l'autel, et je me trouve devant un tombeau. Je comprends que le saint doit être enterré là, mais avant de déposer la fleur, je veux savoir précisément à qui je rends hommage.

« Le saint patron des traducteurs », me répond-on.

Le saint patron des traducteurs ! Sur-le-champ mes yeux se remplissent de larmes.

Nous sommes le 9 octobre 2004, la ville s'appelle Oshakan, et l'Arménie est, à ma connaissance, le seul lieu au monde qui déclare fête nationale et célèbre en grand style le jour du saint patron des traducteurs, saint Mesrob. Outre qu'il a inventé l'alphabet arménien (la langue existait déjà, mais seulement sous forme orale), il a consacré sa vie à transmettre dans sa langue maternelle les textes les plus importants de son époque – qui étaient écrits en grec, en persan, ou en cyrillique. Lui et ses disciples se sont consacrés à la tâche gigantesque de traduire la Bible et les principaux classiques de la littérature de son temps. Dès lors, la culture du pays a acquis son identité propre, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Le saint patron des traducteurs. Je tiens la fleur dans la main, je pense à toutes les personnes que je n'ai jamais rencontrées et que je n'aurai peut-être jamais l'occasion de connaître, mais qui en ce moment ont mes livres en main, essayant de donner le meilleur d'elles-mêmes pour rendre fidèlement ce que j'ai voulu partager avec mes lecteurs. Mais je pense surtout à mon beau-père, Christiano Monteiro Oiticica, profession : traducteur. Aujourd'hui, en compagnie des anges et de saint Mesrob, il assiste à cette scène. Je me souviens de lui collé à sa vieille machine à écrire, se plaignant très souvent que son travail fût mal payé (ce qui est malheureusement encore vrai de nos jours). Aussitôt après, il expliquait que la vraie raison pour laquelle il poursuivait cette tâche était son enthousiasme de partager un savoir qui, sans les traducteurs, n'arriverait jamais jusqu'à son peuple.

Je fais une prière silencieuse pour lui, pour tous ceux qui ont traduit mes livres, et pour ceux qui m'ont permis de lire des œuvres auxquelles je n'aurais jamais eu accès, m'aidant ainsi – anonymement – à former ma vie et mon caractère. En sortant de l'église, je vois des enfants dessinant l'alphabet, des sucreries en forme de lettres, des fleurs, et encore des fleurs.

Quand l'homme a montré son arrogance, Dieu a détruit la tour de Babel et tous se sont mis à parler des langues différentes. Mais dans Son infinie bienveillance, Il a créé également une sorte de gens qui allaient reconstruire ces ponts, permettre le dialogue et la diffusion de la pensée humaine. Cet homme (ou cette femme) dont nous nous donnons rarement la peine de connaître le nom quand nous ouvrons un livre étranger : le traducteur.

Bouger, c'est vivre

Je suis à une fête de la Saint Jean, avec petites baraques, tir à l'arc, nourriture simple. La seule chose curieuse, c'est que, d'un certain angle de la rue aux maisons à deux étages, nous pouvons voir les édifices les plus hauts du monde, la fête paysanne se passe en plein New York.

Soudain, un clown se met à imiter tous mes gestes. Les gens rient, et moi aussi je m'amuse. À la fin, je l'invite à prendre un café.

« Engagez-vous dans la vie », dit le clown. « Si vous êtes vivant, vous devez secouer les bras, sauter, faire du bruit, rire et parler aux gens, parce que la vie est exactement l'opposé de la mort.

« Mourir, c'est rester toujours dans la même position. Si vous êtes très calme, vous ne vivez pas. »

Le rat et les livres

Alors que j'étais interné à la maison de santé du Dr Eiras, je me suis mis à avoir des crises de panique. Un jour, j'ai décidé de consulter le psychiatre chargé de mon cas :

« Docteur, je suis sous l'emprise de la peur. Cela me retire la joie de vivre.

– Ici, dans mon cabinet, il y a un petit rat qui mange mes livres », a dit le médecin. « Si ce rat me met au désespoir, il va se cacher et je ne ferai rien d'autre dans la vie que le chasser. Alors, je mets les livres les plus importants en lieu sûr, et je le laisse en ronger quelques autres.

« Ainsi, il reste un petit rat, et il ne devient pas un monstre. Ayez peur de certaines choses, et concentrez toute votre peur sur elles – et vous aurez du courage pour le reste. »

Chapitre 9

Une place au paradis

Il y a des années, vivaient dans le Nordeste du Brésil un homme et une femme très pauvres, dont le seul bien était une poule. Grâce aux œufs qu'elle pondait, ils parvenaient péniblement à survivre.

Mais voilà que, la veille de Noël, la poule mourut. Le mari, qui n'avait que quelques centimes, bien insuffisants pour acheter de la nourriture pour le repas de ce soir-là, alla chercher de l'aide auprès du curé du village.

Pour toute aide, le prêtre déclara simplement :

« S'Il ferme une porte, Dieu ouvre une fenêtre. Vu que, avec votre argent, vous n'aurez presque rien, allez au marché et achetez la première chose que l'on vous offrira. Je bénis cet achat et, comme Noël est le jour des miracles, quelque chose va se passer, qui va changer votre vie pour toujours. »

L'homme n'était pas certain que ce fût la meilleure solution, il se rendit cependant au marché ; le voyant errer sans but, un commerçant lui demanda ce qu'il cherchait.

« Je ne sais pas. J'ai très peu d'argent, et le curé m'a dit d'acheter la première chose que l'on m'offrirait. »

Le commerçant, bien que richissime, ne manquait jamais une occasion de faire du profit. Il s'empara immédiatement des pièces que tenait l'homme, griffonna quelques mots sur un bout de papier et le lui tendit.

« Le curé a eu raison ! Comme j'ai toujours été bon, en ce jour de fête, je vous vends ma place au paradis ! Voici le contrat ! »

L'homme prit le papier et s'éloigna, tandis que le commerçant se sentait très fier d'avoir fait encore une excellente affaire. Le soir, alors qu'il se préparait pour le souper dans sa maison remplie de domestiques, il raconta l'histoire à sa femme, ajoutant que c'était grâce à sa faculté de raisonner rapidement qu'il avait réussi à devenir très riche.

« C'est une honte ! s'exclama la femme. Agir ainsi le jour de la naissance de Jésus ! Va chez cet homme et reprends ce papier, ou bien tu ne remettras

pas les pieds ici ! »

Effrayé par la fureur de son épouse, le commerçant se résolut à lui obéir. Après qu'il eut beaucoup cherché, il trouva enfin la maison de l'homme. Lorsqu'il entra, il vit le couple assis devant une table vide, le papier au milieu.

« Je suis venu jusqu'ici parce que j'ai commis une erreur, dit-il. Voici votre argent, rendez-moi ce que je vous ai vendu.

– Vous n'avez pas commis d'erreur, rétorqua le pauvre. J'ai suivi le conseil du prêtre, et je sais que ce papier est béni.

– Ce n'est qu'un bout de papier : personne ne peut vendre sa place au paradis ! Si vous le voulez, je vous en donne le double. »

Mais le pauvre ne voulait pas vendre, car il croyait aux miracles. Petit à petit, le commerçant fit monter son offre, qui atteignit la somme de dix pièces d'or.

« Cela ne m'avancera pas, dit le pauvre. Je dois donner à ma femme une vie plus digne, et pour cela cent pièces d'or sont nécessaires. Voilà le miracle que j'attends en cette nuit de Noël. »

Désespéré, sachant que s'il s'attardait davantage, personne chez lui ne dînerait ni n'assisterait à la messe de minuit, le commerçant paya finalement les cent pièces d'or et reprit le bout de papier. Pour le couple pauvre, le miracle s'était réalisé. Quant au commerçant, il avait fait ce que sa femme lui avait demandé. Mais l'épouse se mit à douter : n'avait-elle pas été trop dure avec son mari ?

Dès que fut terminée la messe de minuit, elle alla voir le curé et lui raconta l'histoire.

« Mon père, mon mari a rencontré un homme à qui vous aviez suggéré d'acheter la première chose qui lui serait offerte. Voulant gagner de l'argent facile, il a écrit sur un papier qu'il vendait à l'autre sa place au paradis. J'ai dit à mon mari qu'il ne dînerait pas chez nous ce soir s'il n'allait pas rechercher ce bout de papier, et finalement il a dû payer cent pièces d'or. Ai-je exagéré ? Est-ce qu'une place au paradis a vraiment un tel prix ?

– Premièrement, votre mari a su se montrer généreux en ce jour qui est le plus important pour les chrétiens. Deuxièmement, il a été l'instrument de Dieu pour la réalisation d'un miracle. Mais pour répondre à votre question : quand il a vendu sa place au ciel pour quelques centimes, elle ne les valait même pas, mais après qu'il eut décidé de la racheter pour cent pièces d'or,

uniquement pour faire plaisir à la femme qu'il aime, je peux vous assurer qu'elle vaut beaucoup plus que cela. »

(d'après un conte hassidique de David Mandel)

Chapitre

De la gloire transitoire

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI. Saint Paul définit ainsi la condition humaine dans l'une de ses épîtres : la gloire du monde est transitoire. Et, même sachant cela, l'homme est toujours en quête de reconnaissance pour son travail. Pourquoi ? L'un des plus grands poètes brésiliens, Vinicius de Moraes, dit dans l'une de ses chansons :

« Et cependant il faut chanter
Plus que jamais il faut chanter. »

Ces phrases de Vinicius de Moraes sont magnifiques. Rappelant Gertrud Stein, dans son poème « Une rose est une rose, c'est une rose », il dit simplement qu'il faut chanter. Il ne donne pas d'explications, il ne se justifie pas, il n'utilise pas de métaphores. Lorsque j'ai présenté ma candidature à l'Académie brésilienne des Lettres, accomplissant le rituel qui consiste à entrer en contact avec ses membres, j'ai entendu l'académicien Josué Montello me dire quelque chose de semblable : « Tout homme a le devoir de suivre la route qui passe par son village. »

Pourquoi ? Qu'y a-t-il sur cette route ?

Quelle est cette force qui nous pousse loin du confort de ce qui est familier et nous fait affronter des défis, même si nous savons que la gloire du monde est transitoire ?

Je crois que cette impulsion s'appelle la quête du sens de la vie.

Pendant des années, j'ai cherché dans les livres, dans l'art, dans la science, dans les chemins périlleux ou confortables que je parcourais, une réponse définitive à cette question. J'en ai trouvé beaucoup ; certaines m'ont convaincu pour des années, d'autres n'ont pas résisté à un seul jour d'analyse, aucune cependant n'a été assez forte pour que je puisse dire maintenant : le sens de la vie, c'est cela.

Aujourd'hui, je suis convaincu que cette réponse ne nous sera jamais confiée dans cette existence, même si à la fin, au moment où nous serons de

nouveau face au Créateur, nous comprenons toutes les opportunités qui nous ont été offertes – et que nous avons acceptées ou rejetées.

Dans un sermon de 1890, le pasteur Henry Drummond parle de cette rencontre avec le Créateur. Il dit :

« À ce moment, la grande question de l'être humain ne sera pas : "Comment ai-je vécu ?"

Elle sera : "Comment ai-je aimé ?"

L'épreuve finale de toute quête est la dimension de notre Amour. Il ne sera pas tenu compte de nos actes, de nos croyances, de nos réussites.

Nous n'aurons pas à payer pour cela, mais pour notre manière d'aimer notre prochain. Les erreurs que nous avons commises seront oubliées. Nous ne serons jamais jugés pour le mal que nous avons fait, mais pour le bien que nous n'avons pas fait. Car garder l'Amour enfermé en soi, c'est aller à l'encontre de l'esprit de Dieu, c'est la preuve que nous ne L'avons jamais rencontré, qu'Il nous a aimé en vain. »

La gloire du monde est transitoire, et ce n'est pas elle qui donne sa dimension à notre vie, mais le choix que nous faisons de suivre notre légende personnelle, de croire en nos utopies et de lutter pour elles. Nous sommes tous les protagonistes de notre existence, et très souvent ce sont les héros anonymes qui laissent les marques les plus durables.

Une légende japonaise raconte qu'un moine, enthousiasmé par la beauté du livre chinois du Tao-Tö King, décida de lever des fonds pour traduire et publier ces vers dans la langue de sa patrie. Il mit dix ans à trouver la somme suffisante.

Cependant, la peste ravagea son pays, et le moine décida d'utiliser l'argent pour soulager la souffrance des malades. Mais dès que la situation fut redevenue normale, il se remit à économiser la somme nécessaire à la publication du Tao.

Dix ans passèrent encore et, alors qu'il se préparait à imprimer le livre, un raz-de-marée laissa des centaines de gens sans abri. Le moine dépensa de nouveau l'argent à la reconstruction de maisons pour ceux qui avaient tout perdu. Dix ans s'écoulèrent encore, il se remit à rassembler l'argent, et enfin le peuple japonais put lire le Tao-Tö King.

Les sages disent que, en réalité, ce moine a fait trois éditions du Tao : deux invisibles, et une imprimée. Il a cru en son utopie, il a livré le bon combat, il a gardé la foi en son objectif, mais il est resté attentif à son semblable. Qu'il en soit ainsi de nous tous : les livres invisibles, nés de la

générosité envers notre prochain, sont parfois aussi importants que ceux qui occupent nos bibliothèques.

Chapitre

Histoires d'apprentissage

Apprends à prendre soin de toi-même

« Pendant des années, j'ai cherché l'illumination, dit le disciple. Je sens que j'approche et je veux savoir comment faire le pas suivant.

– Un homme qui sait chercher Dieu sait aussi prendre soin de lui-même. Comment subviens-tu à tes besoins? demanda le maître.

– Ce n'est qu'un détail. J'ai des parents riches, qui m'aident sur mon chemin spirituel. Ainsi, je peux me consacrer entièrement aux choses sacrées.

– Très bien, dit le maître. Alors je vais t'expliquer le pas suivant : tu dois regarder le soleil pendant une demi-minute. »

Le disciple obéit.

Quand il eut fini, le maître lui demanda de décrire le paysage autour de lui.

« Je ne peux pas. L'éclat du soleil m'a ébloui.

– Un homme qui garde les yeux fixés sur le soleil finit aveugle. Un homme qui ne cherche que la Lumière et laisse aux autres le poids de ses responsabilités ne trouve jamais ce qu'il cherche. » Tel fut le commentaire du maître.

Rendre le champ fertile

Le maître zen chargea le disciple de s'occuper de la rizière.

La première année, le disciple veillait à ce que l'eau nécessaire ne manquât jamais ; le riz poussa vigoureusement, et la récolte fut bonne.

La deuxième année, il eut l'idée d'ajouter un peu de fertilisant ; le riz poussa rapidement, et la récolte fut encore meilleure.

La troisième année, il mit davantage de fertilisant. La récolte fut encore plus abondante, mais le riz apparut petit et sans éclat.

« Si tu continues à augmenter la quantité d'engrais, il n'aura plus aucune valeur l'année prochaine, dit le maître.

« Quand tu aides un peu quelqu'un, tu le rends fort. Mais si tu l'aides trop, tu l'affaiblis. »

Le chemin du tigre

Un homme marchait dans la forêt quand il vit un renard estropié.

« Comment se nourrit-il ? », pensa-t-il.

À ce moment, un tigre s'approcha, une bête entre les dents. Il assouvit sa faim et laissa les restes pour le renard.

« Si Dieu aide le renard, il m'aidera aussi », réfléchit l'homme. Il rentra chez lui, s'enferma, et attendit que les Cieux lui donnent à manger.

Rien ne se passa. Alors qu'il était trop faible pour sortir et travailler, un ange apparut.

« Pourquoi as-tu décidé d'imiter le renard estropié ? demanda l'ange. Lève-toi, prends tes outils, et suis le chemin du tigre ! »

Quelqu'un aurait su la différence

Un père emmenait ses deux garçons jouer au minigolf. À la caisse, il demanda le prix de l'entrée.

« Cinq euros pour les adultes, trois pour les plus de six ans. Pour les moins de six ans, c'est gratuit.

– L'un a trois ans, l'autre sept. Je paie pour l'aîné.

– Vous êtes stupide, dit le caissier. Vous auriez pu économiser trois euros en disant que l'aîné avait moins de six ans ; je n'aurais jamais su la différence.

– Peut-être, mais les petits auraient su. Et le mauvais exemple serait gravé pour toujours. »

Le condamné à mort

Le groupe passa dans la rue : les soldats emmenaient un condamné à la potence.

« Cet homme n'était bon à rien, déclara un disciple à *Awas-el Salam*. Une fois, je lui ai donné une pièce d'argent pour l'aider à sortir de la misère, et il n'a rien fait d'important.

– Il n'était peut-être bon à rien, mais il se peut que maintenant il marche vers la potence à cause de toi. Il est possible qu'il ait utilisé l'argent que tu lui as donné pour acheter un poignard qu'il a finalement utilisé pour commettre le crime ; alors, toi aussi tu as du sang sur les mains. Au lieu de chercher à le soutenir avec amour et tendresse, tu as préféré lui donner l'aumône et te libérer de ton devoir.

Chapitre

Un jour quelconque de 2006

Aujourd'hui il pleut beaucoup, et la température est proche de 3 °C. J'ai décidé de marcher – je pense que si je ne marche pas tous les jours, je ne travaille pas bien – mais le vent est fort aussi, et je suis retourné à la voiture au bout de dix minutes. J'ai pris le journal dans la boîte aux lettres, rien d'important – excepté les choses dont les journalistes ont décidé que nous devons les connaître, les suivre, prendre position à leur sujet.

Je vais lire sur l'ordinateur les messages électroniques.

Rien de nouveau, quelques décisions sans importance, que je prends en peu de temps.

J'essaie un peu l'arc et la flèche, mais le vent continue de souffler, c'est impossible. J'ai déjà écrit mon livre bisannuel, *Le Zahir*, et il a été publié. J'ai écrit les colonnes que je publie sur Internet. J'ai fait le bulletin de ma page sur le Web. Je me suis fait faire un check-up de l'estomac, heureusement on n'a détecté aucune anomalie (on m'avait inquiété avec cette histoire de tube qui entre par la bouche, mais ce n'est rien de terrible). Je suis allé chez le dentiste. Les billets pour le prochain voyage en avion, qui tardaient, sont arrivés par courrier exprès. Il y a des choses que je dois faire demain, et des choses que j'ai fini de faire hier, mais aujourd'hui...

Aujourd'hui je n'ai absolument rien sur quoi concentrer mon attention.

Je suis effrayé : ne devrais-je pas faire quelque chose ? Bon, si je veux m'inventer du travail, ce n'est pas difficile – on a toujours des projets à développer, des lampes à remplacer, des feuilles mortes à balayer, le rangement des livres, l'organisation des archives de l'ordinateur, etc. Mais pourquoi ne pas envisager le vide total ?

Je mets un bonnet, un vêtement chaud, un manteau imperméable – ainsi, je parviendrai à résister au froid les quatre ou cinq heures à venir – et je sors dans le jardin. Je m'assieds sur l'herbe mouillée, et je commence à faire mentalement la liste de ce qui me passe par la tête :

A] Je suis inutile. Tout le monde en ce moment est occupé, travaillant dur.

Réponse : moi aussi je travaille dur, parfois douze heures par jour. Aujourd'hui, il se trouve que je n'ai rien à faire.

B] Je n'ai pas d'amis. Moi qui suis l'un des écrivains les plus célèbres du monde, je suis seul ici, et le téléphone ne sonne pas.

Réponse : bien sûr, j'ai des amis. Mais ils savent respecter mon besoin d'isolement quand je suis dans mon vieux moulin à Saint-Martin, en France.

C] Je dois sortir pour acheter de la colle.

Oui, je viens de me rappeler qu'hier il manquait de la colle, pourquoi ne pas prendre la voiture et aller jusqu'à la ville la plus proche ? Et sur cette pensée, je m'arrête. Pourquoi est-il si difficile de rester comme je suis maintenant, à ne rien faire ?

Une série de pensées me traverse l'esprit. Des amis qui s'inquiètent pour des choses qui ne sont pas encore arrivées, des connaissances qui savent remplir chaque minute de leur vie avec des tâches qui me paraissent absurdes, des conversations qui n'ont pas de sens, de longs coups de téléphone pour ne rien dire d'important. Des chefs qui inventent du travail pour justifier leur fonction, des fonctionnaires qui ont peur parce qu'on ne leur a rien donné d'important à faire ce jour-là et que cela peut signifier qu'ils ne sont déjà plus utiles, des mères qui se torturent parce que les enfants sont sortis, des étudiants qui se torturent pour leurs études, leurs épreuves, leurs examens.

Je mène un long et difficile combat contre moi-même pour ne pas me lever et aller jusqu'à la papeterie acheter la colle qui manque. L'angoisse est immense, mais je suis décidé à rester ici, sans rien faire, au moins quelques heures. Peu à peu, l'anxiété cède la place à la contemplation, et je commence à écouter mon âme. Elle avait une envie folle de causer avec moi, mais je suis tout le temps occupé.

Le vent continue de souffler très fort, je sais qu'il fait froid, qu'il pleut, et que demain je devrai peut-être acheter de la colle. Je ne fais rien, et je fais la chose la plus importante dans la vie d'un homme : j'écoute ce que j'avais besoin d'entendre de moi-même.

Chapitre

Comme un fleuve qui coule

« Un fleuve ne passe jamais deux fois au même endroit », dit un philosophe. « La vie est comme un fleuve », dit un autre philosophe, et nous arrivons à la conclusion que cette métaphore est ce qui se rapproche le plus de la signification de la vie. Par conséquent, il est bon de nous rappeler ceci toute l'année :

A] Nous sommes toujours devant la première fois. Pendant que nous nous déplaçons entre notre source (la naissance) et notre destination (la mort), les paysages changent sans cesse. Nous devons envisager toutes les nouveautés avec joie et sans crainte – il est inutile de redouter ce qui ne peut être évité. Un fleuve ne cesse jamais de couler.

B] Dans une vallée, nous avançons plus lentement. Quand autour de nous tout est plus facile, les eaux se calment, et nous devenons plus amples, plus larges, plus généreux.

C] Nos rives sont toujours fertiles. La végétation pousse seulement là où il y a de l'eau. Celui qui entre en contact avec nous doit comprendre que nous sommes là pour donner à boire à celui qui a soif.

D] Les pierres doivent être contournées. Évidemment, l'eau est plus puissante que le granit, mais pour cela il faut du temps. Il n'avance à rien de nous laisser dominer par des obstacles plus forts que nous, ou de tenter de nous jeter contre eux ; nous dépenserions notre énergie inutilement. Mieux vaut comprendre où se trouve l'issue, et aller de l'avant.

E] Les dépressions nécessitent de la patience. Le fleuve entre brusquement dans une sorte de trou et cesse de couler aussi joyeusement qu'auparavant. Alors, le seul moyen d'en sortir est de compter sur l'aide du temps. Quand arrive le bon moment, la dépression se remplit et l'eau peut poursuivre son cours. À la place du trou laid et sans vie, se trouve maintenant un lac que les autres peuvent contempler avec plaisir.

F] Nous sommes uniques. Nous naissons dans un lieu qui nous était destiné, qui nous alimentera toujours suffisamment en eau pour que, face à des obstacles ou à des dépressions, nous trouvions la patience ou la force nécessaires pour aller plus loin. Au début, notre cours est doux, fragile, même une simple feuille l'arrête. Cependant, comme nous respectons le mystère de la source qui nous a engendrés et que nous avons confiance en sa Sagesse éternelle, nous acquérons peu à peu tout ce qui nous est nécessaire pour parcourir notre chemin.

G] Bien que nous soyons uniques, bientôt nous serons nombreux. À mesure que nous avançons, les eaux d'autres sources nous rejoignent, car le chemin que nous suivons est le meilleur. Alors nous ne sommes plus un, mais nombreux – et à un certain moment nous nous sentons perdus. Mais comme il est dit dans la Bible, « tous les fleuves coulent vers la mer ». Il est impossible de demeurer dans notre solitude, aussi romantique qu'elle puisse paraître. Quand nous acceptons l'inévitable rencontre avec d'autres sources, nous finissons par comprendre que cela nous renforce, nous contournons les obstacles ou nous remplissons les dépressions bien plus rapidement, et bien plus facilement.

H] Nous sommes un moyen de transport. Pour des feuilles, des bateaux, des idées. Que nos eaux soient toujours généreuses, que nous puissions toujours emporter toutes les choses ou toutes les personnes qui ont besoin de notre aide.

I] Nous sommes une source d'inspiration. Alors, laissons à un poète brésilien, Manuel Bandeira, les mots de la fin :

« Sois comme un fleuve qui coule
Silencieux dans la nuit.
Ne redoute pas les ténèbres de la nuit.
S'il y a des étoiles dans le ciel, réfléchis-les.
Et si le ciel s'encombre de nuages
Comme le fleuve, les nuages sont faits d'eau;
Réfléchis-les aussi sans tristesse
Dans les profondeurs tranquilles. »

Chapitre

Au bout du tunnel noir

« Je n'ai vu qu'un tunnel. »

Dans le bar de Sibiu, en Transylvanie, Sorin me regarde au fond des yeux. Il va un peu plus loin.

« J'ai vu un tunnel noir et un homme au bout, qui me faisait des signes. »

J'attends. Nous avons tout le temps du monde et je me souviens, quand je me suis trouvé dans la même situation, que j'ai vu moi aussi un tunnel, seulement il menait à l'hôtel Glória, à Rio de Janeiro. J'ai regardé cet hôtel, m'attendant au pire, et j'ai pensé : « Ce n'est pas juste, je n'ai que 26 ans ! » Juste ou non, le 27 mai 1974 au petit matin, j'étais face à la mort, et je ne pouvais voir ce qui se passait à côté de moi. Seulement le tunnel et l'hôtel. Mais mon histoire n'est pas le problème ; elle me permet simplement de dire que je comprends parfaitement ce que me raconte Sorin dans ce bar perdu au milieu des montagnes des Carpates.

« J'ai vu seulement un tunnel noir, et un homme qui pointait une arme sur moi, m'ordonnant de descendre de la voiture. »

Le calvaire de Sorin Miscoci a commencé le 28 mars 2005, près de Bagdad. Il avait été désigné pour y passer une semaine à la demande d'une station de télévision roumaine. Il a finalement été séquestré pendant 55 jours.

« Plus tard, après ma libération, les agents de sécurité américains m'ont demandé combien de personnes se trouvaient là. « Une », leur ai-je dit. Ils ont ri et m'ont affirmé que ce n'était pas possible. C'est le psychologue qui m'a aidé, en m'expliquant que dans des situations comme celle-là, rien de ce qui est autour n'a d'importance. Vous voyez uniquement le foyer de la crise, ce qui vous menace, et vous oubliez simplement tout le reste.

Sorin vient d'épouser Andrea, qui lui caresse la main. Nous voyageons ensemble depuis trois jours, et nous continuerons encore une semaine à travers les monts des Carpates. Je connaissais son histoire, mais j'ai attendu

qu'il se trouve dans sa ville natale pour lui demander les détails. Cristina Topescu, une amie de longue date, journaliste de la chaîne de télévision pour laquelle travaillait Sorin, est à notre table. Elle raconte qu'au moment où le pays devait se mobiliser, les collègues ne se sont pas précipités pour aller parler au président de la République, craignant de perdre leur emploi.

« Le pire, ce fut quand j'ai vu Sorin portant la combinaison orange et le crâne rasé, sur une vidéo qui avait été remise à Al-Jazira (chaîne arabe basée au Qatar), dit Cristina. C'était un signe que l'exécution ne devait pas tarder.

– Je n'ai demandé qu'une chose à Dieu : mourir d'une balle dans le cœur. J'avais déjà vu sur des vidéos des prisonniers décapités ; j'ai demandé, j'ai imploré que l'on me fusille », ajoute Sorin.

Andrea lui donne un baiser. Il sourit et demande si je veux rester dans ce restaurant, ou si nous devons aller jusqu'à l'unique karaoké de Sibiu. Je préfère couper là la conversation, il vaut mieux chanter ensemble. Notre groupe se lève, je tente de régler l'addition, mais elle a été offerte par le restaurant en hommage au héros du lieu, celui qui a survécu malgré tout.

Sur le chemin de la discothèque, je pense au tunnel noir : sans vouloir romancer une situation dramatique, je comprends que tout le monde connaît ce phénomène. Quand nous sommes face à une menace réelle, regarder autour est impossible, bien que ce soit le comportement correct et le plus sûr. Nous ne pouvons pas voir clair, recourir à la logique, trouver les informations qui nous aideraient, nous et ceux qui veulent nous tirer de cette situation. En amour et à la guerre, nous sommes humains, grâce à Dieu.

Nous arrivons au karaoké, nous buvons encore un peu, nous chantons Elvis, Madonna, Ray Charles. Nous formons un groupe intéressant : Lacrima, qui a été abandonnée par sa mère quand elle avait deux mois. Leonardo, qui sort d'une dépression qui a duré deux ans. Cristina Topescu, qui a surmonté récemment des moments difficiles. Sorin avec ses 55 jours de captivité, et Andrea, qui a failli perdre la personne qu'elle aimait. Moi, avec mes cicatrices sur le corps et dans l'âme.

Et pourtant nous buvons, nous chantons, nous fêtons la vie. Avoir des amis comme ceux-là me donne plus que de l'espoir ; cela me permet de comprendre que les vrais survivants ne seront jamais victimes de leurs bourreaux, car ils savent conserver ce qu'il y a de plus important dans l'être humain : la joie.

Et là où il y a de la joie après la tragédie, il y aura toujours un exemple à suivre.

Le chemin du tir à l'arc

Il est important de répéter

Une action est une pensée qui se manifeste.

Un petit geste nous dénonce, de sorte que nous devons tout perfectionner, penser aux détails, apprendre la technique de telle manière qu'elle devienne intuitive. L'intuition n'a rien à voir avec la routine, elle relève d'un état d'esprit qui est au-delà de la technique.

Ainsi, après avoir beaucoup pratiqué, nous ne pensons plus à tous les mouvements nécessaires : ils font désormais partie de notre existence. Mais pour cela, il faut nous entraîner, répéter.

Et comme si cela ne suffisait pas, il faut répéter et nous entraîner.

Observez un bon forgeron qui travaille l'acier. Pour l'œil mal entraîné, il répète les mêmes coups de marteau.

Mais celui qui connaît l'importance de l'entraînement sait que, chaque fois qu'il soulève le marteau et le fait redescendre, l'intensité du coup est différente. La main répète le même geste, mais à mesure qu'elle s'approche du fer, elle comprend si elle doit le toucher plus durement ou plus délicatement.

Observez le moulin. Pour qui regarde ses ailes une seule fois, il semble tourner à la même vitesse, répétant toujours le même mouvement.

Mais celui qui connaît les moulins sait qu'ils sont soumis au vent et changent de direction chaque fois que c'est nécessaire.

La main du forgeron a été éduquée après qu'il a répété des milliers de fois le geste de marteler. Les ailes du moulin peuvent se mouvoir très vite après que le vent a beaucoup soufflé et que ses engrenages ont été polis.

L'archer laisse beaucoup de flèches passer loin de son objectif, car il sait qu'il n'apprendra l'importance de l'arc, de la position, de la corde et de la

cible que lorsqu'il aura répété ses gestes des milliers de fois, sans craindre de se tromper.

Et puis vient le moment où il n'a plus besoin de penser à ce qu'il est en train de faire. Dès lors, l'archer devient son arc, sa flèche et sa cible.

Comment observer le vol de la flèche

La flèche est l'intention qui se projette dans l'espace.

Une fois qu'elle a été lancée, l'archer ne peut plus rien faire, si ce n'est accompagner son parcours vers la cible. À partir de ce moment, la tension nécessaire au tir n'a plus de raison d'exister.

Alors, l'archer garde les yeux fixés sur le vol de la flèche, mais son cœur est en paix et il sourit.

À ce moment, il s'est suffisamment entraîné, il est parvenu à développer son instinct, il a gardé son élégance et sa concentration durant tout le processus du tir, il va sentir la présence de l'univers et voir que son action était juste et digne.

Grâce à la technique, ses deux mains sont prêtes, sa respiration précise, ses yeux peuvent fixer la cible. Grâce à l'instinct, le moment de tirer sera parfait.

Celui qui passerait près de là et verrait l'archer les bras écartés, ses yeux suivant la flèche, penserait qu'il est paralysé. Mais les alliés savent que l'esprit de celui qui a tiré est dans une autre dimension, qu'il est maintenant en contact avec tout l'univers : il continue à travailler, apprenant tout ce que ce tir a apporté de positif, corrigeant les erreurs éventuelles, acceptant ses qualités, attendant de voir comment la cible réagit quand elle est atteinte.

Lorsque l'archer tend la corde, il peut voir le monde entier dans son arc. Lorsqu'il accompagne le vol de la flèche, ce monde s'approche de lui, le caresse, et il a la sensation parfaite du devoir accompli.

Aussitôt qu'il accomplit son devoir et transforme son intention en geste, un guerrier de la lumière n'a plus rien à redouter : il a fait ce qu'il avait à faire. Il ne s'est pas laissé paralyser par la peur – même si la flèche n'a pas atteint la cible, il aura une autre occasion, car il ne s'est pas montré lâche.

Accepter les paradoxes

« C'est curieux, se dit le guerrier de la lumière. J'ai rencontré tant de gens qui, à la première occasion, essaient de montrer le pire d'eux-mêmes. Ils dissimulent leur force intérieure derrière l'agressivité ; ils masquent leur peur de la solitude sous des dehors d'indépendance. Ils ne croient pas en leurs capacités, mais ils passent leur vie à proclamer leurs qualités aux quatre vents. »

Le guerrier lit des messages de ce genre chez nombre d'hommes et de femmes de sa connaissance. Il ne se laisse jamais tromper par les apparences, et il s'efforce de rester silencieux quand on cherche à l'impressionner. Mais il saisit l'occasion pour corriger ses défauts – vu que les autres sont toujours pour lui un bon miroir.

Un guerrier profite de toutes les opportunités pour être son propre maître et accepter ses contradictions.

Patience versus Rapidité

Un guerrier de la lumière a besoin de patience et de rapidité en même temps. Les deux plus graves erreurs stratégiques sont : agir avant l'heure, ou laisser passer l'occasion. Pour éviter cela, le guerrier traite chaque situation comme si elle était unique, n'applique ni formules, ni recettes, et se méfie de l'opinion des autres.

Le calife Mu'awiya demanda à Omar ben al-Aas quel était le secret de sa grande habileté politique.

Voici quelle fut sa réponse :

« Je ne me suis jamais engagé dans une affaire sans avoir au préalable étudié la retraite ; d'autre part, je ne suis jamais entré quelque part en voulant aussitôt sortir en courant. »

Pardon versus Acceptation

Un guerrier de la lumière ne souille jamais son cœur du sentiment de haine. Pour y parvenir, il lui faut pardonner.

Quand il marche vers le combat, il n'oublie pas les paroles du Christ : « Aimez vos ennemis. »

Et le guerrier obéit, mais en se rappelant toujours que le Christ n'a pas dit : « Que vos ennemis vous plaisent. »

L'acte du pardon ne l'oblige pas à tout accepter. Un guerrier ne peut pas baisser la tête, sinon il perd de vue l'horizon de ses rêves.

Repos versus Action

Entre deux combats, le guerrier se repose.

Il passe très souvent des journées sans rien faire, parce que son cœur l'exige.

Mais son intuition demeure en éveil. Il ne commet pas le péché capital de la Paresse, car il sait où elle peut le conduire : à la sensation morne des dimanches après-midi, où le temps passe – et rien d'autre.

Le guerrier appelle cela la « paix du cimetière ». Il se souvient d'un passage de l'Apocalypse : Je te maudis parce que tu n'es ni froid ni bouillant. Que n'es-tu froid ou bouillant ! Mais parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche.

Un guerrier se repose et rit. Mais il est toujours attentif et prêt pour l'action.

Ange versus Démon

Un guerrier sait qu'un ange et un démon se disputent la main qui tient l'épée.

Le démon dit : « Tu vas faiblir. Tu ne vas pas savoir quel est le bon moment. Tu as peur. »

L'ange dit : « Tu vas faiblir. Tu ne vas pas savoir quel est le bon moment. Tu as peur. »

Le guerrier est surpris. Ils ont dit tous les deux la même chose.

Puis le démon continue : « Laisse-moi t'aider. »

Et l'ange dit : « Je t'aide. »

À ce moment, le guerrier comprend. Les mots sont les mêmes, mais les alliés sont différents.

Alors, il consacre sa victoire à Dieu. Et, avec la confiance des vaillants, il choisit la main de son ange.

Croire aux signes

Le guerrier de la lumière connaît l'importance de son intuition.

En pleine bataille, il n'a pas le temps de penser aux coups de l'ennemi, alors il use de son instinct et il obéit à son ange. En temps de paix, il déchiffre les signes que Dieu lui envoie.

Les gens disent : « Il est fou. »

Ou alors : « Il vit dans un monde imaginaire. »

Ou encore : « Comment peut-il se fier à des choses qui n'ont aucune logique ? »

Mais le guerrier sait que l'intuition est l'alphabet de Dieu, et il continue d'écouter le vent et de parler aux étoiles.

Croire à l'amour

Pour le guerrier, il n'existe pas d'amour impossible. Il ne se laisse pas intimider par le silence, par l'indifférence, ou par le rejet. Il sait que derrière le masque de glace que portent les gens se trouve un cœur ardent.

Aussi le guerrier prend-il plus de risques que les autres. Il cherche sans répit l'amour de quelqu'un – même si cela signifie entendre souvent le mot « non », rentrer chez soi vaincu, se sentir rejeté corps et âme.

Un guerrier ne se laisse pas effrayer quand il cherche ce dont il a besoin. Sans amour, il n'est rien.

Croire à la négociation

Un guerrier de la lumière ne peut pas toujours choisir son champ de bataille. Il est quelquefois entraîné malgré lui dans des combats qu'il ne désirait pas mener ; mais il n'avance à rien de fuir, car ces combats le suivront.

Alors, au moment où le conflit est quasi inévitable, le guerrier converse avec son adversaire. Sans manifester de peur ou de lâcheté, il cherche à savoir pourquoi l'autre veut la lutte ; pour quelles raisons il a quitté son village et l'a provoqué en duel. Sans dégainer son épée, le guerrier le convainc que ce combat n'est pas le sien.

Un guerrier de la lumière écoute ce que son adversaire a à lui dire. Et il ne lutte que si c'est nécessaire.

Mais s'il n'a pas d'autre solution, il ne pense pas à la victoire ou à la défaite : il mène le combat jusqu'au bout.

Croire à la persévérance

Le guerrier de la lumière n'oublie jamais le vieux dicton : le bon chevreau ne rugit pas.

Les injustices arrivent. Il se voit aussi brutalement impliqué dans des situations qu'il ne méritait pas, à des moments où il n'est pas en condition de se défendre.

Dans ces moments-là, il reste silencieux. Il ne dépense pas son énergie en vaines paroles ; mieux vaut qu'il garde ses forces pour résister, être patient, et ne pas oublier que Quelqu'un le regarde. Quelqu'un qui a vu la souffrance injuste et ne s'en satisfait pas.

Ce Quelqu'un donne au guerrier ce dont il a le plus besoin : du temps. Tôt ou tard, tout recommencera à conspirer en sa faveur.

Un guerrier de la lumière est sage. Il ne commente pas ses défaites.

Croire à sa Légende Personnelle

Un guerrier de la lumière assume entièrement sa Légende Personnelle – sa raison de vivre. Ses compagnons commentent : « Sa foi est admirable ! »

Le guerrier est fier un bref instant, mais aussitôt il a honte de ce qu'il a entendu, car il n'éprouve pas la foi qu'il manifeste.

À ce moment, son ange lui murmure : « Tu es seulement un instrument de la lumière. Tu n'as aucune raison de t'enorgueillir, ni de te sentir coupable ; il n'y a de motif que d'accomplir ton destin.

Et le guerrier de la lumière, conscient d'être un instrument, se sent plus tranquille et plus sûr de lui.

Encore des histoires d'amis et d'inconnus

La Hollandaise au club

En 1982, j'avais beau avoir un bon emploi dans une maison de disques et gagner beaucoup d'argent grâce à des textes de chansons, je me sentais profondément malheureux. Pire encore : comme la vie était généreuse avec moi, je me sentais coupable. J'ai donc décidé de tout laisser et de courir le monde, jusqu'à ce que je trouve un sens à l'existence.

Au cours de ces aventures, j'ai vécu un certain temps en Hollande, à Amsterdam, qui était le symbole de la liberté totale dans tous les sens. J'y fréquentais le Kosmos – une sorte de club où se réunissaient les personnes avec qui j'avais des affinités.

Un soir, une Hollandaise m'a demandé comment était le Brésil.

J'ai commencé à parler de nos problèmes : la dure répression du régime militaire, les inégalités sociales, la misère, la violence.

« Mais toi, tu vis dans le meilleur endroit de la Terre. Qu'est-ce que cela fait de se réveiller tous les jours au paradis ? »

La Hollandaise s'est tue un long moment. Puis elle a répondu :

« C'est horrible. Ici tout va très bien, il n'y a plus aucun défi, aucune émotion. Si seulement j'avais tes problèmes – j'aurais de nouveau la sensation de faire partie de l'humanité. »

Avec les yeux de l'âme

L'écrivain argentin Jorge Luis Borges, déjà âgé de 80 ans, alla visiter le Mexique. Son éditeur me raconte que, après plusieurs jours de causeries, de conférences et d'hommages, Borges réclama un après-midi libre pour aller voir les pyramides aztèques au Yucatán.

L'éditeur expliqua qu'il s'agissait d'un voyage très fatigant, qu'il fallait prendre un taxi, un avion et une jeep. Borges ne se laissa pas convaincre, et l'on finit par tout arranger pour qu'il se rendît à Uxmal.

Il arriva à la tombée de la nuit, après une journée épuisante. Il s'assit face à une pyramide du Xe siècle, et demeura une heure sans rien dire. À la fin, il se leva et remercia ses accompagnateurs : « Merci pour cet après-midi et pour ce paysage inoubliable. »

Nous le savons, Borges était aveugle. Mais cela n'a pas empêché que son âme comprît ce qui se trouvait autour de lui.

Une chapelle dans les Pyrénées

Peu après le lancement de L'Alchimiste, je dus passer quelque temps hors du Brésil. Mais comme le livre venait de sortir et que mon éditeur de l'époque ne se montrait pas très enthousiaste, j'étais très préoccupé par ce qui se passait dans mon pays.

Un beau jour, dans les Pyrénées, je trouvai dans une chapelle un texte gravé dans un mur. J'eus la certitude que ce message était fait pour moi, le copiai dans mon carnet de voyage, et me mis à répéter ces phrases tous les matins. Peu à peu, la paix de l'esprit me revint, et je pus enfin profiter du voyage.

Voici ce qui était écrit dans la petite chapelle :

« Si tu étais vraiment un enfant, un enfant authentique, au lieu de te préoccuper de ce que tu ne peux pas faire, tu contemplerai la Création en silence. Et tu t'habitueras à regarder calmement le monde, la nature, l'histoire et le ciel.

« Si tu étais vraiment un enfant, tu chanterais en ce moment l'Alléluia pour tout ce qui est devant toi. Alors, libéré des tensions, des peurs et des questions inutiles, tu mettras ce temps à profit pour attendre, curieux et patient, le résultat des choses dans lesquelles tu as tellement investi ton amour. » (Carlos Caretto, ermite italien).

Dans un marché à Rio

Un prêtre de l'église de Copacabana attendait patiemment son tour pour acheter de la viande au supermarché, quand une femme tenta de resquiller.

Commença alors un festival d'agressions verbales de la part des autres clients, auxquelles la femme répondait avec une égale véhémence.

Alors que le climat était insupportable, quelqu'un cria :

« Allons, madame, Dieu t'aime. »

« Ce fut impressionnant, raconte le prêtre. À un moment où tous ne pensaient qu'à la haine, quelqu'un a parlé d'amour. Immédiatement, l'agitation a disparu par enchantement. La femme a repris sa place dans la file, et les clients se sont excusés d'avoir réagi aussi agressivement. »

Il n'est jamais trop tard

Joyce est une photographe australienne, spécialisée dans la vie sauvage.

« A 60 ans, j'ai pensé que la vie était finie pour moi », raconte-t-elle. « Mes enfants étaient grands, et mes petits-enfants ne m'accordaient plus d'importance. Un jour, j'ai décidé d'accompagner mon fils dans un voyage dans le désert au centre de l'Australie. Nous campions et, comme il n'y avait rien à faire, ni personne à proximité, j'ai décidé de me saouler pour la première fois de ma vie. Après le deuxième verre, j'ai pris une caméra vidéo et j'ai commencé à filmer. J'ai filmé le ciel, la tente, tout ce dont j'avais envie. Mais j'étais tellement ivre que je suis tombée avec la caméra. Je suis restée là quelques instants, et j'ai distingué un rang de fourmis qui marchait à côté de moi. C'était comme si je pouvais entendre leurs pas, comme si elles faisaient partie d'un monde que je n'avais jamais vu. J'ai filmé les fourmis en marche, et j'ai découvert ma vocation. »

Quand nous avons conversé, il y a quelques années, Joyce avait 71 ans.

Chapitre

Les secrets de la cave

Une fois par an, je me rends à l'abbaye bénédictine de Melk, en Autriche, pour participer aux Rencontres de Waldzell – une initiative de Gundula Schatz et Andreas Salcher. En ce lieu, durant toute une fin de semaine, je prends part à une sorte de retraite avec des prix Nobel, des scientifiques, des journalistes, une vingtaine de jeunes, et quelques invités. Nous cuisinons, nous nous promenons dans les jardins de l'ensemble monumental (qui a inspiré à Umberto Eco *Le Nom de la Rose*) et nous parlons de façon informelle du présent et de l'avenir de notre civilisation. Les hommes dorment dans le cloître du monastère, et les femmes sont hébergées dans des hôtels des environs.

La rencontre de 2005 contenait tout ce qui se pouvait espérer, surtout des discussions passionnées, avec des moments de joie et de confrontation. Presque tous les invités sont retournés dans leurs pays respectifs le dimanche soir ; mais comme le lendemain les organisateurs et moi allions participer à l'inauguration de la partie autrichienne du Chemin de Saint-Jacques et devions passer la nuit dans l'abbaye, le père Martin nous a invités à dîner dans son « lieu secret ».

Nous sommes descendus, tout excités, jusqu'aux souterrains du vieil édifice. Une porte ancienne s'est ouverte, et nous nous sommes trouvés dans une gigantesque salle, dans laquelle il y avait tout – ou pratiquement tout – ce qui avait été accumulé au long des siècles, et que Martin se refusait à jeter. De vieilles machines à écrire, des skis, des casques de la Seconde Guerre mondiale, des outils d'autrefois, des livres qui ne sont plus en circulation, et... des bouteilles de vin ! Des dizaines, des centaines, de bouteilles de vins recouvertes de poussière, parmi lesquelles, à mesure que le dîner se déroulait, l'abbé Burkhard, qui nous accompagnait, choisissait ce qu'il y avait de meilleur. Je considère Burkhard comme l'un de mes mentors en matière de spiritualité, bien que nous n'ayons jamais échangé

plus de deux phrases (il ne parle qu'allemand). Ses yeux expriment la bonté, son sourire manifeste une immense compassion. Je me souviens qu'un jour, chargé de me présenter dans une conférence, il a choisi, à la surprise générale, une citation de mon livre Onze Minutes (qui traite de sexe et de prostitution).

Tout en mangeant, j'avais pleinement conscience d'être en train de vivre un moment unique, dans un lieu unique. Soudain, j'ai constaté quelque chose de très important : tous ces objets dans la cave étaient rangés, avaient un sens, faisaient partie du passé, mais complétaient l'histoire du présent.

Et je me suis demandé ce qui, dans mon passé, est rangé, mais que je n'utilise plus.

Mes expériences font partie de mon quotidien, elles ne sont pas à la cave, mais continuent à agir et à m'aider. Alors, parler d'expérience, ce serait une mauvaise idée. Quelle serait la bonne réponse ?

Mes erreurs.

Oui. Regardant la cave de l'abbaye de Melk, comprenant que l'on ne doit pas se débarrasser de tout ce qui n'a plus d'usage, j'ai compris que dans la cave de mon âme se trouvaient mes erreurs. Un jour, elles m'ont aidé à trouver le chemin, mais à présent que j'en ai pris conscience, elles n'ont plus aucune utilité. Cependant, elles doivent m'accompagner, pour que je n'oublie pas qu'à cause d'elles j'ai glissé, je suis tombé, et que c'est à peine si j'ai eu la force de me relever.

Cette nuit-là, en regagnant ma cellule dans le cloître, j'ai fait une liste. Voici deux exemples :

A] L'arrogance de la jeunesse. Chaque fois que je me suis rebellé, je cherchais un nouveau chemin, et c'était positif. Mais chaque fois que je me suis montré arrogant, pensant que les aînés ne savaient rien, il y a beaucoup de choses que je n'ai pas apprises.

B] L'oubli des amis. J'ai eu souvent des hauts et des bas. Mais lors de mon premier « haut », j'ai cru que j'avais changé de vie et j'ai décidé de m'entourer de gens nouveaux. Bien sûr, dans la chute qui a suivi, les derniers arrivants ont disparu, et je ne pouvais plus recourir à mes anciens compagnons. Depuis lors, je m'efforce de conserver l'amitié comme quelque chose qui ne change pas avec le temps.

La liste est immense, mais l'espace de l'article est limité. Cependant, bien que mes erreurs m'aient déjà enseigné tout ce qu'il me fallait apprendre d'elles, il est important qu'elles demeurent dans la cave de mon

âme. Ainsi, quand de temps en temps je descendrai y chercher le vin de la sagesse, je pourrai les contempler, accepter qu'elles font partie de mon histoire, qu'elles se trouvent dans les fondations de ma personnalité d'aujourd'hui, et que je dois les porter en moi – aussi bien rangées (ou résolues) soient-elles.

Sinon, je cours le risque de tout répéter de nouveau.

Dans la retraite du cœur

Quelques jours après avoir écrit le texte qui précède et l'avoir envoyé en Autriche, j'ai reçu une lettre de l'abbé Dr Burkhard Ellegast, OSB. Voici une partie de ses réflexions :

« Il nous arrive très souvent de nous demander : comment cela nous est-il arrivé ? Soudain, je me suis vu entouré de gens qui étaient prêts à réfléchir sur le sens de la vie. Qu'aurais-je pu dire à ces personnes, s'il ne m'est rien arrivé d'autre dans l'existence qu'entrer dans un couvent encore jeune, et plus tard être chargé de diriger cette abbaye pendant 26 ans ?

« Je pense que les gens me regardaient comme si j'avais une réponse pour tout. Mais j'ai décidé simplement de parler un peu de moi. De dire que ma foi est capable de me maintenir en vie, avec l'enthousiasme d'aller de l'avant malgré des moments de pessimisme. Alors j'ai expliqué ma devise : si je fais un faux pas et que je suis entraîné au fond, cela ne se passera jamais d'une manière discrète. Tout le monde me verra crier, donner des coups de pied, agiter des drapeaux, ainsi pourrai-je alerter ceux qui viendront.

« À cause de cette devise, je sais que j'entraînerai difficilement d'autres personnes avec moi dans mes erreurs, par conséquent je parviens à dominer ma peur et je me risque à mener ma barque dans des eaux inconnues. Je sais, bien sûr, que si je commence à me noyer malgré le bruit que je ferai, je pourrai encore lever la main et prier Dieu de venir à mon secours ! Je serai très certainement entendu, et un nouveau chemin s'ouvrira.

« Dans son article, Paulo Coelho déclare qu'il a été surpris de constater que je le présentais en me servant d'un texte de son livre Onze Minutes. Je rapportais un passage du journal du personnage principal, dans lequel elle raconte l'histoire d'un bel oiseau qui lui rendait souvent visite. Elle l'admirait tellement qu'un jour, elle décida de l'enfermer dans une cage pour avoir toujours auprès d'elle sa beauté et son chant. Les jours passant, elle s'habitua à sa nouvelle compagnie, et elle perdit l'éblouissement qu'était l'attente de cette âme libre qui lui rendait visite de temps en temps, sans aucune contrainte. Quant à l'oiseau, ne pouvant chanter en captivité, il finit par mourir. Alors seulement elle comprit que l'amour avait besoin de liberté pour exprimer tout son charme – bien que la liberté supposât des risques.

« Nous avons tendance à rechercher la prison car nous sommes habitués à voir dans la liberté quelque chose qui n'a pas de frontières et n'engage pas de responsabilités. C'est pourquoi nous finissons également par essayer de réduire en esclavage tous ceux que nous aimons – comme si l'égoïsme était la seule façon de maintenir notre monde en équilibre. L'amour ne limite pas, il élargit notre horizon. Nous pouvons voir clairement ce qui est dehors, et nous nous pouvons voir encore plus clairement les lieux obscurs de notre cœur.

« Bien que je ne parle pas anglais, je comprenais tout ce que disaient les yeux et les gestes de Coelho. Je me rappelle le moment où il m'a demandé, par l'intermédiaire de l'une des personnes présentes, ce qu'il devait faire maintenant. J'ai alors répondu : “Continuez à chercher.

« “Et quand vous aurez trouvé, continuez pourtant à chercher encore, avec enthousiasme et curiosité. Malgré les erreurs qui seront éventuellement commises, l'amour est le plus fort, laissez l'oiseau voler en liberté, et non seulement chaque pas sera un mouvement en avant, mais il contiendra en soi tout un nouveau chemin.” »

Chapitre

Je ne suis pas heureux

Au cours d'une interview, j'entends très fréquemment le commentaire suivant :

« ...Et maintenant que vous êtes un homme heureux... »

Ce qui provoque ma réaction immédiate :

« Ai-je dit que j'étais heureux ? »

Je ne suis pas heureux, et la quête du bonheur comme objectif principal ne fait pas partie de mon univers. Évidemment, depuis que j'ai une certaine notion des choses, je fais ce que j'aimerais faire. C'est pourquoi j'ai été interné trois fois dans un hôpital psychiatrique, passé quelques jours terribles dans les sous-sols de la dictature militaire au Brésil, perdu des amis et des copines pour en retrouver aussi rapidement. J'ai pris des chemins que j'éviterais peut-être si aujourd'hui je pouvais revenir en arrière, mais quelque chose me poussait toujours en avant, et il est certain que ce n'était pas la quête du bonheur. Ce qui m'intéresse dans la vie, c'est la curiosité, les défis, le bon combat avec ses victoires et ses défaites. Je porte beaucoup de cicatrices, mais j'ai vécu aussi des moments qui ne seraient jamais arrivés si je n'avais pas osé dépasser mes limites. J'affronte mes peurs et mes moments de solitude, et je pense qu'une personne heureuse ne connaît jamais cela.

Mais cela n'a aucune importance : je suis content. Et la joie n'est pas exactement synonyme de bonheur ; celui-ci pour moi ressemble davantage à un morne après-midi de dimanche, dans lequel n'existe aucun défi, mais seulement le repos qui à certaines heures devient ennui, les mêmes programmes de télévision à la fin de la soirée, la perspective du lundi qui attend avec sa routine.

J'explique tout cela parce que j'ai été surpris par un grand dossier dans l'un des magazines américains les plus réputés, qui consacre généralement sa couverture à des sujets politiques. Le thème en était : « La science du

bonheur : est-il dans votre système génétique ? » Hormis les choses habituelles (tableaux des pays où l'on est plus ou moins heureux, études sociologiques sur l'homme cherchant un sens à sa vie, huit étapes pour trouver l'harmonie), l'article présentait quelques observations intéressantes, qui m'ont fait voir pour la première fois que mes opinions étaient partagées par d'autres :

A] Les pays où le revenu est inférieur à 10 000 dollars par an sont des pays dans lesquels la majorité des gens sont malheureux. Cependant, on découvre qu'à partir de ce niveau, la différence monétaire n'a plus tellement d'importance. Une étude scientifique réalisée auprès des 400 personnes les plus riches des États-Unis montre qu'elles sont seulement légèrement plus heureuses que celles qui gagnent 20 000 dollars. Conséquence logique : il est évident que la pauvreté est inacceptable, mais la pertinence du vieux dicton « l'argent ne fait pas le bonheur » est prouvée dans des laboratoires.

B] Le bonheur n'est qu'une ruse de plus que notre système génétique nous impose pour accomplir son unique rôle : la survie de l'espèce. Ainsi, pour nous forcer à manger ou faire l'amour, est-il nécessaire d'associer un élément appelé « plaisir ».

C] Les gens ont beau se dire heureux, personne n'est satisfait : il faut toujours tomber amoureux de la femme la plus belle, acheter une maison plus grande, changer de voiture, désirer ce que l'on n'a pas. Cela aussi est une manifestation subtile de l'instinct de survie : au moment où les gens se sentiront pleinement heureux, plus personne n'osera se comporter différemment, et le monde cessera d'évoluer.

D] Par conséquent, aussi bien sur le plan physique (manger, faire l'amour) que sur le plan émotionnel (désirer toujours ce que l'on n'a pas), l'évolution de l'être humain a dicté une règle importante et fondamentale : le bonheur ne peut pas durer. Il sera toujours fait de moments, pour que nous ne puissions jamais nous mettre à l'aise dans un fauteuil et simplement contempler le monde.

Conclusion : mieux vaut oublier cette idée de quête du bonheur à tout prix, et aller chercher des choses plus intéressantes, comme les mers inconnues, les personnes étrangères, les pensées provocatrices, les expériences risquées. Seulement de cette manière nous vivrons totalement notre condition humaine, contribuant à une civilisation plus harmonieuse et plus en paix avec les autres cultures. Bien sûr, tout a un prix, mais cela vaut la peine de payer.

Chapitre

L'homme qui suivait ses rêves

Je suis né à la maison de santé Saint-Joseph, à Rio de Janeiro. Comme l'accouchement avait été assez compliqué, ma mère m'a consacré à ce saint, le priant de m'aider à vivre. Joseph est devenu pour moi une référence dans la vie et, depuis 1987, l'année qui suivit mon pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, je donne le 19 mars une fête en son honneur. J'invite des amis, des gens travailleurs et honnêtes, et avant le dîner, nous prions pour tous ceux qui s'efforcent de faire ce qu'ils font avec dignité. Nous prions aussi pour ceux qui sont au chômage, sans aucune perspective.

Dans la petite introduction que je fais avant la prière, j'ai coutume de rappeler que si le mot « rêve » apparaît cinq fois dans le Nouveau Testament, quatre occurrences font référence à Joseph, le charpentier. Dans tous ces cas, il est convaincu par un ange de faire exactement le contraire de ce qu'il avait projeté.

L'ange exige qu'il n'abandonne pas sa femme, même si elle est enceinte. Il pourrait dire des choses du genre : « Que vont penser les voisins ? » Mais il rentre chez lui, et il croit en la parole révélée.

L'ange l'envoie en Égypte. Il pourrait répondre : « Mais je suis déjà établi ici comme charpentier, j'ai ma clientèle, je ne peux pas tout laisser tomber maintenant ! » Pourtant, il range ses affaires, et il part vers l'inconnu.

L'ange lui demande de revenir d'Égypte. Alors Joseph pourrait penser : « Maintenant que j'ai réussi à stabiliser de nouveau ma vie et que j'ai une famille à nourrir ? »

Contrairement à ce que veut le sens commun, Joseph suit ses rêves. Il sait qu'il a un destin à accomplir, le destin de tous les hommes ou presque sur cette planète : protéger et nourrir sa famille. Comme des millions de Joseph anonymes, il cherche à s'acquitter de sa tâche, même s'il doit faire des choses qui dépassent sa compréhension.

Plus tard, sa femme ainsi que l'un de ses fils deviennent les grandes références du christianisme. Le troisième pilier de la famille, l'ouvrier, on ne pense à lui que dans les crèches de fin d'année, ou si l'on a pour lui une dévotion particulière, ce qui est mon cas, comme c'est le cas de Leonardo Boff, pour qui j'ai écrit la préface d'un livre sur le charpentier.

Je reproduis une partie d'un texte de l'écrivain Carlos Heitor Cony (j'espère qu'il est vraiment de lui, car je l'ai découvert sur Internet!) :

« On s'étonne fréquemment que, me déclarant agnostique, n'acceptant pas l'idée d'un Dieu philosophique, moral ou religieux, je vénère quelques saints de notre calendrier traditionnel. Dieu est un concept ou une entité trop lointaine pour mes moyens et même pour mes besoins. Les saints, parce qu'ils furent terrestres, faits de la même argile que moi, méritent plus que mon admiration. Ils méritent ma dévotion.

« Saint Joseph est l'un d'eux. Les Évangiles ne mentionnent pas un seul mot de lui, seulement des gestes, et une référence explicite : vir justus. Un homme juste. Comme il s'agissait d'un charpentier et non d'un juge, on en déduit que Joseph était par-dessus tout un bon. Bon charpentier, bon époux, bon père d'un gamin qui allait diviser l'histoire du monde. »

Belles paroles de Cony. Et moi, très souvent, je lis des aberrations du genre : « Jésus est allé en Inde apprendre avec les maîtres de l'Himalaya. »

Pour moi, tout homme peut transformer en une mission sacrée celle que lui donne la vie, et Jésus apprit tandis que Joseph, l'homme juste, lui enseignait la fabrication des tables, des chaises, des lits.

Je me plais à imaginer que la table sur laquelle le Christ consacra le pain et le vin avait été fabriquée par Joseph – il y avait là la main d'un charpentier anonyme, qui gagnait sa vie à la sueur de son front et, justement pour cette raison, permettait que les miracles se manifestent.

A Propos Coelho:

The Brazilian author PAULO COELHO was born in 1947 in the city of Rio de Janeiro. Before dedicating his life completely to literature, he worked as theatre director and actor, lyricist and journalist. In 1986, PAULO COELHO did the pilgrimage to Saint James of Compostella, an experience later to be documented in his book *The Pilgrimage*. In the following year, COELHO published *The Alchemist*. Slow initial sales convinced his first publisher to drop the novel, but it went on to become one of the best selling Brazilian books of all time. Other titles include *Brida* (1990), *The Valkyries* (1992), *By the river Piedra I sat Down and Wept* (1994), the collection of his best columns published in the Brazilian newspaper *Folha de São Paulo* entitle *Maktub* (1994), the compilation of texts *Phrases* (1995), *The Fifth Mountain* (1996), *Manual of a Warrior of Light* (1997), *Veronika decides to die* (1998), *The Devil and Miss Prym* (2000), the compilation of traditional tales in *Stories for parents, children and grandchildren* (2001), *Eleven Minutes* (2003), *The Zahir* (2005), *The Witch of Portobello* (2006) and *Winner Stands Alone* (2009). Paulo Coelho is also a pioneer and has expanded his presence in the internet with his daily blogs in Wordpress, Myspace & Facebook. He is equally present in media sharing sites such as Youtube and Flickr, offering on a regular basis not only texts but also videos and pictures to his readers. From this intensive interest and use of the Internet sprang his bold new project: *The Experimental Witch* where he invites his readers to adapt to the screen his book *The Witch of Portobello*. Indeed Paulo Coelho is a firm believer of Internet as a new media and is the first Best-selling author to actively support online free distribution of his work.

Copyright: Please read the legal notice included in this e-book and/or check the copyright status in your country.

Note: This book is brought to you by Feedbooks

<http://www.feedbooks.com>

Strictly for personal use, do not use this file for commercial purposes.